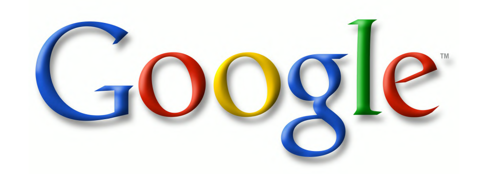
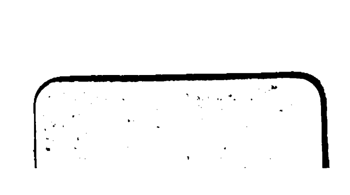
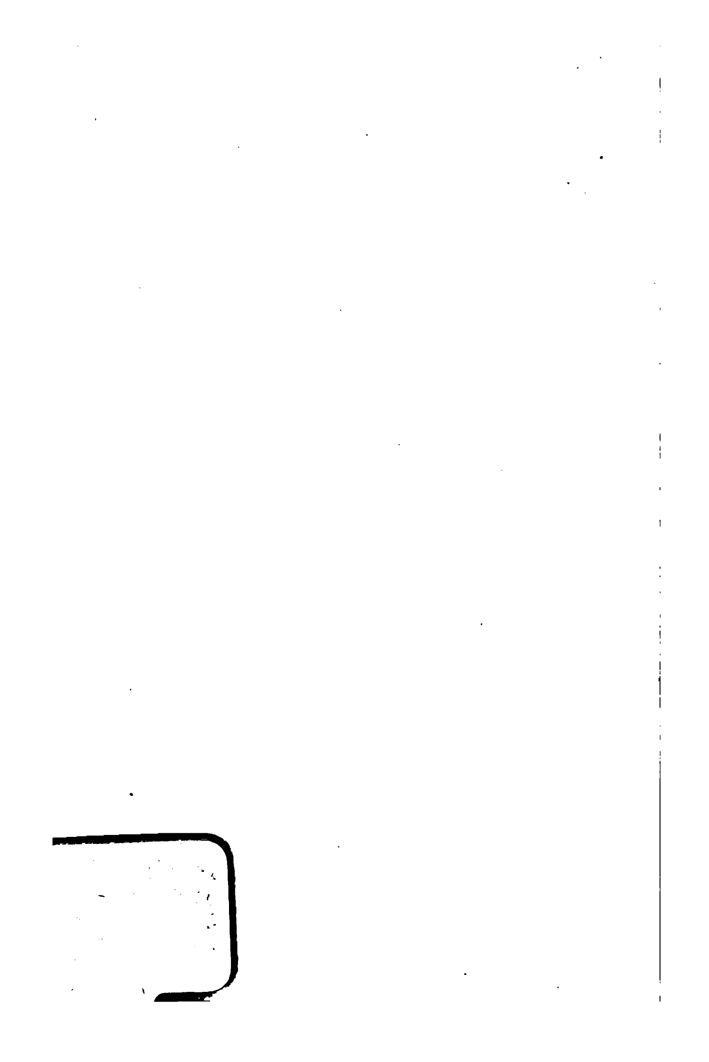








COLLECTION HETZEL.

LES BOURGEOIS AUX CHAMPS

PAR

HENRY MONNIER.

VOYAGES

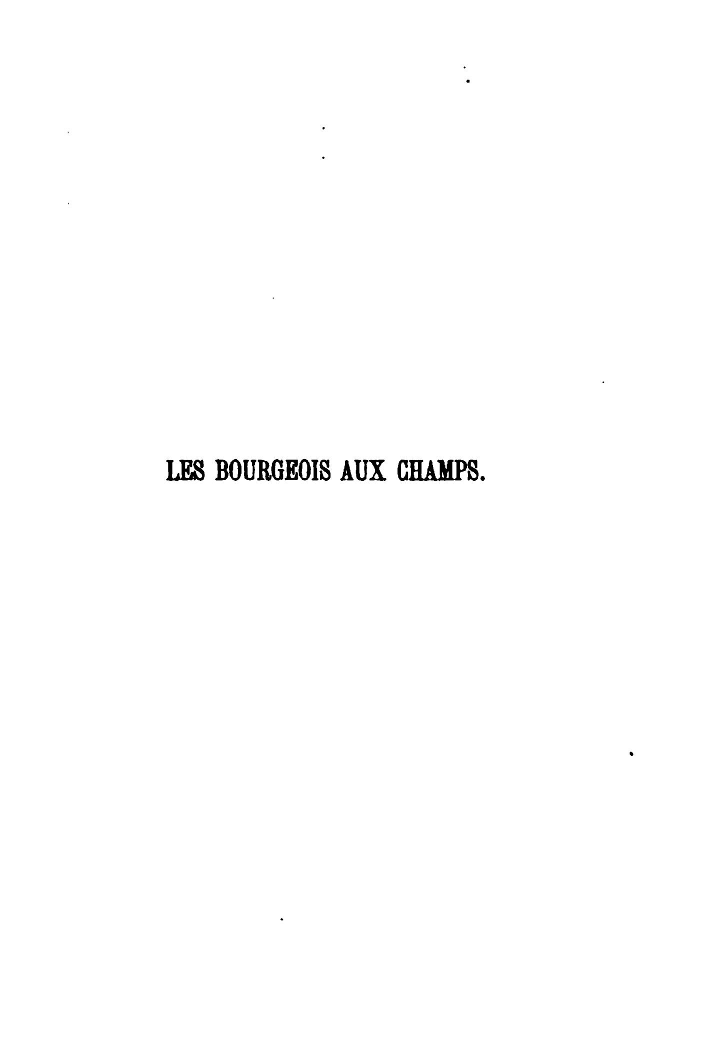
HISTOIRE

Édition autorisée pour la Belgique et l'étranger interdite pour la France.



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMPAGNIE,
Boulevard de Waterloo, 35.
1858

POÉSIES



LES BOURGEOIS AUX CHAMPS.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

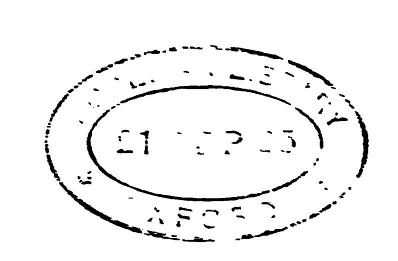
LES BOURGEOIS AUX CHAMPS

PAR

HENRY MONNIER.



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMPAGNIE,
35. Boulevard de Waterloo,
1858



LES

BOURGEOIS CAMPAGNARDS.

PERSONNAGES.

CIBOT, ancien épicier.
MADAME CIBOT, sa femme.
MAUGÉ, ami de la maison.
VALENTIN, domestique.
MARGUERITE, femme de chambre, cuisinière, factotum.

(La scène se passe aux environs de Paris, chez M. Cibot.)

UNE SALLE A MANGER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, MAUGÉ.

MARGUERITE. — Quelle différence vous allez trouver dans la maison, mon bon monsieur Maugé! comme on s'y amuse, à présent! C'est tous les

jours des parties, des fêtes, des promenades. Madame a bien toujours de ses humeurs par-ci par-là, mais bien moins. Quant à monsieur, il est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, la meilleure pâte des hommes.

MAUGÉ. — Oui, il paraît que ces bons amis sont fort occupés de leurs plaisirs, qu'ils s'amusent beaucoup; car toutes les lettres que je leur ai adressées sont restées jusqu'à présent sans réponse. Enfin, j'ai pris le parti de venir voir par moi-même si c'est qu'ils ont tout à fait rompu avec Paris.

MARGUERITE. — J'm'en vas vous dire, monsieur Maugé; vous sentez bien que toutes leurs connaissances n'ont guère le temps d'écrire non plus; ils si occupés chez eux! Ce n'est pas l'embarras, au dernier voyage que j'ai fait pour madame, j'ai encore été très-bien reçue, tout comme autrefois; mais, voyez-vous, monsieur Maugé, ce n'est plus guère leur genre, à monsieur et à madame; s'ils voient encore les personnes qu'étaient en rapport avec eux, c'est toujours à parler commerce, affaires, épiceries; et vous sentez bien que, l'épicerie, c'est pas amusant d'en parler, quand on en a fait trente ans de sa vie.

MAUGÉ. — Cependant, M. et madame Cibot ont de grandes obligations à l'épicerie.

MARGUERITE. — Vous avez raison, monsieur

Maugé; mais, moi, par exemple, je suis toujours la même, j'aime toujours à revoir nos anciennes connaissances de Paris.

MAUGÉ. — Vous êtes bien bonne; je vous en remercie, Marguerite.

MARGUERITE. — Voulez-vous prendre quelque chose, en attendant le déjeuner? car monsieur et madame sont rentrés si tard, que vous ne les verrez pas de sitôt.

MAUGÉ. — Eh bien, volontiers : la moindre chose.

MARGUERITE. — C'est qu'il n'y a rien : ils n'ont pas dîné hier à la maison. C'est égal, je vas toujours voir. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

MAUGÉ, *seul.*

Ce qu'on m'a dit de ces pauvres amis semble se vérifier. Il paraît qu'ils se sont retirés à la campagne pour devenir gens du monde, eux si simples, si candides. Je crains fort d'avoir à me repentir de ma visite. C'est singulier! Je ne sais quelle idée me vient de repartir avant même de les avoir vus; car il paraît qu'ils tranchent ici du grand seigneur : une salle à manger magnifique, des peintures superbes!

On ne m'a pas trompé, c'est admirable. Je suis curieux de les revoir au milieu de tout ce luxe, et puisque j'ai tant fait...

SCÈNE III.

MAUGÉ, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Ma foi, monsieur Maugé, faut attendre que madame ait sonné ; car elle a les clefs de tout.

MAUGÉ. — Bien, bien, Marguerite. Ayez la bonté de déposer mon sac de nuit dans la chambre qui me sera destinée, si toutefois on veut bien me recevoir.

MARGUERITE. — Ah ! monsieur Maugé !

MAUGÉ. — Oui, oui, je m'entends. Je vais faire un tour dans le village en attendant le réveil de madame. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, *seule.*

Il n'a pas l'air content ; tant pis, il se contentera. C'est vrai, ils ne sont pas gênés du tout, ces Parisiens : ils viennent, comme ça, sans prévenir, à des

cinq heures du matin, que j'étais encore tout endormie; que le jardinier, avec ça, ne se donnerait pas la peine d'ouvrir pour tout au monde; et ils se fâchent, encore! par exemple! Comme dit madame, ils font, des maisons de campagne de leurs amis, de véritables auberges. Où est-il encore, son gueux de sac de nuit? Ah! tiens, c'est vous, Valentin? La porte est donc restée ouverte?

SCÈNE V.

MARGUERITE, VALENTIN, DEUX CHIENS DE CHASSE.

VALENTIN. — Toute grande! Bonjour, Marguerite; et cette belle santé?

MARGUERITE. — Vous me faites honneur; mais comme vous voyez, comme quelqu'un qui s'est levé deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Je dois avoir les yeux tout rouges, j'en suis sûre.

VALENTIN. — Mais non, pas trop.

MARGUERITE. — C'est que vous êtes trop bien élevé pour dire le contraire.

VALENTIN. — Milord, venez ici; diable de chien! Biche, veux-tu venir! Voyez-vous, ils veulent toujours manger vos petits poissons rouges.

MARGUERITE. — Oh! laissez-les, il n'y a pas de

mal à ça, monsieur Valentin ; madame croira qu'ils se mangent entre eux. C'est comme leurs serins, il en a fallu plein une volière : elle les aurait mis coucher avec elle; maintenant, ils sont dans l'escalier, tout en haut ; on ne les voit jamais. Toutes ces manies-là, c'est autant de mal pour les pauvres domestiques ; mais comme vous êtes matinal, vous !

VALENTIN. — C'est que j'ai une commission à faire ce matin à Roquencourt ; j'ai le cabriolet, et, si vous vouliez...

MARGUERITE. — Valentin, vous oubliez qu'on pourrait trouver à redire... Je vous remercie de votre attention, mais je ne peux pas.

VALENTIN. — Un quart d'heure, tout au plus.

MARGUERITE. — Valentin, soyez raisonnable... soyez-le une fois. Allons, voyons... soyez-le. On est si méchant, à la campagne ! A Paris, ça ne souffrirait pas la moindre difficulté, au contraire. Mais ici, faut, comme dit madame, se sacrifier aux égards.

VALENTIN. — Vous avez donc déjà reçu des visites, ce matin ? car il y a deux heures que ce monsieur qui sort d'ici rôde à la porte. La diligence de Paris l'aura déposé au bout du parc, à cinq heures. C'est bien commode d'arriver chez les gens à des heures pareilles !

[MARGU]ERITE. — Ne m'en parlez pas, c'est à en

mourir. Ils n'en font jamais d'autres. Aussi, madame a pris son parti; elle ne se gêne pas avec eux. Elle a eu soin de retirer la sonnette de la porte cochère; et puis frappez tant que vous voudrez, amusez-vous. Et des gens si communs encore, tous ces gens-là! des gens de rien du tout!

VALENTIN. — A propos, vous ne savez pas la grande nouvelle?

MARGUERITE. — Pas encore. Et vous?

VALENTIN. — J'm'en vas vous la dire; mais que ça n'aille pas plus loin.

MARGUERITE. — Valentin, vous me prenez pour une autre.

VALENTIN, *lui passant les bras autour de la taille.* — J'vous prends pour moi, méchante.

MARGUERITE, *se débattant.* — Allons, voyons, si vous allez commencer encore vos bêtises, je ne saurai rien.

VALENTIN. — Eh bien, je m'en vas vous le dire : mamselle va se marier.

MARGUERITE. — Ernestine?

VALENTIN. — Oui, elle épouse M. Alfred, ce petit monsieur qui vient tous les dimanches.

MARGUERITE. — Et qui amuse tant M. et madame, qu'ils en sont fous. Et madame donc, qu'elle se compromettrait avec, si elle était plus jeune. Je le déteste, moi, ce petit homme avec ses

petites moustaches rousses. Est-ce qu'il est militaire?

VALENTIN. — Ah bien, oui, militaire! pas même de la garde nationale. C'est un avocat, pas même un avocat : il travaille pour ça, à ce qu'on disait l'autre jour dans la cuisine. Je ne l'aime pas plus que vous; qu'il est avec les domestiques insolent comme un valet de bourreau. Il paraît même qu'il est très-serré; car, depuis l'année dernière qu'il vient à la campagne, on n'a pas encore vu la couleur de son argent; mais il a, à ce qu'on dit, un oncle, entendez-vous? un oncle qu'est énormément riche. Moi, je le veux bien; mais le cocher prétend que c'est plus que son oncle; en tout cas, ça ne fait rien à la chose; si bien qu'il en hérite et qu'on ne serait pas fâché de le voir marié avec mademoiselle, vu que les parents sont ruinés ou peu s'en faut, et que ça ne ferait pas mal.

MARGUERITE. — Oui, ça remettrait du beurre dans les épinards.

VALENTIN. — Comme vous dites. Si bien que je m'en vais ce matin à Roquencourt pour voir s'il n'y a pas une lettre d'arrivée, pour savoir si l'oncle vient toujours demain.

MARGUERITE. — Mais comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé?

VALENTIN. — Parce que je vous vois si pèu, et

nous avons toujours à parler de tant de choses! Enfin, si bien que ça parait tout à fait décidé.

MARGUERITE. — Vraiment?

VALENTIN.—Oui; mais vous ne savez pas tout: c'est qu'il y a là-dessous une machination d'enfer! c'est ici, chez vous, que l'oncle descendra.

MARGUERITE. — Comment! ici?

VALENTIN. — Ici, chez papa Cibot: c'est là la grande affaire. C'est que vous ne savez pas que, sous prétexte que madame tient tant à ce qui lui vient de ses père et mère, elle n'a jamais voulu, à ce qu'elle dit du moins, consentir à faire changer les meubles du château ni les murs non plus, que tout tombe en ruine. On a fait venir pour la frime deux maçons seulement la semaine dernière, et on attend un tapissier de Paris; qu'on lui a même écrit, à ce qu'on dit, et que personne n'a vu la lettre. Tout ça pour en faire accroire; et, comme les maçons n'auront jamais fini pour demain, et que le tapissier ne vient pas, c'est ici qu'on a décidé qu'on recevrait l'oncle du jeune homme.

MARGUERITE. — Mais c'est impossible, Valentin, c'est impossible. Comment loger tout ce monde-là? car, s'il est riche, comme on dit, cet oncle, s'il fait quelque chose pour son neveu, il est bien aise que ça soit su, c'est tout naturel; et il doit avoir un carrosse et des domestiques.

VALENTIN. — J'crois bien qu'il y a de tout ça ; mais laissez donc, vos bourgeois en seront enchantés. Une belle maison comme celle-ci, un si beau salon, d'aussi beaux meubles, qui ne voient jamais personne! Et, d'ailleurs, pour les voitures, n'avez-vous pas des écuries et des remises superbes?

MARGUERITE. — Oui; mais on ne s'en sert guère.

VALENTIN. — Eh bien, raison de plus pour s'en servir.

MARGUERITE. — Oui; mais ils ne voudront jamais.

VALENTIN. — Ils ont pourtant bien voulu; c'est fait.

MARGUERITE. — Comment! ils ont été assez bons...?

VALENTIN. — Assez bons, assez bons... assez bêtes, vous voulez dire... Papa Cibot ne s'en souciait pas trop; mais maman Cibot!...

MARGUERITE. — Ils se sont bien gardés de m'en parler!

VALENTIN. — Ils l'auront oublié.

MARGUERITE. — Je n'y aurais certainement pas consenti. Que de mal je vais avoir! Que je suis donc malheureuse! (*On sonne.*) Voilà justement madame qui sonne.

VALENTIN. — Mais, moi, je m'oublie. (*Il tire sa montre.*) Je suis en retard. Adieu, trésor!

MARGUERITE. — Adieu, ma consolation!

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CIBOT, VALENTIN.

CIBOT. — Ah! te voilà, Marguerite; bonjour, ma fille. Va auprès de ma femme, elle a besoin de toi; va, mon enfant. Bonjour, Valentin, Valentinot. (*Marguerite sort.*)

VALENTIN. — Bonjour, papa Cibot; ça va bien?

CIBOT. — Mais, oui, oui, mon garçon, ça se soutient. Eh bien, à propos, quelles nouvelles?

VALENTIN. — Je m'en vas voir jusqu'à Roquencourt s'il n'y a pas de lettre d'arrivée; je suis même en retard. J'étais venu pour savoir des nouvelles de monsieur et de madame.

CIBOT. — Merci, mon garçon, merci; madame se porte bien, monsieur se porte bien, et Marguerite se porte bien aussi. (*Appuyant.*) Elle se porte très-bien, Marguerite; elle se porte très-bien, mauvais sujet.

VALENTIN. — Comment! papa Cibot?

CIBOT. — Oui, oui, je m'entends; je sais ce qu'il en est.

VALENTIN. — Adieu, papa Cibot!

CIBOT. — Adieu, mon garçon! va à Roquencourt; va, tu es un peu en retard. (*Valentin sort.*) Dépêche-toi. Marguerite se porte bien, très-bien. Ah! mon gaillard!

SCÈNE VII.

CIBOT, *seul.*

J'l'aime tout plein, ce garçon-là; il est bon enfant. Nous nous sommes tourmentés toute la nuit avec ma femme pour savoir où nous nous logerions. Je ne sais vraiment pas trop où; car il faudra aussi loger les domestiques, et puisque nous faisons tant... Ma foi, si dans la serre... mais il n'y a pas de place dans la serre. Tiens, chez le jardinier... il a bien des enfants! Ma foi, tant pis, à la guerre comme à la guerre; il faut s'y prêter un peu, avec d'aussi bons voisins. Il faut cependant que je m'occupe aussi de ranger dans la maison; car, si je ne m'en mêle pas... (*Il aperçoit le sac de nuit de Maugé, sur une chaise.*) Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ce sac de nuit fait là? (*Il lit l'adresse*). « M. Maugé, chez M. Cibot. » Comment! Maugé? Maugé est ici? Eh bien, en voilà une drôle! Maugé ici! Mais comment cela se fait-il?

Sans nous avoir prévenus, venir fondre comme ça sur les gens! Qu'allons-nous faire? Avec ça que ma femme ne peut pas le souffrir. Elle lui garde une dent pour s'être moqué de moi quand je me suis fait porter pour la croix d'honneur comme sergent-major dans ma compagnie. J'ai fait en cela comme tout le monde. Il n'y a pas à dire, elle ne lui a pas pardonné ça. Ce n'est pas l'embarras, on pourrait bien le recevoir, celui-là; car nos anciennes connaissances ne nous importunent pas beaucoup. Elles nous laissent bien tranquilles; ma femme les reçoit si bien, qu'elles se gardent d'y revenir, et elles ont bien soin d'en dégoûter celles qui en auraient l'envie. Mon Dieu! mon Dieu! quel embarras! Justement, le voici.

SCÈNE VIII.

CIBOT, MAUGÉ.

CIBOT, *allant à lui.* — Eh! bonjour, Maugé. Ce pauvre Maugé! te voilà donc! Ah çà! et depuis quand, dans ce pays-ci?

MAUGÉ. — Depuis ce matin cinq heures, mon cher ami. J'ai passé deux mortelles heures à sonner à la porte.

CIBOT. — Je crois bien, il n'y a plus de sonnettes; ma femme les a enlevées.

MAUGÉ. — Aussi ai-je pris le parti de frapper, et cela m'a réussi. Marguerite est venue m'ouvrir, à la fin. Elle n'avait pas l'air très-enchanté de ma visite Marguerite; je l'ai trouvée un peu changée à mon égard.

CIBOT. — Tu te trompes, Maugé, elle est toujours la même. C'est que, vois-tu, elle est amoureuse. J'ai découvert ça, moi, Maugé... pas plus tard que ce matin, vois-tu. N'en dis rien à ma femme, au moins. Ah çà! mais d'où viens-tu donc, Maugé?

MAUGÉ. — De déjeuner. Elle n'avait rien à me donner, ton amoureuse. Madame avait les clefs dans sa chambre, m'a-t-elle dit. J'ai passé la nuit en voiture, et je t'assure que la faim commençait furieusement à me galoper.

CIBOT. — Mon pauvre Maugé!

MAUGÉ. — Que je te fasse des reproches. Comment! toi, Cibot, n'avoir jamais répondu à aucune de mes lettres, à ton plus ancien ami, ton camarade d'école! et il faut que je vienne te relancer jusqu'ici! Tu n'as cependant rien à faire, toi, rien absolument.

CIBOT. — Je suis plus occupé que tu ne penses, va, Ma·

MAUGÉ. — Comment ça?

CIBOT. — Oh! oui, certainement (*il soupire*), mon pauvre Maugé!

MAUGÉ. — Mais tu soupires, Dieu me pardonne!

CIBOT. — Tu crois, Maugé?

MAUGÉ. — Oui, tu as soupiré.

CIBOT. — C'est possible.

MAUGÉ. — Je te fais mon compliment, mon cher ami: vous avez là une propriété délicieuse; je n'ai encore pu pénétrer nulle part, toujours par la raison que la femme avait les clefs dans sa chambre; mais j'espère que tu me feras l'honneur de me faire visiter ton parc, dont, ce matin, j'ai mis trois bons quarts d'heure à faire le tour.

CIBOT. — Oui, tu verras, Maugé, c'est un joli parc.

MAUGÉ. — Comment passes-tu ton temps, ici? On dit à Paris que vous êtes toute l'année dans les plaisirs. Vous voyez beaucoup de monde?

CIBOT. — Oui, Maugé; aujourd'hui ou demain, nous recevons trente personnes.

MAUGÉ. — Trente personnes!

CIBOT. — Au moins.

MAUGÉ. — Mais tu comptes donc recevoir toutes les autorités du département?

CIBOT. — Ah bien, oui, les autorités, qui ne pensent pas comme ma femme! Par exemple, je

reçois un homme qui a trois millions de fortune. C'est pour un mariage.

MAUGÉ. — Mais tu n'as ni enfants, ni neveux, ni nièces.

CIBOT. — Tu as raison; aussi ça ne me regarde pas; mais c'est pour rendre service à des voisins.

MAUGÉ. — C'est bien mériter de ses voisins, que de recevoir trente personnes pour les obliger.

CIBOT. — Mon Dieu, Maugé, tu ne sais pas ce que c'est que la campagne. Est-ce qu'on n'a pas besoin de tout le monde? est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider un peu? Eh bien, nos voisins marient leur demoiselle; il fallait bien leur être agréables. Et, d'ailleurs, sais-tu ce qu'ils sont? Les anciens seigneurs d'ici; rien que ça!

MAUGÉ. — Enfin, mon cher, si je comprends un mot, je veux...

CIBOT, *l'interrompant.* — *Être pendu!* Tu ne le seras pas. Mais laisse-moi t'expliquer; tu ne me donnes pas le temps. Ce monsieur que nous attendons de Paris...

MAUGÉ. — L'homme aux trois millions?

CIBOT. — Oui. Eh bien, c'est l'oncle du jeune homme, un homme superbe! c'est l'oncle du jeune homme qui doit épouser mademoiselle de Barentinot... Tu as bien entendu parler, Maugé, des de Barentinot?

MAUGÉ. — Jamais.

CIBOT. — Ah çà ! tu plaisantes.

MAUGÉ. — Jamais, sur ma parole. Mais qu'a de commun avec toi l'oncle du jeune homme qui doit s'allier aux Barentinot ?

CIBOT. — *De Barentinot.*

MAUGÉ. — De Barentinot, soit.

CIBOT. — Je n'ai rien de commun ! Non, certainement, je n'ai rien de commun avec l'oncle ni avec personne ; mais, comme la famille des de Barentinot est dans les maçons jusqu'au cou, ils viennent loger demain chez moi.

MAUGÉ, *appuyant.* — Tous les de Barentinot ?

CIBOT. — Tous les de Barentinot, avec l'oncle du jeune homme ; et c'est ici que se fera la première entrevue. Et tu crois que je ne suis pas occupé, moi ? J'avais bien raison de te dire que je l'étais plus que tu ne le pensais ; et, si je soupirais tout à l'heure, j'en avais bien les motifs. Je ne l'ai pas dit d'abord, parce que tu te serais moqué de moi, comme à ton ordinaire.

MAUGÉ. — J'y suis maintenant ; je comprends parfaitement. Je vois, d'après tout cela, qu'il y aurait de ma part plus que de l'indiscrétion à descendre chez toi.

CIBOT. — Oui, certainement, puisque, nous-mêmes, nous ne savons pas où loger. Tiens, Maugé,

tu le sais, je ne peux rien te cacher; eh bien, apprends donc que tu vois devant toi, dans ton ami, le plus malheureux des hommes. Enfin, je ne vis plus depuis que j'ai quitté Paris : plus de plaisirs, plus rien pour moi! Tu sais si j'aimais le domino, Maugé? Eh bien, ici, c'est trop commun, on n'y joue qu'au cabaret; les boules, trop commun aussi. Il ne me restait donc que la pêche, la pêche à la ligne. Nous sommes entourés d'eau, et c'est cependant un amusement bien raisonnable : on peut se suffire à soi-même, on n'a besoin de personne; eh bien, la pêche, c'est trop bête. Tiens, Maugé, tu te plains de ce que je ne t'ai pas répondu; tu ne sais donc pas que ma femme t'a en horreur? parce que d'abord tu ricanes toujours, et puis parce que tu t'es tant et tant moqué de moi dans le temps, que tu m'as fait rayer des listes pour la croix dans ma compagnie. « Tenez, monsieur Cibot, me disait-elle encore hier en plein salon, chez des voisins, tenez, regardez tous ces messieurs, ils ont tous la croix; et vous seul, monsieur Cibot, vous seul, regardez à votre boutonnière et remerciez votre Maugé. » Elle t'appelle mon Maugé; et sais-tu comment elle te traite?

MAUGÉ. — Non; comment?

CIBOT. — De jacobin, Maugé, de jacobin.

MAUGÉ. — Pauvre madame Cibot!

CIBOT. — Écoute, Maugé, ma femme dira ce

qu'elle voudra; mais il faut que tu nous sortes d'embarras.

MAUGÉ. — Mais attends donc; certainement, je puis vous être d'un grand secours.

CIBOT. — Tu ris, Maugé.

MAUGÉ. — Pas le moins du monde. Écoute-moi : j'ai déjeuné ce matin à deux pas d'ici, dans le village; j'y ai trouvé une auberge qui m'a paru fort propre, fort bien tenue...

CIBOT. — C'est chez mame Duhamel.

MAUGÉ. — Est-ce madame Duhamel? Soit.

CIBOT. — Elle est veuve.

MAUGÉ. — Je n'en sais rien, c'est possible; mais toujours est-il qu'elle a fort bonne mine.

CIBOT. — Des yeux superbes!

MAUGÉ. — Oui, d'assez beaux yeux, c'est possible. Eh bien, je vais louer un appartement chez elle, et j'en mets une partie à votre disposition. Qu'en dis-tu?

CIBOT. — C'est impossible, Maugé, c'est impraticable; ma femme est jalouse de madame Duhamel.

MAUGÉ. — Vous lui avez donc encore donné occasion de l'être, monsieur Cibot?

CIBOT. — Non, Maugé; oh! non, bien sûr.

MAUGÉ. — Je n'en répondrais pas. Enfin, il faut sortir de là; voulez-vous coucher dans la rue?

CIBOT. — Non, certainement. Madame Cibot non plus n'en serait pas flattée; mais...

MAUGÉ. — Il faut cependant vous décider; quant à moi, je vas toujours m'assurer d'un logement. Puisque j'ai tant fait que de venir à la campagne, je ne veux pas repartir sur-le-champ. C'est pour le coup qu'à Paris on s'égayerait sur mon compte, sur le tien.

CIBOT. — Bon Maugé! c'est vrai, au moins.

MAUGÉ. — Si le pays me plaît, eh bien, j'y resterai huit jours, trois semaines, un mois, peut-être; j'ai marié mon fils, je n'ai plus d'enfants, je suis veuf.

CIBOT. — Tu n'en es que plus heureux, Maugé.

MAUGÉ. — Je suis libre comme l'air, et je prends mon plaisir où je le trouve. Tiens, justement, voilà mon sac de nuit que Marguerite ne s'est seulement pas donné la peine de changer de place. Adieu, adieu, Cibot! au revoir! Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, au Cheval-Blanc? Adieu, ne te dérange pas.

SCÈNE IX.

CIBOT, *seul.*

Adieu, Maugé!... Je suis sûr qu'il rit de nous dans sa barbe, ce bon Maugé. Il a bien raison;

à sa place j'en ferais bien autant, moi, et peut-être plus; car, enfin, avec la fortune que nous avons, nous pourrions être si heureux! Pourquoi nous être retirés de si bonne heure? C'est ma femme, aussi, toujours avec son idée fixe : « Pourquoi travailler ainsi toute notre vie? Nous n'avons pas d'enfants. » Tant pis; j'aurais toujours désiré en avoir, moi, des enfants; mais mame Cibot n'a jamais rien voulu de ce qui aurait pu me faire plaisir.

SCÈNE X.

CIBOT, MADAME CIBOT.

MADAME CIBOT. — A merveille, monsieur Cibot! Les mains dans vos poches, les pieds bien chauds, bien tranquille, bien à votre aise, comme si de rien n'était, comme si nous ne devions avoir personne aujourd'hui. Et je vais encore passer pour ridicule, n'est-ce pas, pour toujours aimer à dire?

CIBOT. — Je ne dis pas cela.

MADAME CIBOT. — Vous le pensez, c'est encore pire.

CIBOT. — Ah! Geneviève...

MADAME CIBOT. — Comment, Geneviève! allez-vous encore m'appeler de ce vilain nom-là? Si on

vous l'entendait prononcer, je n'oserais certainement plus me présenter nulle part : je vous l'avais défendu, cependant; mais, avec vous, il faut toujours répéter cent fois les mêmes choses, et encore! vous êtes incorrigible. Eh bien, est-ce que vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre, ce matin?

CIBOT. — Mais non.

MADAME CIBOT. — Non! Vous êtes un insigne menteur.

CIBOT. — Comment?

MADAME CIBOT. — Je sais tout : Maugé est ici, votre Maugé! et je n'en veux pas pour un empire.

CIBOT. — Aussi, il comptait si bien sur ta bonne réception, qu'il est allé se loger à l'auberge.

MADAME CIBOT. — Ce n'est pas moi qui l'en ferai sortir. Vous voyez donc bien que c'est un envoyé de Paris pour espionner ce que nous faisons ici : ce sont les Fenouillet et les Patureau qui nous l'ont expédié.

CIBOT. — Lui, Maugé?

MADAME CIBOT. — Lui-même; je vous l'ai dit, monsieur Cibot, sans moi les mauvaises connaissances vous auraient perdu. Vous a-t-il encore parlé de vos belles parties de domino à quatre, qui vous faisaient rentrer à des onze heures, minuit; de vos orgies, de vos réunions chantantes, de vos couplets qui nous coûtaient tout notre vin de la

comète, que vous saviez si bien cacher sous votre redingote? Vous a-t-il aussi rappelé l'empressement qu'il mit à vous desservir auprès de vos camarades pour vous faire enlever de la liste des décorations dans votre compagnie? Enfin, sans lui, vous l'auriez déjà depuis longtemps. Et n'est-ce pas bien joli de voir tous les dimanches le ruban à la boutonnière de votre jardinier, et vous, vous en passer?

CIBOT. — Il ne l'a pas volé, celui-là; c'est un ancien...

MADAME CIBOT, *l'interrompant.* — Un ancien, quoi? Un ancien sans-culotte, et voilà tout. Aussi, il est resté ici ce qu'il y restera, entendez-vous? Mais il ne s'agit pas de tout ça, aujourd'hui; nous y reviendrons. Ah çà! où coucherons-nous?

CIBOT. — Je ne sais pas.

MADAME CIBOT. — Je le sais encore moins, moi. A la belle étoile, n'est-ce pas?

CIBOT. — Il n'y aurait que chez Jérôme...

MADAME CIBOT. — Je vous dis que je ne veux pas en entendre parler, de votre jardinier; je ne veux pas le voir, il me fait horreur. Mais vous aimez ces gens-là, vous; vous adorez les domestiques.

CIBOT. — Jamais Jérôme ne l'a été.

MADAME CIBOT. — Taisez-vous! On est indigné

de votre conduite ! Vous aimez tous ces gens-là parce qu'ils écoutent toutes vos histoires, c'est tout simple; aussi, sans moi, personne ne vous verrait. Vous me faites souffrir toute la journée, toute la vie; allez, vous ne serez jamais qu'un pauvre homme, qu'un homme du commun.

CIBOT. — Un homme du commun ! Il ne manquait plus que vous qui me donniez cette belle qualification-là. Écoutez, madame Cibot, voilà trente-deux ans bientôt que je souffre; vous ne pouvez certainement pas dire que j'aie manqué de patience, et je ne veux plus souffrir davantage, entendez vous ? Vous m'avez éloigné de tous mes amis, vous avez voulu trancher du grand monde : j'en suis las, je n'en veux plus, je suis harassé de toutes vos sottises.

MADAME CIBOT. — Ah ! mes sottises ! monsieur Cibot, vous êtes un impertinent, un polisson ! Mes sottises !... mes sottises ! je reconnais là votre beau Maugé : allez, vous êtes son digne pendant.

CIBOT. — Nous y voilà revenus, à Maugé. C'est encore lui qui m'aura monté la tête, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ce qui vous trompe; car, toutes les fois que j'allais me plaindre à lui de vos humeurs et de votre caractère, je le trouvais toujours prêt à vous excuser; c'était toujours lui qui me ramenait à la mai-so[illegible] encore, quand je lui ai annoncé

qu'il nous était impossible de le recevoir, il n'a pas proféré un seul mot, un seul, et il est allé se loger à l'auberge! lui, Maugé, à l'auberge! mon meilleur ami, le plus ancien de tous! C'est avec lui que nous avons commencé, c'est lui qui nous a montré dans tous les temps le plus de dévouement, le plus d'attachement. Lors de la faillite de la maison Duverrier, ne vint-il pas, aussitôt qu'il en apprit la première nouvelle, ne vint-il pas — je le vois encore, à deux heures du matin, par une pluie battante — nous consoler, nous offrir son temps, ses soins, sa bourse même? Vous avez tout oublié, vous, ou du moins vous n'avez jamais voulu vous le rappeler. Toujours vous avez voulu vous élever au-dessus de votre condition ; j'ai fait comme vous pour avoir la paix, et cela m'a bien réussi! Cette rage de briller vous a fait abandonner tous vos amis. Eh bien, allez dans ce monde, qui nous méprise, qui nous regarde comme trop heureux d'être, depuis que nous nous sommes retirés ici pour notre malheur, le but de toutes ses plaisanteries, de tous ses persiflages. Enfin, vous y comptez si peu, sur ces nouvelles amitiés, que vous vous êtes trahie tout à l'heure en disant que, si malheureusement on apprenait que vous vous appelez Geneviève Verdelet... Verdelet! vous n'oseriez plus vous présenter nulle part, vous seriez déshonorée à tout jamais.

MADAME CIBOT. — Vous êtes un monstre!

CIBOT. — Voilà bien vos réponses, à vous autres, quand vous n'avez pas de meilleures raisons à nous donner : nous sommes des monstres! Je ne suis pas du tout un monstre, mais un bon homme que vous aurez rendu méchant. Vous qui craignez tant le ridicule, rendez encore grâce à Maugé de m'avoir donné l'excellent conseil de m'être retiré de bonne grâce de la liste pour la décoration : et c'est cependant de là, de là seul, que vous vient cette haine implacable contre ce bon Maugé. Et que n'aurait-on pas dit encore, ici même, si je l'avais obtenue? Oui, je suis un bon homme, un homme du commun, comme on me le corne sans cesse aux oreilles; eh bien, tout bon homme et tout commun que je suis, si j'avais arraché cette décoration par mon importunité, je rougirais de la porter, si le dimanche, au sortir de la grand'messe, je venais à passer devant Jérôme, votre jardinier, qu'il vous plaît aujourd'hui de mettre à la porte, et que vous n'y mettrez pas. Non, madame, que vous n'y mettrez pas, parce que je l'aime, parce que c'est un brave homme, un vieux soldat qui a payé la sienne d'une de ses jambes, parce qu'il fut décoré dans le bon temps par l'empereur.

MADAME CIBOT. — Par Bonaparte.

CIBOT, *appuyant de toutes ses forces.* — Par l'empereur! Allez-vous encore me traiter de sans-culotte aussi, parce que je l'aime? Eh bien, oui, je l'aime, l'empereur; personne n'a le droit ici de m'imposer silence, personne, chez moi... Adieu, madame Cibot; je vous laisse avec tous vos nouveaux amis, dépêtrez-vous-en comme vous pourrez. Je vas retrouver le mien, moi, mon vieux Maugé, lui demander pardon de l'avoir si mal reçu ce matin : je suis las, à la fin, du rôle que vous me faites jouer ici. Bonsoir, madame Cibot; mes respects chez vous; au diable vous et les vôtres! Vive l'empereur! vive l'empereur! vive l'empereur! (*Il est sorti, qu'on l'entend encore au loin crier de toutes ses forces.*)

SCÈNE XI.

MADAME CIBOT, *puis* MARGUERITE.

MADAME CIBOT. — Que viens-je d'entendre? Est-bien là M. Cibot, mon mari? Il est gris ou fou, il n'y a pas là de milieu. Eh bien, puisqu'il le prend sur ce ton-là, moi aussi, je le prendrai : nous avons commencé tous deux avec rien, nous sommes riches aujourd'hui; nous partagerons, nous vivrons chacun comme nous l'entendrons, et nous n'aurons plus rien à désirer.

MARGUERITE, *accourant.* — Ah! madame, qu'est-il donc arrivé à monsieur? Je viens de le voir traverser la cour en criant : « Vive l'empereur! » à tue-tête. Est-ce qu'il est fou?

MADAME CIBOT. — Cela ne vous regarde pas. D'où venez-vous? qu'avez-vous fait, ce matin? Répondez, mademoiselle. D'abord, il faut absolument qu'on change de conduite ici, ou l'on dira pourquoi; je suis lasse aussi, moi, à la fin, de voir aller tout sens dessus dessous...

MARGUERITE. — Mais, madame, je ne sais pas, moi; j'attends monsieur.

MADAME CIBOT. — Monsieur, monsieur! vous ne devez pas attendre monsieur; vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi. Monsieur n'est rien ici, entendez-vous? Persuadez-vous-le bien, mademoiselle. Au surplus, je veux et je prétends que la maison soit rangée dans deux heures pour recevoir tout notre monde. Et qu'on ne réplique pas, s'il vous plaît. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, *puis* VALENTIN.

MARGUERITE, *la contrefaisant.* — Ta ta ta ta ta ta! on s'y conformera et on ne répliquera pas,

mame j'ordonne! Au diable la baraque! (*Appelant.*) Valentin! Valentin!

VALENTIN, *accourant.* — Me voici. Êtes-vous seule?

MARGUERITE. — Oui. Eh bien, quoi de nouveau?

VALENTIN. — J'en ai de belles à vous apprendre, allez! Et l'oncle, qui ne vient pas.

MARGUERITE. — Il ne vient pas? Tant mieux!

VALENTIN. — Tant mieux? Tant pis!

MARGUERITE. — C'est autant de mal de moins. Comment l'entendez-vous?

VALENTIN. — Je l'entends, je l'entends, que nous partons pour Paris!

MARGUERITE, *effrayée.* — Pour Paris?

VALENTIN. — Les chevaux sont commandés à la poste pour trois heures.

MARGUERITE. — Comment! vous vous en allez? vous partez? Ah! Valentin, que venez-vous donc me dire là, et aussi froidement encore!

VALENTIN. — Voulez-vous que je fasse comme vous, que je me mette à pleurer?

MARGUERITE. — Vous pleureriez, vous, Valentin, qu'il n'y aurait déjà pas tant de mal à ça. C'est affreux! Vous ne m'avez jamais aimée.

VALENTIN. — Si, beaucoup; mais vous vous désolez, vous vous désespérez sans m'entendre. Tenez, voyez-vous, faut être philosophe.

MARGUERITE. — Allez, Valentin, vous n'êtes qu'un ingrat!

VALENTIN. — Il n'y a pas d'ingratitude là-dedans. Que voulez vous faire? Écoutez : vous êtes dans une bonne maison, vous y avez fait vos orges, rien de mieux; eh bien, plantez là ces braves gens et marions-nous tout de suite. Vous faites d'eux ce que vous voulez en vous y prenant bien, et, puisque personne ne viendra pour le repas qu'on a préparé pour demain, faites en sorte qu'il serve pour nos fiançailles; je me charge du papa Cibot, moi. A propos, j'ai là une lettre pour votre bourgeoise.

MARGUERITE. — Donnez; je la remettrai. Comment! ce mariage ne se fera pas?

VALENTIN. — Ah bien, oui, se faire! j'avais bien raison de vous dire qu'ils étaient tous ruinés, les Barentinot.

MADAME CIBOT, *dans le fond*. — Les Barentinot ruinés? Valentin avec Marguerite! Écoutons.

MARGUERITE. — Tenez, Valentin, c'est peut-être un grand mal pour un grand bien; car, voyez-vous, sans cela, je n'aurais peut-être jamais quitté la maison, et j'en ai cent pieds par-dessus la tête.

MADAME CIBOT, *à part*. — L'insolente!

MARGUERITE. — D'abord, figurez-vous que rien au monde n'est bête comme ce père Cibot, qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme.

VALENTIN. — C'est ce qu'ils disent tous là-bas.

MARGUERITE. — Et sa femme, donc, encore plus bête, vieille, carliste et méchante!

VALENTIN. — Oh! oui, qu'elle est méchante!

MADAME CIBOT. — C'est une horreur!

MARGUERITE. — Elle a tous les défauts: coquette, bavarde, dévote et sournoise. Et puis, dans les temps, voyez-vous, le pauvre père Cibot...

VALENTIN. — Ah! ah!

MARGUERITE. — Oui, oui, très-bien; et si commune, avec ça.

MADAME CIBOT. — C'est trop fort!

VALENTIN. — Avez-vous su comme on s'est moqué d'elle chez nous quand on lui fit acheter cette robe de gaze rose, et son écharpe orange avec ce béret bleu-ciel! On avait invité toutes nos connaissances pour la voir, et que la cuisinière, la grosse Flamande, la singeait si bien!

MARGUERITE. — Parbleu! si je l'ai su, j'ai écrit tout ça à Paris. Lui, c'est un vieux jacobin qu'a donné, en plein, dans la Révolution, et qu'a fait sa fortune dans les assignats. Ainsi, nous les planterons là demain.

MADAME CIBOT, *s'approchant.* — Vous y serez plantée avant, mademoiselle.

MARGUERITE, — Mais, madame, c'est...

MADAME CIBOT. — Ne cherchez pas à vous jus-

tifier, j'ai tout entendu. Ah! c'est comme ça que vous arrangez vos maîtres? Eh bien, c'est du propre, du joli, du ragoûtant. Et vous, monsieur, que faites-vous ici?

VALENTIN. — Madame, c'est une lettre...

MADAME CIBOT, *la lui arrachant des mains.* — Donnez, monsieur, et ne remettez jamais les pieds ici! (*Valentin sort.*) Vous, mademoiselle, remontez à votre chambre voir si j'y suis. Allez faire vos paquets, et vous irez porter vous-même votre correspondance à Paris.

SCÈNE XIII.

MADAME CIBOT, *seule.*

Quelle journée! Trente personnes à recevoir aujourd'hui, et toute seule, encore; c'est à en mourir! Que veut dire cette lettre? (*Elle la décachette.*) C'est de la comtesse.

« Ma bonne dame Cibot,

» Nous avons changé d'avis : nous partons ce soir pour Paris; ne comptez pas sur nous. Venez nous voir à trois heures monter en voiture.

» Comtesse DE BARENTINOT. »

Tout le monde m'abandonne. Et toutes nos commandes pour aujourd'hui, toute la maison renversée! Ah! monsieur Maugé, vous allez triompher. Eh bien, je vais partir, moi; je vais y aller, à Paris; car je commence aussi à en avoir assez, de la campagne. Mais mon mari, où est-il? que va-t-il dire de moi? où le trouver, maintenant? Ah! que je suis malheureuse! (*Elle retombe sur son fauteuil et pleure à chaudes larmes.*)

SCÈNE XIV.

MADAME CIBOT, MAUGÉ, *puis* CIBOT.

MAUGÉ. — Viens donc, Cibot. Allons donc, sois raisonnable... Bonjour, madame Cibot?... Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes tout en larmes.

MADAME CIBOT. — Ah! monsieur Maugé, je suis la plus malheureuse des femmes.

CIBOT. — Dis donc, Maugé, comme elle est douce, à présent!

MADAME CIBOT, *apercevant son mari.* — Vous voilà, monsieur? Venez vous encore ajouter à mes chagrins?

MAUGÉ. — Calmez-vous, tout s'arrangera. Eh bien, mes bons amis, d'où viennent tous ces reproches, ce changement dans votre intérieur, autrefois

si calme, si paisible? Vous le savez, dans un ménage, on se prépare souvent bien des peines, bien des soucis, et cela, faute de s'entendre, de s'expliquer franchement.

MADAME CIBOT. — Monsieur m'a traitée comme la dernière des créatures.

CIBOT. — Et vous, depuis trente-deux ans, comme le dernier des individus.

MAUGÉ. — Dans mon rôle de conciliateur, je ne dois donner raison à personne, parce que, tous deux, vous avez tort. Voyons, quels sont les griefs que vous pouvez articuler l'un contre l'autre? Je crois qu'ils se réduiront à bien peu de chose... Le plus grand de tous, celui que vous avez tous deux partagé, a été de vouloir sortir de votre condition, de vouloir fréquenter un monde qui ne vaut pas mieux que le nôtre. Une fois arrivés là, l'amour-propre s'en est mêlé; vous n'avez pas voulu revenir sur vos pas, et vous vous êtes trouvés forcés d'accepter toutes les conséquences d'une pareille conduite. Peut-être ne voudrez-vous pas en convenir d'abord, et c'est là, précisément, le seul tort que vous pouvez avoir.

MADAME CIBOT. — Ah! monsieur Maugé, si vous saviez! Tenez, lisez. (*Elle lui présente la lettre.*)

MAUGÉ. — C'est inutile; je sais tout ce dont ces gens-là sont capables, et nous avons tout appris.

Nous sommes bien au courant, je vous assure. La famille des Barentinot est ruinée.

MADAME CIBOT. — C'est donc bien vrai? ruinée?

MAUGÉ. — Ou à peu près. Le jeune homme qui recherchait la fille de la maison a bien effectivement un oncle fort riche dont il est l'unique héritier; mais, comme les renseignements que ce dernier a reçus sur la famille dans laquelle voulait entrer son neveu n'ont pas semblé de nature à lui inspirer grande confiance, il est parti, il y a deux jours, avec son neveu, pour l'Italie.

CIBOT. — L'oncle a bien fait.

MAUGÉ. — Nous avons appris avec peine à Paris que vous vous étiez jetés à corps perdu dans ce monde, qui convenait si peu à votre caractère et à vos habitudes; que vous étiez exploités à qui mieux mieux, et que, pour prix de votre ignorance et de votre bonté, vous étiez le jouet de tous ces gens-là. Nous avions laissé au temps le soin de vous faire ouvrir les yeux sur votre folle conduite; mais, quand nous avons appris le mauvais état des affaires de la maison Barentinot, nous avons craint qu'elle ne vous compromît dans quelque dangereuse spéculation, et je suis venu d'abord de mon propre mouvement, puis envoyé par tous vos amis, pour tâcher de prévenir les dangers que vous pouviez avoir à courir.

CIBOT. — Eh bien, mame Cibot, a-t-il encore tort, mon Maugé ?

MADAME CIBOT. — Bon monsieur Maugé ! nous vous devons tout !

MAUGÉ. — Vous ne me devez rien, mes bons amis. Plus heureux que nous, vous vous êtes retirés des affaires de bonne heure ; nous avons eu, nous autres, nos enfants à établir, des opérations à terminer, nous travaillons encore. Vous étiez pressés de jouir, vous n'avez pas voulu nous attendre, et vous vous êtes jetés dans un monde qui n'a pas su vous apprécier. Revenez à nous, à vos anciens amis, que vous retrouverez tels que vous les avez laissés, qui vous aiment toujours. Partons ce soir tous ensemble pour Paris, et n'oubliez pas qu'*il ne faut jamais sauter plus haut que les jambes.*

LES

LOISIRS DE PETITE VILLE.

PERSONNAGES.

MADAME PATIN.
M. PATIN.
M. DURET.
MADEMOISELLE VERJUS.
MADAME BONNET.
EMMA BONNET.
MADAME CORNU.
PALAMÈDE CORNU.
JOSEPH.
ADÉLAIDE.
AGLAÉ.
JUSTINE.

(*La scène se passe chez madame Patin, dans un chef-lieu d'arrondissement.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PATIN, MADEMOISELLE VERJUS, M. DURET.

MADAME PATIN. — Je vous jure qu'en voilà la première nouvelle : jamais je n'avais entendu dire

que M. Deschamps allât se marier. Et vous, monsieur Duret, le saviez-vous ?

DURET. — Non, madame, pas du tout.

MADAME PATIN. — Et madame Duret?

DURET. — Madame Duret non plus. Nous étions, elle et moi, dans l'ignorance la plus complète.

MADEMOISELLE VERJUS. — J'aurais cru qu'il régnait une grande intimité entre M. Deschamps et vous.

DURET. — Mais nous avons toujours été fort liés, oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — Et M. Deschamps ne vous a fait aucune ouverture?

DURET. — Aucune, non, mademoiselle.

MADAME PATIN. — Ne vous y trompez pas : M. Deschamps, malgré son air ouvert, ne dit que la moitié de ce qu'il pense.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous croyez?

MADAME PATIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçue; M. Deschamps est certainement un très-brave homme...

DURET. — Excellent.

MADAME PATIN. — Un homme tout rond, charmant sous tous les rapports, rempli de bonnes intentions; ce qui n'empêche pas que jamais vous ne lui entendrez dire un mot de ses affaires ; les choses même les plus simples, il ne vous les dira pas. Je

n'ai jamais rencontré d'homme plus boutonné que lui, de ce côté-là. Il irait à Paris, ce soir, que personne n'en saurait rien; ce qui est d'autant plus désagréable, que vous avez toujours une foule de commissions à donner à celui qui part; de cette manière...

MADEMOISELLE VERJUS. — On s'en dispense. Il n'est pas le seul dans ce genre-là, j'en connais beaucoup qui n'en font pas d'autres.

MADAME PATIN. — Il y a donc longtemps, monsieur Duret, que vous n'avez pas vu M. Deschamps?

DURET. — Oui, madame, assez longtemps; cela tient au mauvais état de ma santé. Je vais peu dans le monde, je crains toujours d'être à charge aux personnes assez bonnes pour me recevoir.

MADAME PATIN. — Il m'avait semblé que, depuis quelque temps, vous vous trouviez...

DURET. — Non, madame, au contraire; comme j'avais l'honneur de vous le dire, il n'y a qu'un moment, je n'ose aller nulle part. Je me suis présenté chez vous ce matin, parce que madame Duret était très-inquiète, vous sachant très-enrhumée...

MADAME PATIN. — J'ai été huit jours qu'on ne m'entendait pas.

DURET. — Elle était bien aise de savoir comment vous vous portiez.

MADAME PATIN. — Madame Duret est vraiment trop bonne, d'autant plus que je ne le mérite pas.

DURET. — Cela vous plaît à dire.

MADAME PATIN. — Non, vraiment, ne cherchez pas à m'excuser, j'ai été indigne avec elle : voilà un siècle que je ne suis allée la voir.

DURET. — Sans cela, je ne serais pas sorti, tellement je trouve qu'il fait froid aujourd'hui.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment ! monsieur Duret, vous trouvez qu'il fait froid ? Mais vous n'y pensez pas !

DURET. — Pardonnez-moi, mademoiselle : un vilain froid noir qui vous pénètre.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je trouve, au contraire, qu'il fait une chaleur insupportable ; c'est au point que j'étais sortie de la maison pour venir chez madame avec un jupon piqué ; je n'avais pas fait vingt pas dans la rue, que je suis vite remontée chez moi pour le quitter, tant j'ai trouvé qu'il faisait une chaleur à ne rien supporter.

DURET. — Parce que vous vous donnez, sans doute, plus de mouvement que moi, mademoiselle ; je ne puis parvenir à me réchauffer ; j'ai en ce moment les mains comme des glaçons.

MADAME PATIN. — Ne trouvez-vous pas, monsieur Duret, bien singulière l'idée qu'a M. Deschamps de vouloir se marier ?

DURET. — C'est qu'apparemment, madame, il en éprouve le besoin.

MADAME PATIN. — Tant que ce mariage-là ne sera pas fait, je n'y croirai pas.

MADEMOISELLE VERJUS. — Les choses pourtant, selon certaines personnes, sont très-avancées, on va même jusqu'à dire qu'il n'y a plus à reculer.

DURET. — Il me ressemble, M. Deschamps : je ne le crois pas très-fort.

MADEMOISELLE VERJUS. — Qui ça, M. Deschamps ?

DURET. — Oui, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — M. Deschamps ne s'est jamais mieux porté.

MADAME PATIN. — Il a passé ce matin devant la porte, il ne pesait pas une once, il avait vingt ans.

MADEMOISELLE VERJUS. — Enfin, il n'est partout question que de ce mariage, et c'est bien fait pour ça.

DURET. — Et nomme-t-on la personne qu'il doit épouser, M. Deschamps ?

MADAME PATIN. — C'est, sans doute, encore un secret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Le secret de Polichinelle...

MADAME PATIN. — Il n'est pas étonnant, après

cela, que madame Duret n'en sache rien; depuis quand est-elle de retour?

DURET. — Il y aura demain huit jours.

MADAME PATIN. — J'aurais cru qu'il y avait davantage.

MADEMOISELLE VERJUS. — Non, madame, elle est revenue le 18, le même jour que cette petite dame de Paris, dans la même voiture; vous savez qui je veux dire?

MADAME PATIN. — Non. Ce ne serait pas, par hasard, madame Barboulon?

MADEMOISELLE VERJUS. — Cette petite dame de Paris qui a toujours des chapeaux extraordinaires... Madame... comment donc déjà l'appelez-vous? aidez-moi donc... Madame... petite, pas jolie... madame...

MADAME PATIN. — Ce ne serait pas, par hasard, madame Nageotte?

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous ne connaissez que ça... Son mari est un grand blond, qui a fait tant de folies, cet hiver, au bal de madame Dupin.

MADAME PATIN. — C'est bien particulier, je n'y suis pas du tout.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous dis que vous ne connaissez que cela... mon Dieu, un nom bien connu, nous avons ici, à deux pas, un marchand de ce nom-là... Qui donc déjà?

MADAME PATIN. — Martin-Fourré?

MADEMOISELLE VERJUS. — Martin-Fourré! C'est madame Martin; vous devez savoir qui je veux dire?

MADAME PATIN. — Je crois bien; je ne connais que ça.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est ce que je vous disais.

MADAME PATIN. — Elle est très-bien, madame Martin, très-gentille.

MADEMOISELLE VERJUS. — Noire comme un corbeau, cela ne fait rien à la chose; il paraît, au reste, que cette dame aime beaucoup ce pays-ci...

MADAME PATIN. — Beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Car elle y fait continuellement la navette, elle ou son mari; on ne rencontre partout que ces gens-là, c'est insupportable.

MADAME PATIN. — Tenez, pas plus tard qu'hier, je l'ai encore rencontrée chez madame Melinet; elle était avec madame Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Ah çà! mais cette dame Simier connaît donc tout l'univers!

MADAME PATIN. — Elle connaît beaucoup de monde.

MADEMOISELLE VERJUS. — Savez-vous, madame, qu'il faut que ces gens-là soient bien à leur aise pour avoir toujours autant de monde?

MADAME PATIN. — Je ne sais pas ce qu'ils ont ou ce qu'ils n'ont pas, je n'ai pas compté avec eux; tout ce que j'en sais, c'est que leur maison est on ne peut pas plus agréable.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous trouvez?

MADAME PATIN. — Je le dis comme je le pense.

MADEMOISELLE VERJUS. — Ce serait fort malheureux s'il en était autrement; ils se donnent assez de mal pour cela. Au surplus, je n'en parle que d'après les *on dit*, car jamais je n'y suis allée.

MADAME PATIN. — Parce que vous n'avez pas voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — Parce qu'on ne m'a pas fait l'honneur de m'y inviter.

MADAME PATIN. — Ça m'étonne, ce que vous me dites là.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est pourtant, madame, comme j'ai l'honneur de vous le dire. Cette maison-là s'est horriblement conduite avec moi, horriblement! et, certes, je ne le méritais pas.

MADAME PATIN. — En êtes-vous bien sûre?

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame, je vous prie de le croire. Quant au départ de M. Tabarot, que je regretterai toujours...

MADAME PATIN. — Pas moi.

MADEMOISELLE VERJUS.— Vous ne pouvez cepen-

dant pas lui contester un ton parfait et des manières excellentes.

MADAME PATIN. — Je ne m'en souviens plus; tout ce que je sais, c'est que je n'aimais pas cet homme-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous disais donc, madame, pour en revenir à M. Simier, que, lorsque, après le départ de M. Tabarot, il vint prendre la conservation des hypothèques, il alla chez tout le monde, M. Simier...

MADAME PATIN. — Chez tout le monde indistinctement, faut lui rendre cette justice-là.

MADEMOISELLE VERJUS. — Excepté chez moi.

MADAME PATIN. — Cela m'étonne.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous jure, madame, qu'il n'a pas daigné me faire cet honneur.

MADAME PATIN. — Il y sera venu, c'est qu'on ne vous l'aura pas dit.

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, et je me plais à vous répéter, que jamais ce monsieur n'a daigné me venir voir; et, en admettant même qu'il ne m'eût pas trouvée, ce qui n'est pas probable, il aurait laissé sa carte, et je n'ai rien reçu. Il n'y a pas à dire, depuis bientôt trois mois qu'ils sont ici, ma domestique n'a pas mis une seule fois les pieds dehors quand je suis sortie de chez moi; j'ai moi-même gardé la maison

les huit premiers jours de leur arrivée, dans la crainte qu'ils ne vinssent; personne ne s'est présenté. Depuis, j'ai rencontré maintes fois votre M. Simier dans le monde, jamais il ne m'a dit un mot.

MADAME PATIN. — C'est assez son genre.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est un triste genre que celui-là.

MADAME PATIN. — Que voulez-vous! un homme toujours préoccupé, sans cesse à son affaire; on ne peut pas lui ôter ça, M. Simier se donne beaucoup de mal.

DURET. — Il n'est pas fort, M. Simier.

MADEMOISELLE VERJUS. — Sur les convenances surtout.

DURET. — Il a une vilaine toux.

MADAME PATIN. — Quant à madame Simier, c'est tout autre chose, elle est charmante; j'aime beaucoup madame Simier, beaucoup, beaucoup.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous me permettrez de ne pas partager votre enthousiasme.

MADAME PATIN. — Vous avez tort, croyez-m'en, vous avez le plus grand tort! madame Simier m'a toujours parlé de vous avec les plus grands éloges.

MADEMOISELLE VERJUS. — Elle ne me connaît pas.

MADAME PATIN. — Aussi m'a-t-elle toujours

témoigné le plus grand désir de faire votre connaissance; j'ai voulu cent fois vous mener chez elle, vous n'avez jamais voulu.

MADEMOISELLE VERJUS. — Parce que je n'ai pas pour habitude d'aller chez les gens que je ne connais pas. Mais laissons cela, madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN. — Je ne demande pas mieux; c'est vous qui la première m'en avez parlé.

MADEMOISELLE VERJUS.—Et madame Duret, monsieur, s'est-elle bien trouvée de son voyage à Paris?

MADAME PATIN. — Sans ça, jamais je ne serais venue à vous parler de madame Simier; je n'ignorais pas que vous ne pouviez la souffrir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous avouerai que je n'en ai jamais été folle. Elle était, je crois, allée voir sa sœur à Paris, madame Duret... Dites-moi, monsieur Duret?

DURET. — Pardon, mademoiselle, je ne savais pas que ce fût à moi que vous vous adressiez en premier lieu.

MADAME PATIN. — Mademoiselle vous demandait si madame Duret n'était pas allée à Paris voir votre belle-sœur?

DURET. — Oui, mademoiselle; madame Forestier, qui malheureusement me ressemble.

MADAME PATIN. — Pauvre dame!

DURET. — Elle n'a pas lieu non plus d'être satisfaite de sa santé; elle a, comme moi, des tiraillements d'estomac qui lui font souffrir le martyre. C'est aussi chez elle, comme chez moi, l'estomac qui est le siége de tout ce qu'elle éprouve; il lui semble parfois être tiraillée par quatre forts chevaux. C'est odieux!

MADAME PATIN. — Je n'aurais jamais cru madame Forestier d'une mauvaise santé.

DURET. — Je vas vous dire, ma belle-sœur était très-forte.

MADEMOISELLE VERJUS. — Elle m'a toujours paru énorme, colossale, madame Forestier.

DURET. — Excessivement forte, oui, mademoiselle, excessivement forte encore lorsqu'elle s'est mariée; mais je crains que, depuis, elle n'ait un peu joué avec sa santé.

MADAME PATIN. — Ce n'est pas une raison; quand on n'a pas à être malade, tout ce qu'on fait et rien, c'est approchant la même chose : je vous citerai à l'appui de ce que je vous dis là, M. Deschamps; qui, plus que M. Deschamps, a joué avec sa santé? Ça n'empêche qu'il ne se porte admirablement bien. Qu'en dit monsieur Duret?

MADEMOISELLE VERJUS. — Une santé magnifique, M. Deschamps, et cependant, à en croire les *on dit...*

MADAME PATIN. — Tandis que vous, monsieur Duret, qui jamais n'avez donné dans aucun excès...

DURET. — Dans aucun.

MADAME PATIN. — Qui toujours avez été réglé comme un papier de musique...

DURET. — Exactement.

MADAME PATIN. — Vous êtes toujours à vous plaindre.

DURET. — Et ce n'est pas pour rien.

MADAME PATIN. — Je suis certainement bien loin de vous en faire un crime...

DURET. — Vous auriez grand tort.

MADAME PATIN. — Mais c'est seulement pour vous dire que ce n'est pas une raison.

DURET. — Il est au su et au vu de tout le monde que j'ai toujours été excessivement délicat.

MADEMOISELLE VERJUS. — Vous devriez bien en céder un peu, de votre délicatesse, à certaines personnes de ma connaissance.

MADAME PATIN. — Tout cela s'arrangera, mademoiselle Verjus, croyez-le bien.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le pense pas, madame.

DURET. — Mesdames, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà, monsieur Duret?

DURET. — En restant davantage, je craindrais

qu'on ne fût inquiet à la maison ; vous savez combien madame Duret est ingénieuse à se tourmenter.

MADAME PATIN. — Dites-lui, je vous prie, à madame Duret, combien je m'en veux de ne pas être allée la voir.

MADEMOISELLE VERJUS. — Bien des choses aussi de ma part, je vous prie.

DURET. — Ce sera avec grand plaisir, mesdames.

MADAME PATIN. — Bonjour, monsieur Duret; ménagez-vous bien.

DURET. — Ce n'est pas à moi, madame, qu'il faut recommander cela.

MADAME PATIN. — Mettons alors que je n'ai rien dit. Bonjour, monsieur Duret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Sans adieu, monsieur Duret.

DURET. — De tout mon cœur, mesdames.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, MADEMOISELLE VERJUS.

MADAME PATIN. — Au fond, il est bon homme, ce M. Duret.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais ennuyeux comme la pluie, avec toutes ses maladies.

MADAME PATIN. — Du reste, il n'a jamais eu de volontés.

MADEMOISELLE VERJUS. — Madame Duret y a mis bon ordre.

MADAME PATIN. — Croyez-vous?

MADEMOISELLE VERJUS. — Si je le crois! il n'y a pas de femme plus hautaine et plus impérieuse que madame Duret; il faut, dans sa maison, que tout plie devant elle.

MADAME PATIN. — D'où savez-vous ça?

MADEMOISELLE VERJUS. — De Manette, de cette domestique qui sortait de chez elle, que j'ai eue chez moi un instant, et que je n'ai pas gardée; c'est même en partie cela qui nous a fâchées.

MADAME PATIN. — Vous êtes donc fâchées?

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est-à-dire nous sommes en froid depuis cette époque-là; lorsque nous nous rencontrons, nous nous demandons de nos nouvelles, mais nous ne nous voyons plus.

MADAME PATIN. — Dame, écoutez donc, il y a bien de quoi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Comment l'entendez-vous, madame?

MADAME PATIN. — C'est tout simple; si vous

allez lui enlever ses bonnes, on se fâcherait à moins.

MADEMOISELLE VERJUS. — D'abord, madame, je n'ai jamais enlevé de bonnes à personne, je vous prie de le croire; au moment où je me suis trouvée sans domestique, le hasard m'ayant fait rencontrer cette fille, qui était libre, je l'ai arrêtée. Quant au reproche que vous semblez m'adresser...

MADAME PATIN. — Je ne vous fais pas de reproche...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je ne le mérite pas. Je dirai même plus, c'est qu'en admettant que madame Duret ait pu me croire capable d'un aussi mauvais procédé que celui-là, je ne sais pas si, la première, je n'eusse pas dû m'en formaliser...

MADAME PATIN. — Ah! bah!

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame, et prendre l'initiative.

MADAME PATIN. — Qui vous dit aussi qu'elle n'a pas cru que vous vous entendiez ensemble?

MADEMOISELLE VERJUS. — Il faudrait pour cela, madame, qu'elle eût de moi une bien triste opinion.

MADAME PATIN. — Je n'en sais rien, elle ne me l'a pas dit; je ne savais pas même que vous fussiez en froid : toujours est-il qu'il faut qu'elle ait eu vent de quelque chose, puisque vous dites vous-même que, depuis cette époque, vous ne vous voyez

plus... vous me l'avez dit, je n'ai pas été l'inventer. Je sais bien, quant à moi, que je ne serais guère flattée qu'on m'enlevât mes domestiques.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je ne la lui avais pas enlevée, que je l'ai arrêtée, cette domestique, après m'être moralement convaincue qu'elle ne lui appartenait plus.

MADAME PATIN. — Ce qui n'empêche que madame Simier, madame Pavillon, madame Camisard, toutes ces dames, enfin, se le sont figuré.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je croyais, je vous l'avouerai, être mieux appréciée de toutes ces dames.

MADAME PATIN. — Où diable aussi avez-vous été prendre cette bonne?

MADEMOISELLE VERJUS. — J'ai eu le grand tort, madame, je le confesse, de ne pas être venue prendre votre avis.

MADAME PATIN. — Si vous le prenez sur ce ton-là, je ne crois pas que vous eussiez eu déjà si grand tort de le faire.

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vous suis obligée, madame, de la leçon que vous avez bien voulu me donner.

MADAME PATIN. — Il n'y a vraiment pas de quoi.

MADEMOISELLE VERJUS. — Mais, pardon, je m'aperçois qu'il y a déjà très-longtemps que je vous suis importune...

MADAME PATIN. — Comment donc! vous badinez...

MADEMOISELLE VERJUS. — Je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà?

MADEMOISELLE VERJUS. — Oui, madame; il est de certaines personnes qu'il ne faut pas voir trop souvent; vous venez de me le faire sentir de façon à ne pas m'y méprendre dorénavant : aussi espéré-je, madame, ne pas mériter de sitôt ce reproche.

MADAME PATIN. — Vous avez tort de prendre ainsi la mouche, mademoiselle.

MADEMOISELLE VERJUS. — C'est possible, madame; je n'en suis pas moins votre très-humble servante.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, *puis* M. PATIN.

MADAME PATIN. — Elle se trompe fort, mademoiselle Verjus, si elle se figure que je lui céderai jamais.

PATIN, *en dehors*. — Je n'en sais rien encore,

si je dînerai ici ; nous verrons ça plus tard. (*Entrant.*) Tiens, te voilà, ma femme ! Je te croyais sortie.

MADAME PATIN. — J'allais effectivement sortir ; j'avais mon chapeau, quand il m'est venu du monde.

PATIN. — Je viens de rencontrer mademoiselle Verjus ; c'est tout au plus si elle a daigné me regarder.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici furieuse.

PATIN. — Ah ! bah !

MADAME PATIN. — Je crois qu'elle n'y reviendra pas de sitôt.

PATIN. — Conte-moi donc ça.

MADAME PATIN. — Toujours au sujet de madame Simier, qu'elle a en abomination.

PATIN. — Elle est méchante comme un démon.

MADAME PATIN. — Nous avons parlé de la bonne de madame Duret, tu sais, qu'elle lui a prise et qu'elle n'a pas gardée ? Je ne sais pas qui de nous deux a commencé à en venir sur ce chapitre-là ; mais je ne lui en ai pas moins dit ma façon de penser.

PATIN. — Et tu as bien fait ; ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive. Tiens, ne me parle pas de toutes ces vieilles filles-là ; la meilleure n'en vaut rien.

MADAME PATIN. — Tu sais que je ne me souciais pas du tout de faire sa connaissance; c'est madame Pavillon qui m'en a engeancée.

PATIN. — Elle s'est encore joliment conduite avec madame Pavillon; parlons-en.

MADAME PATIN. — Avec madame Pavillon, avec madame Camisard, avec madame Froger, avec toutes les personnes qui ont eu la sottise de la recevoir; mais je crois bien qu'entre elle et moi, c'est une affaire...

PATIN. — Toisée? Je n'en répondrais pas.

MADAME PATIN. — Eh bien, s'il faut recommencer, nous recommencerons; rien ne me coûtera pour m'en débarrasser.

PATIN. — Et tu feras bien.

MADAME PATIN. — D'où viens-tu?

PATIN. — De chez Boireau; j'ai vu son cabriolet.

MADAME PATIN. — Quel cabriolet?

PATIN. — Est-ce que je ne t'ai pas dit, hier au soir en nous couchant, que nous devions déjeuner ce matin avec Boireau?

MADAME PATIN. — En voilà la première nouvelle.

PATIN. — Et qu'il devait me montrer le cabriolet qu'il venait d'acheter?

MADAME PATIN. — C'est possible, je ne m'en souviens pas.

PATIN. — Un joli cabriolet, ma foi, pas cher.

MADAME PATIN. — Tu sais bien, après ça, qu'il ne faut jamais s'en rapporter à ce que l'on vous dit dans cette maison-là ; à les entendre, ils ont tout pour rien; aussi ai-je fini par ne plus rien dire quand il m'arrive d'acheter quelque chose, parce que j'ai toujours l'air d'une sotte qui s'est fait mettre dedans; mais ce que je te dis là, tu le sais aussi bien que moi.

PATIN. — Non, je crois qu'il lui coûte réellement ce qu'il m'a dit, son cabriolet.

MADAME PATIN. — Et quel grand besoin a-t-il donc d'un cabriolet?

PATIN. — Pour aller et venir, le cheval le fatiguait trop.

MADAME PATIN. — Mais n'avait-il pas déjà une voiture ?

PATIN. — Tu veux dire une carriole; c'était affreux.

MADAME PATIN. — Ma foi, à leur place, je m'en serais encore bien longtemps contentée. Je ne vois pas qu'ils soient déjà si grands seigneurs pour ne pas aller en carriole; la grand'mère de M. Boireau était tout uniment femme de charge au château du Coudray; elle, madame Boireau, n'est pas de ce pays-ci, je ne sais d'où elle vient; mais je ne la crois pas non plus sortie de la cuisse de Jupiter, comme

dit M. Camel. Non, c'est plus fort que soi, on veut toujours sauter plus haut que les jambes, et on finit par faire des sottises. C'est l'affaire de M. Clairon, qui achetait des équipages aussi, et qui, à cette heure, est bien forcé d'aller à pied, le pauvre cher homme. A propos, est-ce que tu comptes y prendre tous tes repas, chez M. Boireau, que tu as dit en entrant à la bonne que tu ne savais pas si tu dînerais à la maison?

PATIN. — Non, j'avais comme envie d'aller demander à dîner à ton frère; il fait beau, nous serions revenus ce soir au clair de lune. C'est une partie à faire; qu'en dis-tu?

MADAME PATIN. — Bien obligé! Ma sœur est toute la semaine dans sa lessive, je n'irai pas choisir un moment comme celui-là. J'avais une tout autre idée, moi : c'était, ce soir, après le dîner, d'aller voir un peu madame Duret; je lui ai fait dire ce matin par son mari, qui est venu nous voir, que j'irais bientôt; si tu veux, nous irons.

PATIN. — Depuis quand donc t'amuses-tu chez madame Duret?

MADAME PATIN. — Si on ne voyait jamais que les gens qui vous amusent, on ne risquerait rien de rester souvent chez soi; au surplus, je disais ça pour te faire faire quelque chose; tu sais bien que, [illegible] après ton dîner à la maison, tu

t'endors, et qu'à sept heures tu es dans ton lit; c'est tout ça qui t'engraisse et qui fait que l'on passe sa vie à élargir tes culottes.

PATIN. — Tu vois bien que je n'aime pas plus qu'il ne faut à rester à la maison; la preuve, c'est que je te proposais d'aller chez ton frère, et que c'est toi qui refuses d'y venir.

MADAME PATIN. — Je t'ai dit le pourquoi; mais que n'y vas-tu? qui t'en empêche? Ne fais donc pas l'enfant; comme tu n'irais pas bien sans moi, n'est-ce pas, si ça te faisait plaisir? Oh! que je te connais bien! Tiens, vois-tu, tu ris dans ta barbe, vieux monstre; je parierais que vous avez projeté, avec ton M. Boireau, de dîner ensemble, puis d'aller essayer tantôt le nouveau cabriolet. Est-ce la vérité? dis-le!

PATIN. — Eh bien, oui, puisque tu l'as deviné.

MADAME PATIN. — Pourquoi alors me demander si je veux aller chez mon frère? à quoi bon toutes ces petites cachotteries-là? Tu vois bien que je finis toujours par tout savoir.

PATIN. — Aussi ne te caché-je jamais rien.

MADAME PATIN. — Le beau mérite! quand tu ne peux faire autrement. Ah çà! dis-moi, tu n'as pas vu madame Simier, dans tes courses?

PATIN. — Si fait, je l'ai rencontrée tantôt avec la petite madame Martin.

MADAME PATIN. — Nous en parlions il n'y a qu'un instant avec mademoiselle Verjus, de madame Martin; je ne pouvais pas venir à bout de trouver son nom. Est-ce qu'elle serait sur son départ?

PATIN. — Il n'en a pas été question. Ah çà! dis donc, il paraît que le maître clerc de M. Denis lui fait la cour.

MADAME PATIN. — On dit ça de toutes les femmes, quand un jeune homme vous a deux fois donné le bras; il n'en faut pas davantage. Cette petite femme-là est peut-être un peu inconséquente, un peu légère, c'est de son âge; mais je la crois fort honnête, et c'est très-mal à vous, monsieur Patin, de chercher à vouloir faire penser le contraire.

PATIN. — Je n'invente rien; je ne fais que répéter ce que dit tout le monde.

MADAME PATIN. — Tout le monde dit des sottises alors, puisque tu le prends sur ce ton-là... Mais que je ne te retienne pas; tu dois être impatient d'aller trouver ton cher ami. A ton aise, monsieur Patin, ne te gêne pas, ne fais pas de cérémonies avec moi, je t'en prie.

PATIN. — Tu n'as rien à me faire faire?

MADAME PATIN. — Rien, que de te prier de ne pas bavarder à tort et à travers, comme tu fais ordinairement.

PATIN. — Eh bien, adieu.

MADAME PATIN. — N'allez toujours pas faire de malheurs avec votre cabriolet ; prends-y garde, tu n'est guère adroit, mon pauvre homme.

PATIN. — Sois tranquille, ma pauvre femme.

MADAME PATIN, *rappelant son mari.* — Dis donc.

PATIN. — Tu m'appelles?

MADAME PATIN. — Prie donc ton M. Boireau, si toutefois ça ne le gêne pas trop, d'ôter son chapeau quand il passe auprès d'une dame : il l'oublie toujours.

PATIN. — Tu m'étonnes.

MADAME PATIN. — Dis-le-lui, dans son intérêt. Adieu ; bonne chance, monsieur Patin.

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, *seule.*

Voilà un pauvre homme qui, toute sa vie, sera comme un enfant ; il est aux anges, parce qu'il va essayer un cabriolet ; et dire que, si je l'avais écouté, nous serions encore, à l'heure qu'il est, à Paris, à vendre du café et de la cassonade, au lieu d'être ici à nous goberger, à ne nous inquiéter de rien ! Qu'on dise, après ça, que les femmes n'ont pas parfois de bonnes idées... Adélaïde !

ADÉLAIDE, *dans la pièce voisine.* — Madame?

MADAME PATIN. — Es-tu là?

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce que vous voulez?

MADAME PATIN. — Je te demande si tu es là.

ADÉLAIDE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Viens ici, j'ai à te parler.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce que vous voulez? Me voilà. Vous êtes toujours à m'appeler quand je fais quet'chose.

MADAME PATIN. — Que faisais-tu?

ADÉLAIDE. — Je donnais à manger à la fauvette, puisque vous voulez tout savoir.

MADAME PATIN. — Dis donc, je suis brouillée avec mademoiselle Verjus.

ADÉLAIDE. — Que le ciel vous entende!

MADAME PATIN. — C'est au sujet de la bonne à madame Duret.

ADÉLAIDE. — Elle lui a fait un joli sort, à cette pauvre Manette : elle lui a fait quitter un joli service, et, huit jours après, qu'est-ce que je dis? pas huit jours! elle avait son compte.

— Elle est sortie d'ici furieuse.

ADÉLAIDE. — Elle est si mauvaise ! Sans compter qu'elle voulait m'en faire autant comme à Manette.

MADAME PATIN. — Comment ! t'aurait-elle fait des propositions ?

ADÉLAIDE. — Et de belles, allez ; mais que je ne donne pas là dedans, pas si bête.

MADAME PATIN. — Et tu as bien raison.

ADÉLAIDE. — Que je ne jette pas comme ça à mes pieds ce que j'ai dans mes mains.

MADAME PATIN. — Et comment s'y est-elle prise avec toi ?

ADÉLAIDE. — Je ne m'en souviens plus, il y a déjà longtemps : que je serais mieux avec elle, que vous étiez ridicules, vous et monsieur...

MADAME PATIN. — Comment a-t-elle osé dire ça ?

ADÉLAIDE. — Que vous n'étiez jamais contents, qu'à Paris vous *sangiez* de domestiques tous les huit jours.

MADAME PATIN. — Elle en a menti ! elle ne nous connaît que depuis que nous sommes ici, et Dieu merci...

ADÉLAIDE. — C'est une belle connaissance que vous avez *fait* là.

MADAME PATIN. — Non, certes ! Et que t'a-t-elle dit de monsieur ?

ADÉLAIDE. — Je ne m'en souviens plus, mais pas de bien, toujours.

MADAME PATIN. — De lui, je ne dis pas, il ne l'a jamais beaucoup aimée, et, quand M. Patin n'aime pas les gens, il ne se gêne pas pour le cacher; mais, moi, que lui ai-je fait, à cette femme?

ADÉLAIDE. — Laissez-la donc pour ce qu'elle vaut, et ne vous en inquiétez pas.

MADAME PATIN. — Je veux savoir ce qu'elle a pu dire de moi.

ADÉLAIDE. — Tenez, regardez donc, madame, voilà une voiture qui entre dans la cour.

MADAME PATIN. — Quelle est cette voiture?

ADÉLAIDE. — C'est madame Bonnet avec sa demoiselle, et puis encore une autre dame... Que de monde! regardez donc.

MADAME PATIN. — Madame Bonnet fait donc ses visites en voiture, à présent?

ADÉLAIDE. — C'est qu'elles auront été en campagne, qu'elles ont leur voiture. Tenez, la voilà qu'elle dit à Joseph qu'il s'en retourne avec. Le voyez-vous qui s'en va?

MADAME PATIN. — Retire-toi de la croisée; je suis censée ne pas les avoir vues.

ADÉLAIDE. — Je vas les faire entrer. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, *seule.*

Je n'ai jamais beaucoup aimé ces visites de femmes qui n'ont rien à faire le matin... Que peut avoir dit cette demoiselle Verjus sur mon compte?

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET, EMMA BONNET, MADAME CORNU, PALAMÈDE CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME BONNET. — Bonjour, madame.

MADAME CORNU. — Bonjour, madame.

PALAMÈDE CORNU. — Bonjour, madame.

MADAME PATIN. — Ah! c'est charmant, mesdames, de penser à moi. M. Patin sort d'ici à l'instant; il sera désolé de ne pas s'être trouvé à la maison.

MADAME BONNET. — Nous venons de le rencontrer sur la route de Fromainville.

MADAME PATIN. — Avec M. Boireau?

MADAME BONNET. — Avec M. Boireau.

MADAME PATIN. — Ils vont essayer un cabriolet que vient d'acheter M. Boireau.

MADAME BONNET. — M. Boireau n'a pas fait là une belle acquisition.

MADAME PATIN. — Vraiment?

MADAME BONNET. — C'est ce vieux cabriolet qu'avait M. Dulegat, un vieux soufflet.

MADAME PATIN. — M. Patin le trouvait superbe.

MADAME BONNET. — On est venu le proposer à mon mari, je n'en ai pas voulu.

MADAME CORNU. — Et tu as bien fait.

MADAME PATIN. — Eh bien, à entendre M. Boireau, il a tout pour rien.

MADAME BONNET. — Sa femme est de même: elle achète vingt francs des chapeaux que nous payons trente et quarante.

MADAME PATIN. — Mais, à propos de chapeaux, ôtez donc les vôtres.

MADAME CORNU. — Je vous remercie, madame; nous ne venons vous faire qu'une petite visite.

MADAME PATIN. — Mettez-vous dans la bergère, je vous en conjure.

MADAME BONNET. — Nous passions devant la porte, et madame Cornu était bien aise de vous faire ses adieux.

MADAME PATIN. — Madame ne part pas encore?

MADAME CORNU. — Si fait, madame.

MADAME PATIN. — Quoi! déjà?

MADAME CORNU. — Savez-vous, madame, qu'il y aura mardi sept semaines que je suis hors de chez moi.

MADAME PATIN. — On ne s'en est pas aperçu ici, madame.

MADAME BONNET. — Vous êtes bien bonne; mais il n'en faut pas moins qu'elle s'en aille; mon beau-frère est furieux contre moi de ce que je retiens sa femme si longtemps.

MADAME CORNU. — J'ai grand besoin chez moi.

MADAME PATIN. — Il y avait longtemps, madame, que vous ne vous étiez vues avec madame votre sœur?

MADAME CORNU. — Trois ans, madame.

MADAME PATIN. — Ça ne laisse pas que d'être long. Mettez ceci sous vos pieds. (*Elle lui présente un tabouret.*) Et monsieur votre fils s'est bien amusé, sans doute?

MADAME CORNU. — Il n'a fait absolument que cela; il doit être fatigué de plaisirs.

MADAME BONNET. — Que veux-tu, madame Cornu! c'est de son âge.

MADAME CORNU. — Il serait temps cependant qu'il commençât à devenir raisonnable; nous avons bientôt sept ans.

MADAME PATIN.—Vous avez encore de la marge.

MADAME CORNU. — Mais comme cela, madame.

MADAME PATIN. — Vous êtes allée chez madame Simier depuis peu?

MADAME BONNET. — Hier, nous y avons dîné avec ma sœur. Elle était toute contrariée, madame Simier.

MADAME PATIN. — Elle n'est pas malade?

MADAME BONNET. — Au contraire; mais elle est très-nerveuse, vous savez, un rien l'indispose.

MADAME PATIN. — Et cette petite dame qui est chez elle?

MADAME BONNET. — Madame Martin?

MADAME PATIN. — Oui.

MADAME BONNET. — Emma, va jouer un peu dans le jardin avec ton cousin.

EMMA. — Oui, maman.

MADAME CORNU. — Vous ne toucherez à rien.

PALAMÈDE. — Non, ma tante.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, MADAME BONNET, MADAME CORNU.

MADAME BONNET. — On dit beaucoup de choses sur le compte de cette petite dame Martin.

MADAME PATIN. — En vérité... Je voudrais vous voir ôter vos chapeaux.

MADAME BONNET. — N'y faites pas attention, je vous prie. Oui, madame, on parle beaucoup de cette dame.

MADAME PATIN. — Ce que mon mari me disait tantôt serait donc vrai?

MADAME BONNET. — Que vous disait M. Patin?

MADAME PATIN. — Mais que le maître clerc de M. Denis lui faisait la cour.

MADAME BONNET. — Ah! vraiment?... Dis donc, madame Cornu, c'est bien ce que je te disais.

MADAME PATIN. — Je ne vous l'affirmerai point.

MADAME BONNET.—Je le crois bien! ces choses-là, heureusement, ne sont jamais évidentes. Mais on va plus loin encore.

MADAME PATIN. — Comment?

MADAME BONNET. — On dit qu'elle vit fort mal avec son mari.

MADAME CORNU. — On va même jusqu'à dire qu'elle plaide en séparation.

MADAME PATIN. — Qui jamais se serait douté...?

MADAME BONNET. — Madame Simier est trop bonne.

MADAME PATIN. — Je suis de votre avis, c'est-à-dire qu'elle a le plus grand tort de recevoir chez elle cette dame-là.

MADAME CORNU. — Je sais que je resterais ici davantage, que je ne retournerais plus chez madame Simier tant que cette dame y serait, rapport à mon fils.

MADAME BONNET. — Tu pousses les choses trop loin, madame Cornu ; permets-moi de te le dire : ton fils n'est encore qu'un morveux.

MADAME CORNU. — Qui en sait déjà beaucoup trop pour son âge.

MADAME PATIN. — Mais elle m'avait paru fort décente, cette petite dame.

MADAME BONNET. — Je ne trouve pas cela. Elle est toujours à sauter, elle s'accroche au bras de tout le monde ; je sais que, pour moi, je la trouve horriblement élevée.

MADAME CORNU. — Je vais plus loin, je dirai qu'elle ne l'a pas été du tout.

MADAME PATIN. — J'en suis fâchée ; car j'aime beaucoup madame Simier.

MADAME BONNET. — Je suis comme vous, tout en avouant cependant qu'elle se fait énormément de tort. La trouvez-vous jolie?

MADAME PATIN. — Qui, madame?

MADAME BONNET. — Cette dame Martin.

MADAME PATIN. — Je ne sais pas, je lui trouve de ces figures dont on ne dit rien.

MADAME BONNET. — Je n'aime pas ces yeux-là.

MADAME CORNU. — De prime abord, je ne dis pas, elle a de l'éclat.

MADAME BONNET. — Ne dis donc pas ça, madame Cornu, tu fais tort à tes connaissances; peux-tu lui trouver de l'éclat!

MADAME CORNU. — Si fait, aux lumières.

MADAME BONNET. — Alors, si tu prends par là, tout le monde en a, de l'éclat, aux lumières.

MADAME PATIN. — Ce n'est pas encore là une jolie femme.

MADAME BONNET. — Que dira-t-on de mademoiselle Mollaire, si on trouve madame Martin jolie? Si mademoiselle Grenier n'avait pas le cou dans les épaules, ce serait une femme magnifique.

MADAME PATIN. — Si elle eût été autrement élevée aussi, mademoiselle Mollaire.

MADAME BONNET. — Nous parlons des physiques.

MADAME PATIN. — Je n'aime pas beaucoup sa bouche, à madame Martin.

MADAME BONNET. — Elle a d'assez jolies dents, mais mal rangées.

MADAME CORNU. — A-t-elle de jolies dents? Je ne m'en suis jamais aperçue.

MADAME BONNET. — Horriblement rangées! on n'a jamais voulu les faire voir à un dentiste, disait-elle l'autre jour, tant sa mère la gâtait.

MADAME CORNU. — Ah! que je ne suis pas de ces mères-là.

MADAME BONNET. — Ni moi! A cinq ans, j'ai fait travailler la bouche de la mienne. Emma n'avait pas cinq ans, tu te rappelles, madame Cornu, quand je l'ai menée au Palais-Royal, chez M. Aussandon.

MADAME CORNU. — Ma foi, c'est tout au plus, elle ne les avait pas.

MADAME BONNET. — Elle avait une peur atroce, elle poussait des cris affreux; rien ne m'a fait, parce que, avant tout, je suis bonne mère, j'aime ma fille.

MADAME CORNU. — Vous savez, madame, que Joseph quitte ma sœur?

MADAME PATIN. — Bah! vraiment?

MADAME BONNET. — Oui, madame; il me préfère madame Forget.

MADAME PATIN. — C'est madame Forget qui vous l'enlève?

MADAME BONNET. — Elle ne nous l'enlève pas précisément.

MADAME CORNU. — Si tu n'appelles pas ça te l'enlever, je ne sais plus ce que parler veut dire, je n'y connais plus rien.

MADAME BONNET. — Voici le fait, vous allez en juger. Joseph, depuis longtemps, me tourmentait pour avoir de l'augmentation.

MADAME PATIN. — Ils sont tous les mêmes!... Vous offrirai-je à vous rafraichir?

MADAME BONNET.—Bien obligée... Jamais je n'ai voulu entendre parler d'augmentation.

MADAME PATIN. — Et vous avez parfaitement fait... Un verre de limonade, madame Cornu?

MADAME CORNU. — Sans cérémonie.

MADAME BONNET. — Madame Forget lui donne ce qu'il lui demande ; il me plante là, c'est tout naturel.

MADAME PATIN. — Permettez, ce n'en est pas moins fort vilain, ce que vous fait là madame Forget.

MADAME BONNET. — Mais cela se voit tous les jours : voyez mademoiselle Verjus.

MADAME PATIN. — Elle sort d'ici, mademoiselle Verjus; nous sommes brouillées à mort.

MADAME CORNU. — Je vous en fais mon compliment.

MADAME BONNET. — Il ne pouvait vous arriver rien de plus heureux.

MADAME PATIN. — Nous en sommes justement venues sur le chapitre des bonnes : je lui ai parlé de l'affaire de Manette, celle de madame Duret, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser.

MADAME BONNET. — Et vous avez bien fait.

MADAME PATIN. — Elle était furieuse.

MADAME CORNU. — Je le crois.

MADAME BONNET. — C'est une peste que cette demoiselle Verjus; c'est elle qui fait courir le bruit du mariage de M. Deschamps.

MADAME PATIN. — Comment! M. Deschamps ne se marierait pas?

MADAME BONNET. — Il n'en a jamais été question.

MADAME PATIN. — En vérité?

MADAME BONNET. — Lui-même l'ignorait encore ce matin.

MADAME PATIN. — Vous conviendrez, mesdames, qu'il est affreux de faire courir des bruits semblables. C'est donc ça que M. Durêt, son ami intime, n'en savait rien. Mais c'est qu'elle avait un air d'assurance en débitant ça... J'en étais persuadée.

MADAME BONNET. — Du reste, il a été le premier à en rire, M. Deschamps.

MADAME CORNU. — C'était ce qu'il avait de mieux à faire.

MADAME BONNET. — Dis donc, madame Cornu, ce n'est pas que nous nous ennuyions ici, mais tu sais que nous avons donné rendez-vous à la maison à ton mari...

MADAME PATIN. — Comment! est-ce que M. Cornu serait arrivé?

MADAME BONNET. — Il est venu chercher sa femme.

MADAME CORNU. — Il compte venir vous voir tantôt, madame.

MADAME PATIN. — Ah! je serai bien enchantée de le voir; c'est donc une affaire tout à fait décidée, que votre départ?

MADAME CORNU. — Oui, madame, il n'y a plus à y revenir.

MADAME BONNET. — Voyons, où sont les enfants?

MADAME PATIN. — Ne vous dérangez pas, je vais les faire appeler... Adélaïde!... Comment! M. Cornu est ici!... Adélaïde!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Madame?

MADAME PATIN. — Va chercher mademoiselle Bonnet et M. Cornu, qui sont à jouer au jardin.

ADÉLAIDE. — J'y vas. (*Elle sort.*)

MADAME PATIN. — Je n'en reviens pas, que M. Cornu soit ici.

MADAME CORNU. — Il n'y a pas longtemps: de ce matin.

MADAME PATIN. — C'est tout nouveau.

SCÈNE X.

LES MÊMES, EMMA BONNET, PALAMÈDE CORNU, ADÉLAIDE.

MADAME CORNU. — Il paraît, Palamède, que vous vous en êtes joliment donné? Et son bel habit... Je vous ferai encore habiller chez Humann; voyez donc comme il a chaud.

EMMA. — Maman, nous avons fièrement couru.

MADAME BONNET. — Je m'en rapporte à toi.

MADAME PATIN. — Il paraît que le cousin et la cousine s'accommodent au mieux.

MADAME BONNET. — Moyennant que le cousin cède à la cousine.

EMMA. — Non, maman, faut pas dire ça.

MADAME BONNET. — Voyons, mets ton chapeau, et faisons nos adieux à madame.

MADAME PATIN. — Comment! déjà, mesdames?

MADAME BONNET. — Nous sommes restées plus longtemps que nous ne devions; voyez, déjà près de deux heures. Allons, les enfants, dépêchons-nous.

MADAME PATIN. — Promettez-moi de venir ce soir pour me dédommager.

MADAME CORNU. — Nous n'osons rien vous pro-

mettre. Quant à mon mari, vous le verrez bien sûr ce soir.

MADAME BONNET. — J'espère, madame, que vous n'allez pas vous déranger?

MADAME PATIN. — Vous ne comptez pas me priver du plaisir de rester un moment de plus avec vous, ce serait bien mal de votre part.

MADAME CORNU. — Vous êtes trop bonne.

MADAME BONNET. — Vous ne venez jamais nous voir, madame Patin.

MADAME PATIN. — Je sors si peu; j'ai été si longtemps dans les ouvriers avec ça...

MADAME CORNU. — Effectivement, vous avez fait arranger la maison; je ne m'en étais pas aperçue.

MADAME PATIN. — De fond en comble! nous avons eu six semaines les ouvriers, et tout n'est pas encore terminé.

MADAME BONNET. —D'abord, avec eux, jamais on n'en finit; j'en sais quelque chose.

MADAME CORNU. — Voyons, Emma, donnez le bras à votre cousin et ne vous mettez pas sans cesse sous les pieds.

MADAME BONNET. — J'ai toujours bien aimé votre maison, madame Patin.

MADAME PATIN. — Osez-vous dire ça!

MADAME BONNET. — Non, vraiment, tout est ici

si propre, si bien entretenu! On voit bien que vous n'avez qu'une domestique.

MADAME PATIN. — Nous ne sommes que nous deux.

MADAME BONNET. — Cinq à la maison, sans compter le jardinier.

MADAME PATIN. — Je vous plains. Il faut, mesdames, que je vous montre mon bois.

MADAME BONNET. — Pas aujourd'hui, madame Patin, nous sommes vraiment par trop pressées.

MADAME PATIN, *ouvrant une porte.* — Le voici.

MADAME CORNU. — Ah! c'est très-bien. Regardez donc, madame Bonnet, comme c'est artistement arrangé.

MADAME PATIN. — Madame Bonnet se plaint de ne pas me voir.

MADAME BONNET. — Je ne suis pas seule à m'en plaindre.

MADAME PATIN. — Mais c'est qu'en vérité je suis bien esclave aussi; il faut que je fasse absolument tout chez moi. Une chose bien commode encore, nous n'avons qu'à ouvrir une porte, et, vous voyez... sans sortir de l'appartement...

MADAME CORNU. — Cela vaut mille fois mieux que de traverser des cours.

MADAME BONNET. — Comme chez madame Lemoine, par exemple.

MADAME PATIN. — Comment! dans sa nouvelle maison?

MADAME BONNET. — Oui, madame, trois cours à traverser; on ne pense jamais à ces choses-là que lorsqu'il n'est plus temps.

MADAME PATIN. — Je n'y suis pas encore allée, chez madame Lemoine; on dit que c'est fort bien.

MADAME CORNU. — Je ne trouve pas; et toi, madame Bonnet?

MADAME BONNET. — Sans goût! beaucoup de choses, beaucoup trop de choses, et rien de comme il faut; il en est de sa maison comme de ses toilettes.

MADAME PATIN. — Après ça, elle est si forte.

MADAME BONNET.—Maintenant surtout! Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

MADAME PATIN. — Pas depuis cet hiver.

MADAME BONNET. — Vous ne la reconnaîtriez plus.

MADAME CORNU. — C'est un muids.

MADAME BONNET. — Sans forme, sans tournure; c'est hideux, vraiment : je la plains de tout mon cœur.

MADAME PATIN. — C'est une bien bonne personne.

MADAME BONNET.—Excellente. Et tout ce luxe-là, je vous le demande, pour qui recevoir?

MADAME CORNU. — Des marchands de bois.

MADAME PATIN. — N'ont-ils pas reçu cet hiver?

MADAME BONNET. — Ils n'ont pas eu un chat; ils se sont couchés tous les soirs à neuf heures.

MADAME CORNU. — Voyons, les enfants, allons-nous-en.

MADAME PATIN. — Que je vous montre ma nouvelle cuisine. (*Elle ouvre une porte.*)

MADAME CORNU.—Ah! qu'elle est jolie! et claire! c'est ravissant! Dis donc, madame Bonnet, quelle délicieuse cuisine!

MADAME BONNET. — C'est joli, joli!

MADAME PATIN. — La pierre à laver, la pompe, nous avons tout sous la main.

MADAME BONNET. — Voilà qui est commode.

MADAME PATIN. — Ici la fontaine, l'endroit où la bonne met son charbon, là toutes les chaussures de M. Patin.

MADAME CORNU. — Il en a une belle collection.

MADAME BONNET. — Et qu'il a bien raison; je fais tous les jours la guerre au mien pour s'en commander de nouvelles. Jamais je ne parviendrai à lui faire comprendre qu'il n'y a que ce moyen-là pour ne pas s'enrhumer, c'est de toujours avoir les pieds chauds : aussi il vous a des rhumes!

MADAME CORNU. — C'est comme avec M. Cornu.

[illegible] BONNET. — Aussi j'en ai pris mon parti,

je t'assure, et, quand il tousse à présent, je ne fais seulement pas semblant de m'en apercevoir.

MADAME CORNU, *à sa nièce.* — Que voulez-vous, mademoiselle?... Plaît-il? Je n'entends pas. On ne parle jamais bas devant le monde; il n'y a rien de plus malhonnête.

MADAME BONNET. — Il lui tarde d'être partie, n'est-ce pas?

MADAME CORNU. — Nous ne serons pas plus tôt autre part, que ce sera à recommencer.

MADAME PATIN. — Nous allons, mesdames, faire un petit tour de jardin.

MADAME BONNET. — Impossible aujourd'hui.

MADAME CORNU. — Nous avions promis d'être à deux heures à la maison, il en est trois passées.

MADAME BONNET. — Songez que ma sœur part demain.

MADAME PATIN. — Madame ne peut partir sans voir mes dahlias.

MADAME CORNU. — Vous faites vraiment de nous tout ce que vous voulez.

MADAME BONNET. — Passe donc, madame Cornu.

MADAME CORNU. — Je vous prie, les enfants, de ne toucher à rien.

SCÈNE XI.

ADÉLAIDE, *puis* PATIN.

ADÉLAIDE. — Elles ne risquent rien, elles n'en seront pas quittes de sitôt.

PATIN. — Adélaïde!

ADÉLAIDE. — Qui çà? qui m'appelle?

PATIN. — C'est moi.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vous? Oh! mon Dieu! quoi donc qui vous est arrivé?

PATIN. — Je suis brisé; tout le cabriolet qui s'est renversé sur moi!

ADÉLAIDE. — Mais vous n'êtes pas reconnaissable... Par où donc que vous êtes entré?

PATIN. — Je me suis coulé tout le long du mur du jardin, je n'ai été vu de personne.

ADÉLAIDE. — Heureusement encore!

PATIN. — Et j'attendais, pour entrer, que ces dames fussent parties. Je suis moulu!

ADÉLAIDE. — Prenez garde de vous asseoir sur les fauteuils; vous allez me les gâter.

PATIN. — Je suis donc bien abîmé?

ADÉLAIDE. — Regardez-vous un peu dans la glace.

PATIN. — C'est à ne pas me reconnaître.

ADÉLAIDE. — Voulez-vous prendre quel'chose?

PATIN. — Non, merci; je vas me jeter sur mon lit.

ADÉLAIDE. — N'avez-vous rien de cassé?

PATIN. — J'espère que non... Oh! les reins! les reins!

ADÉLAIDE. — Ça vous apprendra une autre fois à aller avec des chevaux que vous ne connaissez pas.

PATIN. — Ce Boireau est un imbécile...

ADÉLAIDE. — Il y a longtemps que je l'ai dit.

PATIN. — Il me soutient qu'il conduit dans la perfection; moi, je le laisse faire.

ADÉLAIDE. — Et patatras! vous voilà bien lotti.

PATIN. — Je m'en vas me mettre au lit; je ne voudrais pas que ma femme me vît dans un état pareil.

ADÉLAIDE. — C'est dommage; vous êtes pourtant bien gentil comme ça.

PATIN. — Ne lui en dis rien.

ADÉLAIDE. — N'ayez pas peur.

PATIN. — Tu monteras me voir.

ADÉLAIDE. — Je crois bien. Sauvez-vous! j'entends qu'on vient.

PATIN. — Ah! les reins, les reins! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ADÉLAIDE, MADAME PATIN.

MADAME PATIN. — Cette madame Bonnet est toujours si pressée quand elle vient voir les gens, que c'est tout au plus si on a le temps de se dire un mot.

ADÉLAIDE. — Est-ce qu'elle n'est pas allée au jardin avec vous?

MADAME PATIN. — Elle n'a fait absolument qu'entrer et sortir. Je suis plus complaisante, quand elle me fait passer deux heures dans son écurie à voir traire sa vache; si elle croit que c'est amusant : vous avez pendant deux jours une odeur d'étable qui vous suit partout.

ADÉLAIDE. — J'espère que vous en avez eu, des visites!

MADAME PATIN. — C'est toujours comme ça quand on a à sortir. Je n'ai rien fait de ce que je voulais faire aujourd'hui. Et Deschamps qui ne se marie plus, à présent!

ADÉLAIDE. — Est-ce qu'il a jamais dû se marier, M. Deschamps?

MADAME PATIN. — C'est encore mademoiselle Verjus qui a pris ce mariage-là sous son bonnet;

car lui, Deschamps, n'en savait rien. Que je suis donc contente de ne plus voir cette demoiselle; on se trouve, avec ces gens-là, compromis à chaque instant; vous répétez ce que vous entendez dire, et vous passez, sans vous en douter, pour mauvaise langue. Je ne déteste rien tant.

ADÉLAIDE. — Vous savez qu'il est arrivé, le beau-frère à madame Bonnet?

MADAME PATIN. — Je viens de l'apprendre; il doit venir ici ce soir. Je ne suis pas folle de madame Cornu; elle a un petit ton sec qui ne me va pas du tout.

ADÉLAIDE. — C'est de famille; madame Bonnet vous a toujours l'air d'avoir mordu dans un citron.

MADAME PATIN. — J'aurais voulu que tu les visses toutes les deux dans le jardin, comme elles avaient l'air comtesses; il semblait vraiment qu'il fût au-dessous d'elles de regarder mes fleurs; et ce vilain jardinier qui me laisse là et qui ne revient plus; il commence toutes les allées, puis il est trois semaines sans revenir; comme c'est agréable!

ADÉLAIDE. — C'est qu'on est venu le chercher de chez madame Mollaire.

MADAME PATIN. — Elle est charmante, madame Mollaire; elle n'en fait jamais d'autres, celle-là! enfin, je ne sais pas comment ça se fait, mais tou-

jours je suis victime. L'année dernière, c'était madame Priori qui m'envoyait chercher le jardinier que j'avais avant celui-là, à tout bout de champ; tout ça parce que je suis trop bonne. Tu te rappelles bien, madame Priori?

ADÉLAIDE. — Que son mari était comme estropié?

MADAME PATIN. — Il avait une jambe de bois; un ancien militaire qui sentait la pipe d'une lieue.

ADÉLAIDE. — Oh! oui, je m'en souviens, de cette petite dame-là.

MADAME PATIN. — Eh bien, madame Mollaire l'a tellement accaparée, qu'elle ne lui a pas permis de me venir voir quand elle est partie pour Besançon; et c'est cependant ici, chez moi, qu'elle en a fait la connaissance.

ADÉLAIDE. — Moi, à votre place, j'y dirais...

MADAME PATIN. — Si l'on voulait se mettre à relever toutes les sottises qu'on vous fait, on n'en finirait pas. J'ai pris le parti de n'y plus faire attention. Quelle est donc cette ordure que je vois là-bas sous ma bergère?

ADÉLAIDE. — Je ne sais pas.

MADAME PATIN. — Mais ça m'a l'air d'un chapeau d'homme; qui a pu m'apporter ça ici? Prends donc les pincettes, que nous voyions ce que ce peut être

ADÉLAIDE, *les pincettes à la main.* — C'est bien un chapeau, vous avez raison.

MADAME PATIN. — Vois à l'ouvrir avec ta pincette, regarde un peu dans la coiffe... Mais c'est le chapeau de mon mari ! Oh ! mon Dieu !

ADÉLAIDE. — Qu'est-ce qui vous prend, à présent ?

MADAME PATIN, *effrayée.* — Qui me l'a apporté ici, son chapeau ? Mais où est-il ? que lui est-il arrivé ? Je veux le voir !

ADÉLAIDE. — Mais ne criez donc pas comme ça, ça n'a pas le sens commun.

MADAME PATIN. — Je veux voir mon mari, il me faut mon mari ; où est-il ? On me cache la vérité... Où est-il ?

ADÉLAIDE. — Eh bien, il est dans son lit, puisque vous tenez tant à le savoir.

MADAME PATIN. — Il lui est donc arrivé quelque chose ? Laisse-moi aller le voir, ne me retiens pas. Mon mari !...

ADÉLAIDE. — Eh bien, ils sont tombés, avec M. Boireau, de son cabriolet ; il n'y a pas autre chose.

MADAME PATIN. — Tombé ! mon mari, tombé ! tombé, mon mari, tombé ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (*Elle sort en poussant des lamentations.*)

SCÈNE XIII.

ADÉLAIDE, *seule*.

La voilà comme une perdue! Elle devrait pourtant y être habituée, à ces souleurs-là, avec son mari : il ne touche à rien sans le casser, tant qu'il est adroit.

SCÈNE XIV.

ADÉLAIDE, JOSEPH.

ADÉLAIDE. — Tiens, c'est vous, Joseph? Est-ce que mame Bonnet a oublié quet'chose ici, que vous voilà?

JOSEPH. — Je n'y suis plus, chez eux.

ADÉLAIDE. — Comment! vous n'y êtes plus?

JOSEPH. — Je suis du moment chez mame Forget.

ADÉLAIDE. — Et depuis quand.

JOSEPH. — Y a pas de ça deux heures.

ADÉLAIDE. — Tiens, tiens, tiens!

JOSEPH. — Je devais y entrer la semaine qui vient; nous avons eu des mots, elle m'a dit de m'en aller, et je m'ai en allé.

ADÉLAIDE. — Eh bien, en voilà, des affaires! Et monsieur qui vient de manquer de se tuer.

JOSEPH. — Il a bien fait de manquer; c'est pour ça que je viens demander comment qu'il va.

ADÉLAIDE. — Tenez, voilà qu'on me sonne...

JOSEPH. — Vous êtes bien pressée...

ADÉLAIDE. — Attendez un moment, je redescends. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

JOSEPH, *puis* AGLAÉ.

JOSEPH. — Tiens, son chapeau, au père Patin! Excusez, il est gentil; il les arrange bien; je lui en donnerai à retaper.

AGLAÉ. — Bonjour, Joseph.

JOSEPH. — Te voilà, toi?

AGLAÉ. — Adélaïde n'est pas ici?

JOSEPH. — Pas pour le moment. Elle est en haut, elle va descendre.

AGLAÉ. — Est-ce que c'est vrai que le père Patin est mort?

JOSEPH. — Pourquoi pas enterré?

AGLAÉ. — Dame, on le dit.

JOSEPH. — Ils sont allés avec le père Boireau essayer un méchant cabriolet, que M. Dulégat y a

vendu. Ils n'ont pas plus tôt été dehors la ville, que voilà mon cabriolet, mes deux hommes et tout le bataclan qui vous prennent un billet de parterre dans la mare aux Tilleuls! Tant de tués que de blessés, personne de mort, heureusement.

AGLAÉ. — Eh ben, partout on dit qu'ils le sont.

JOSEPH. — Pas encore, heureusement pour eux.

AGLAÉ. — Ah çà! c'est-t'y vrai que vous n'êtes plus dans vot' même service?

JOSEPH. — Oui; et toi?

AGLAÉ. — Vous avez donc *évu* des raisons ensemble?

JOSEPH. — Comme tu dis, bouffie.

AGLAÉ. — Et vous êtes rentré chez mame Forget?

JOSEPH. — Un peu, mon neveu.

AGLAÉ. — Eh ben, si vous voulez que je vous dise...

JOSEPH. — Dis toujours.

AGLAÉ. — Je crains, pour vous, que vous *aviez sangé* vot' cheval borgne cont' un aveugle; c'est pas encore la mer à boire que c'te maison-là.

JOSEPH. — Quand je ne m'y conviendrai plus, je ferai là ce que j'ai fait là-bas, pas plus embarrassé que ça; nous ne sommes pas mariés ensemble, après tout...

AGLAÉ. — Mon Dieu, des maîtres au jour d'aujourd'hui...

JOSEPH. — Le meilleur n'en vaut rien, pas vrai?

AGLAÉ. — Ma foi... Eh ben, puisqu'il n'est pas mort, le père Patin, je m'en vas.

JOSEPH. — Qu'est-ce qui te presse?

AGLAÉ. — Vous êtes bon là, vous, qu'est-ce qui me presse! Eh ben, mon ouvrage donc qui me presse; on dira encore que je ne reviens plus quand on m'envoie quet'part.

JOSEPH.— Faut contrarier personne, on les laisse dire.

AGLAÉ. — Je tiens à ma place, moi; je suis pas recherchée comme vous.

JOSEPH. — Laisse donc tranquille, tout le monde court après toi, tout le monde.

AGLAÉ. — Qui donc ça, tout le monde.

JOSEPH. — Quand ça ne serait qu'Apollodore, le fils du maréchal.

AGLAÉ. — Laissez donc, est-ce que j'en voudrais!

JOSEPH. — Ne fais pas tant la dégoûtée, il a du foin dans ses bottes, le maréchal; il mariera son fils gentiment.

AGLAÉ. — Ça m'est bien égal.

JOSEPH. — Et le garçon à l'apothicaire, qui tire toujours ton seau d'eau quand tu vas à la pompe,

il n'a pas l'air non plus de te mépriser, ce petit noiraud-là.

AGLAÉ. — Pourquoi pas l'apothicaire aussi, pendant que vous y êtes?

JOSEPH. — J'en mettrais pas ma main au feu.

AGLAÉ. — Tenez, vous n'avez que des bêtises à me dire; je m'en vas.

JOSEPH, *la retenant.* — Un instant!

AGLAÉ. — Non, c'est vrai, quand je vous trouve quet'part, c'est jamais que pour me faire enrager. Tenez, justement v'là la bonne à mamselle Verjus qu'arrive; à son tour, à celle-là; vous ne risquez rien de vous y frotter, elle a de quoi vous répondre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JUSTINE.

JOSEPH.— Eh! bonjour, mamselle, comment que ça vous va?

JUSTINE. — Vous êtes bien bon, très-bien. Adélaïde n'est point ici?

JOSEPH. — Pas pour le moment, non, mamselle.

JUSTINE. — Ne pourriez-vous pas me donner des nouvelles de M. Patin?

JOSEPH. — Il n'en mourra pas encore de celle-là, soyez paisible. Et mamselle Verjus, elle se porte bien?

JUSTINE. — Très-bien, je vous remercie pour elle.

JOSEPH. — Elle va toujours à la messe?

JUSTINE. — Toujours, toujours.

JOSEPH. — Vous aussi, mamselle Justine?

JUSTINE. — Moi aussi.

JOSEPH. — Et M. le curé, mamselle Justine?

JUSTINE. — M. le curé est un peu indisposé.

JOSEPH. — Ah! tant pis. Qu'est-ce qu'il a donc?

JUSTINE. — Il passe d'assez mauvaises nuits depuis une quinzaine.

JOSEPH. — Le pauvre cher homme! ça va le faire maigrir.

JUSTINE. — Il a appris que des individus étaient venus la nuit chez lui, à l'aide d'escalade, forcer les portes de sa cave; depuis lors, il n'est plus tranquille.

AGLAÉ, *à part.* — Attrape.

JOSEPH. — Vous croyez, mamselle?

JUSTINE. — Je fais mieux que de le croire, je l'ai vu; j'ai ouvert ma croisée au moment où j'ai entendu le bruit d'une bouteille sur le pavé. Il faisait un clair de lune magnifique, et j'ai aperçu,

comme je vous vois, deux hommes, dont l'un était de votre taille, s'enfuir à toutes jambes.

JOSEPH. — Dites donc, mamselle, vous devriez faire un peu plus d'attention à ce que vous dites.

JUSTINE. — Qu'ai-je dit que je ne puisse redire, s'il vous plaît?

AGLAÉ. — Allons, taisez-vous! N'allez-vous pas faire du bruit ici, à présent?

JOSEPH. — Tenez, si vous n'étiez pas une femme...

AGLAÉ. — Allons, voyons.

JOSEPH. — Je vous ferais aussi bien sauter par une fenêtre.

AGLAÉ. — Joseph.

JUSTINE. — La nuit, à l'aide d'escalade, dans une maison habitée, la loi est précise à cet égard.

JOSEPH. — Tiens, décidément, vieille bigote...

AGLAÉ. — Joseph..., allons, Joseph.

JUSTINE. — Au secours! au secours!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MADAME PATIN, ADÉLAIDE, *accourant.*

MADAME PATIN. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Ne laissez pas entrer le cabriolet dans la maison, fermez les portes!

JUSTINE. — Ah! misérable!

MADAME PATIN. — Comment! vous ici, mademoiselle? et vous aussi, Joseph?

JUSTINE. — C'est un guet-apens, mais les lois sont là.

AGLAÉ. — C'est rien, madame.

MADAME PATIN. — Comment! vous aussi, Aglaé?

AGLAÉ. — Nous étions venus savoir des nouvelles de monsieur.

MADAME PATIN. — Bien obligée, ça ne sera rien, je l'espère; le médecin sort d'ici. Mais vous, Joseph, qu'avez-vous fait?

JUSTINE. — C'est un guet-apens!

MADAME PATIN. — Comment?

JOSEPH. — Je ne t'en tiens pas quitte, vieille sorcière!

MADAME PATIN. — Je vous en prie, Joseph, sortez de chez moi.

JOSEPH. — Je m'en vas, madame, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous remercierez bien madame Bonnet de ma part.

JOSEPH. — Non, madame, je suis chez madame Forget.

MADAME PATIN. — Vous remercierez madame Forget alors; vous n'avez pas perdu de temps... Sans adieu. (*Joseph sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *hors* JOSEPH.

MADAME PATIN. — Contez-moi donc ce qui vient d'arriver, Aglaé?

AGLAÉ. — Rien, madame, c'est rien.

JUSTINE. — Non, madame, non, une petite discussion dans la suite de laquelle M. Joseph a voulu lever la main sur moi.

MADAME PATIN.— La main sur vous?

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Mais c'est une horreur!

JUSTINE. — Aussi, madame, vais-je déposer ma plainte, et tout de suite encore.

MADAME PATIN. — Prenez garde, Justine, prenez garde à ce que vous allez faire.

JUSTINE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Vous remercierez bien mademoiselle Verjus de son attention, je vous en prie, remerciez-l'en bien.

JUSTINE. — Oui, madame. Bonjour, madame.

MADAME PATIN. — Adieu, Justine.

SCÈNE XIX.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE, AGLAÉ.

MADAME PATIN. — Adélaïde, faudrait voir un peu à monter auprès de monsieur.

ADÉLAIDE. — Oui, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Dites-moi donc, à présent qu'elle est partie, ce qui a eu lieu entre Joseph et Justine?

AGLAÉ. — Rien, madame, ils ont eu des raisons, et ils se sont disputés, rien que ça.

MADAME PATIN. — Mais Joseph a donc voulu la battre, qu'elle a jeté les hauts cris?

AGLAÉ. — Oui, madame, un petit peu.

MADAME PATIN. — Et chez moi, comme dans la rue! on ne se gêne plus chez le monde, à l'heure qu'il est!

AGLAÉ. — Elle est bien méchante aussi, allez, madame, cette vieille bigote-là.

MADAME PATIN — Et Joseph n'est pas trop bon non plus; il est grossier comme du pain d'orge. (*On sonne.*) Tiens, voilà monsieur qui sonne après toi. Je t'avais dit de monter, tu ne l'as pas fait; tu es aussi d'une curiosité dont rien n'approche.

ADÉLAIDE. — J'y vas, madame, j'y vas.

MADAME PATIN. — Mais tout de suite, je t'en prie.

SCÈNE XX.

MADAME PATIN, AGLAÉ.

MADAME PATIN. — Non, certes, Joseph n'est pas bon.

AGLAÉ. — L'autre non plus, allez, madame ; elle est bien comme sa maîtresse : toutes les deux ne valent pas les quatre fers d'un cheval.

MADAME PATIN. — Eh bien, je ne sais pas, mais ce matin, à la suite d'une scène que j'ai eue avec mademoiselle Verjus, je ne croyais plus la revoir.

AGLAÉ. — On m'en a parlé, de c'te scène-là.

MADAME PATIN. — Comment l'a-t-on su ?

AGLAÉ. — Je n'en sais rien, mais je sais bien qu'on l'a su, toujours.

MADAME PATIN. — Enfin, n'importe : on sait tout ici ; vous auriez le hoquet, que, dans cinq minutes, toute la ville le saurait.

AGLAÉ. — Et même avant.

MADAME PATIN. — Enfin, pour en revenir à mamselle Verjus, je vous disais donc que je croyais bien ne plus la revoir ; pas du tout, voici qu'elle envoie chercher des nouvelles de M. Patin.

AGLAÉ. — Par curiosité.

MADAME PATIN. — Que ce soit ça ou non, toujours est-il que je dois lui en savoir gré. Et puis, moi, s'il faut vous parler franchement, je ne déteste rien tant que d'en vouloir à quelqu'un.

AGLAÉ. — Tout le monde n'est pas comme vous.

MADAME PATIN. — Le monde a tort.

AGLAÉ. — Eh ben, madame; puisque c'est comme ça, je m'en vas.

MADAME PATIN. — Vous direz à votre maîtresse que je la remercie bien de son attention.

AGLAÉ. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Que le médecin a dit que ça ne serait rien, qu'il fallait du repos.

AGLAÉ. — Oui madame.

MADAME PATIN. — Bien mes compliments.

AGLAÉ. — Je n'y manquerai pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

MADAME PATIN, *puis* ADÉLAIDE.

MADAME PATIN. — Le fait est qu'on finirait par ne voir personne ici, s'il fallait se fâcher à chaque sottise que l'on vous fait... Tiens, te voilà encore, toi ?

ADÉLAIDE. — Certainement que me voilà ; qu'est-

ce que vous voulez que je reste là-haut? A le regarder dormir? Merci!

MADAME PATIN. — Est-il agité?

ADÉLAIDE. — Pas plus que rien du tout.

MADAME PATIN. — Il ne t'a rien demandé? il ne t'a pas fait de questions?

ADÉLAIDE. — Si fait.

MADAME PATIN. — Que lui as-tu répondu?

ADÉLAIDE. — Que Joseph avait battu Justine.

MADAME PATIN. — Qu'a-t-il dit?

ADÉLAIDE. — Il a dit : « Tant mieux, c'est une mauvaise... » Je ne peux pas répéter devant madame mots qu'il a dits.

MADAME PATIN. — Il est moins malade alors que je ne croyais. D'abord, Joseph n'a pas battu Justine, il ne faut pas dire ce qui n'est pas; il a levé la main sur elle, mais il ne l'a pas battue. Peut-être bien que, si je ne fusse pas venue, il l'eût fait, je n'en répondrais pas; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, devant moi, il ne s'est rien passé... Je disais à Aglaé que je trouvais fort bien le procédé de mademoiselle Verjus, d'envoyer savoir des nouvelles de M. Patin, surtout après la scène que nous avons eue ensemble ce matin.

ADÉLAIDE. — Je n'y vois rien de si bien, moi.

MADAME PATIN. — Si fait, c'est fort bien.

ADÉLAIDE. — C'est pour savoir ce qui est arrivé.

MADAME PATIN. — Mais, si tu le prends ainsi, il ne faut savoir gré à personne d'une attention; il faut vivre comme des chiens.

ADÉLAIDE. — Non; mais, vous, dès le moment qu'on vous flatte...

MADAME PATIN. — Laisse-moi tranquille; tu vois partout le mal. Ce n'est pas l'embarras, je voudrais bien ne pas recevoir toute la ville aujourd'hui.

ADÉLAIDE. — Allez, vous n'en manquerez pas, de visites, à présent; vous n'avez qu'à bien vous tenir.

MADAME PATIN. — Tu diras que je suis auprès de mon mari, que le médecin lui a défendu de voir personne.

ADÉLAIDE. — Tenez, vous aurez beau dire, regardez tout ce monde là-bas, à la grille.

MADAME PATIN. — En effet, qu'est-ce que tout ce monde là? Va voir ce que c'est.

SCÈNE XXII.

MADAME PATIN, *seule.*

Je ne sais pas, mais j'ai bien envie d'aller faire un petit tour à Paris quand M. Patin sera rétabli : je commence à en avoir assez de la province.

SCÈNE XXIII.

MADAME PATIN, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. — Madame, vous ne savez pas?

MADAME PATIN. — Voyons, qu'y a-t-il encore?

ADÉLAIDE. — Joseph est arrêté.

MADAME PATIN. — Joseph, celui qui sort d'ici?

ADÉLAIDE. — Le cocher de madame Bonnet.

MADAME PATIN. — C'est-à-dire de madame Forget, n'importe; eh bien?

ADÉLAIDE. — Eh bien, madame, il est arrêté; je viens de le voir passer avec les gendarmes.

MADAME PATIN. — Avec les gendarmes?

ADÉLAIDE. — Oui, madame.

MADAME PATIN. — Nous sommes volés!

ADÉLAIDE. — Mais non, madame; qui vous fait dire ça?

MADAME PATIN. — Il a voulu assassiner Justine; Aglaé s'entendait avec lui; que faisaient ces gens-là chez moi? Nous sommes volés.

ADÉLAIDE. — Mais, madame...

MADAME PATIN. — Nous sommes volés; je ne veux rien entendre, nous sommes volés! Non, c'en est trop, vois-tu, mon enfant; une fois M. Patin r[illegible] vas à Paris. Je déteste les gens qui

n'ont rien à faire ; ils s'occupent trop des autres. D'une petite ville, je n'en veux plus pour rien !

ADÉLAIDE. — Mais, madame...

MADAME PATIN. — Je n'en veux plus, te dis-je ! Bien le bonjour, messieurs, mesdames, au plaisir de vous voir.

LES

VOISINS DE CAMPAGNE.

PERSONNAGES.

M. TABAROT.
MADAME TABAROT.
EUGÉNIE, leur fille.
M. DURUFLÉ, } voisins.
LES ÉPOUX POTIQUET, } voisins.
M. PEZÉ, } voisins.
MADAME PEZÉ. } voisins.
MÉLANIE.
VALENTIN.

(La scène se passe chez M. Tabarot, aux environs de Paris.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, *dans la rue;* MÉLANIE, *à sa fenêtre.*

MÉLANIE. — Comme je vous disais, si je m'attendais à trouver ici quelqu'un de connaissance, à coup sûr, c'était pas vous.

VALENTIN. — Moi non plus, par exemple.

MÉLANIE. — Ce qu'il y a de bon, c'est que j'en suis, de la campagne, que je l'ai quittée pour entrer en service à Paris, et que m'y revoilà. En v'là de la chance !

VALENTIN. — Peut-être bien qu'vos maîtres n'y resteront pas... faut voir.

MÉLANIE. — J'y compte pas.

VALENTIN. — V'la les nôtres, ils ont une campagne, c'est pour dire qu'ils en ont ; car ils n'y sont pas plus tôt, qu'ils parlent de s'en aller. Tenez, de demain en quinze, nous v'là parti pour les eaux.

MÉLANIE. — Comment ! sitôt qu'ça ?

VALENTIN. — Ça paraît décidé.

MÉLANIE. — Eh ben, qui donc que nous allons avoir à voir ?

VALENTIN. — Dame, pas grand monde.

MÉLANIE. — Ça va-t-être gentil !

VALENTIN. — D'autant qu'ici c'est un pays perdu ; y a rien, ou ben faut aller au diable, et encore on ne trouve pas.

MÉLANIE. — Eh ben, je n'risque rien, j'vas ben m'amuser.

VALENTIN. — Après ça, ils ne sont pas chez eux, pas vrai, vos bourgeois ?

MÉLANIE. — Ils ont loué pour la saison, c'est déjà de trop.

— Ils ont affaire au malin des malins ;

s'ils n'y prennent garde, il pourrait bien te leur z'y flanquer sa maison sur l'dos.

MÉLANIE. — Ça les regarde, je ne m'en mêle pas ; pourquoi qu'ils sont si bêtes !

VALENTIN. — Eh ben, sans adieu.

MÉLANIE. — Déjà ?

VALENTIN. — Faut que j'aille en course.

MÉLANIE. — On vous reverra ?

VALENTIN. — Je crois ben ! trop content d'vous avoir revue.

MÉLANIE. — D'mon côté aussi.

VALENTIN. — Sans adieu, mamselle Mélanie.

MÉLANIE. — Au r'voir, monsieur Valentin.

SCÈNE II.

MÉLANIE, *puis* TABAROT.

MÉLANIE. — J'vas t'être heureuse, s'il m'faut faire deux lieues tous les jours pour aller chercher à manger, moi qu'on trouve déjà trop longue quand je m'en vas au marché ; ça va t'être aut'-chose à présent.

TABAROT, *entrant.*

Et non, non, non, vous n'êtes plus Lisette,
Et non, non, non, ne portez plus ce nom !
Vos pieds dans le satin...

MÉLANIE. — Vous v'là déjà sur pied? Eh ben, à la bonne heure.

TABAROT. — C'est-à-dire que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; et, si javais osé, je ne me serais pas couché.

MÉLANIE. — En v'là un tempérament!

TABAROT. — Quand je pense que je suis à la campagne! Songe donc qu'il y a une éternité que j'aspire à ce bonheur-là! Moi qui, toute ma vie, n'ai eu d'autre perspective que la rue Saint-Denis! Mais je vais m'en dédommager; ici, au moins, on vit, on respire, on a de l'air!

MÉLANIE. — Au point que vous avez laissé les croisées de la petite chambre ouvertes, et que tous vos carreaux l'ont dansé.

TABAROT. — Effectivement, il m'a semblé entendre du bruit au moment où j'entrais dans mon lit.

MÉLANIE. — C'était ça.

TABAROT. — Dis-moi, Mélanie!

MÉLANIE. — Après?

TABAROT. — Il n'est venu personne?

MÉLANIE. — Non, monsieur, pas encore.

TABAROT. — Il est encore de bonne heure. Il me tarde de voir mes nouveaux voisins! Ces dames ne sont pas levées, que tu saches?... Mélanie!... où diable est-elle? Mélanie!

MÉLANIE. — Monsieur?

TABAROT. — Eh ben!

MÉLANIE. — C'est à moi que vous parlez?

TABAROT. — Certainement. Où as-tu la tête? Tu as l'air d'arriver de Pontoise.

MÉLANIE. — Dame, j'en suis pas ben loin, à deux lieues d'cheux nous.

TABAROT. — Serait-ce ce grand gaillard qui causait avec toi quand je suis entré qui te donnerait des distractions.

MÉLANIE. — Qui ça, Valentin? Ah ben, par exemple!

TABAROT. — Quel est ce Valentin?

MÉLANIE. — Un Parisien du n° 19, en face notre maison.

TABAROT. — Ah! oui-da.

MÉLANIE. — Quoi donc q'vous faites à défaire tous les paquets? Vous savez pourtant que madame vous l'a défendu.

TABAROT. — Je cherche si, par hasard, je ne trouverais pas ma ligne et mes hameçons; je ne serais pas fâché d'offrir un petit plat de poissons à ces dames.

MÉLANIE. — Vous ne voulez donc pas coucher ici?

TABAROT. — Comment l'entends-tu?

MÉLANIE. — C'est Valentin, à qui j'en ai parlé,

qui m'a dit qu'il y avait trois lieues d'ici à la rivière, autant pour revenir, et toujours monter.

TABAROT. — C'est pas possible : dans l'annonce qui a été faite de la propriété, il est dit que la rivière baigne ses murs; il est vrai que, pendant deux heures, je l'ai cherchée; mais enfin je l'ai vue.

MÉLANIE. — La rivière?

TABAROT. — Sur le papier. Où l'ai-je fourré, mon papier?... Je croyais l'avoir sur moi... Enfin... n'importe... il est de fait que je ne l'ai pas rêvé; mais, dès le moment qu'il y en a une aux environs, nous n'avons trop rien à dire. Et ces dames sont-elles levées?

MÉLANIE. — Ah ben, oui! fatiguées comme elles étaient, est-ce que vous plaisantez?

BARABOT. — De sorte que tu ne sais pas quand nous allons déjeuner?

MÉLANIE. — J'en sais rien.

TABAROT. — Après ça, à la guerre comme à la guerre. Tu me donneras ce que tu voudras, la première chose venue... As-tu encore de ce pâté que nous avons pris en route.

MÉLANIE. — Je l'ai fini hier en me couchant.

TABAROT. — En te couchant?

MÉLANIE. — Dame, oui, j'avais faim. Attendez, j'vas voir un peu chez la jardinière, si c'est qu'elle

n'aurait rien à vous donner... Tiens, v'là vot' demoiselle.

SCÈNE III.

TABAROT, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. — Bonjour, petit père.

TABAROT. — Bonjour, ma minette ; je te trouve encore plus gentille aujourd'hui que d'ordinaire.

EUGÉNIE. — Vraiment?

TABAROT. — Ne t'y trompe pas, c'est l'air de la campagne ; le grand air, rien de meilleur pour la santé.

EUGÉNIE. — Mais, papa, nous n'y sommes que depuis hier.

TABAROT. — Raison de plus, rien au-dessus de la campagne pour les jeunes personnes ; moi qui ne suis plus une jeune personne, je me sens beaucoup mieux depuis hier ; mon sang circule avec plus de facilité, j'ai mes idées plus claires, je rajeunis, je respire, j'ai vingt ans. As-tu bien dormi, ma minette?

EUGÉNIE. — Non, petit père.

TABAROT. — Et pourquoi?

EUGÉNIE. — Il y avait sous nos croisées un vilain chien qui n'a cessé d'aboyer.

TABAROT. — C'est Fox, que nous avons loué avec la maison. On me l'avait bien dit, une délicieuse bête, qui aboie pour un rien. Tu t'y feras.

EUGÉNIE. — J'ai peine à le croire.

TABAROT. — Je l'ai entendu comme toi; je me suis bien gardé de descendre : il m'aurait dévoré.

EUGÉNIE. — Ah! grands dieux!

TABAROT. — J'étais prévenu. La nuit, il ne connaît personne; il aboie après tout le monde et mord quand il n'aboie pas. C'est un chien excellent.

EUGÉNIE. — Mais c'est affreux!

TABAROT. — On s'y fait, minette, on s'y fait. Nous avons, ta mère et moi, plusieurs visites à faire ce matin; je serais ben aise que tu allasses voir si ta maman songe à se lever.

EUGÉNIE. — Oui, papa.

SCÈNE IV.

TABAROT, MÉLANIE, DURUFLÉ.

MÉLANIE.—Monsieur, y a là quelqu'un qui vous demande; faut-il le faire entrer?

TABAROT. — Oui, sans doute.

MÉLANIE. — Par ici, monsieur, par ici.

DURUFLÉ. — Monsieur... M. Tabarot, s'il vous

TABAROT. — Moi-même, monsieur, j'ai cet honneur-là...

DURUFLÉ. — Je vous en fais mon compliment. Pourtant, je vous avouerai, monsieur Tabarot, que je m'étais fait une tout autre idée de vous... Enfin, n'importe.

TABAROT. — Donnez-vous, je vous prie, la peine de vous asseoir.

DURUFLÉ. — Volontiers.

TABAROT. — Débarrassez-vous de votre chapeau.

DURUFLÉ. — Non, monsieur, si vous le permettez, je ne m'en dessaisirai pas. Je vous demanderai même à le réintégrer sur ma tête, si toutefois vous le jugez convenable.

TABAROT. — Comment donc, monsieur! mais je vous en prie.

DURUFLÉ. — Mille fois trop bon. Vous saurez donc, monsieur, que j'ai chez moi la tête constamment couverte; c'est peut-être un tort; mais, que voulez-vous! le pli en est pris, il me serait, sinon impossible, du moins difficile de faire autrement. Vous voyez que j'agis sans façon, persuadé que, de votre côté, vous agirez de même; vous ne le feriez pas, que je vous en voudrais, tenez-vous-le pour dit.

TABAROT. — Je trouve que vous avez parfaitement raison.

DURUFLÉ. — J'en suis bien aise. Je vois avec plaisir que nous nous entendrons.

TABAROT. — A merveille.

DURUFLÉ. — J'en accepte l'augure.

TABAROT. — Monsieur est de nos voisins?

DURUFLÉ. — Porte à porte, monsieur Tabarot. C'est au point que vous ne pouvez rien faire chez vous qui ne soit vu ou entendu de chez moi. Je veux dire qu'à moins d'être les uns chez les autres, il est impossible d'être plus près, et je m'en félicite.

TABAROT. — Et moi, de mon côté, monsieur... C'est une bonne chose, à la campagne, d'avoir autour de soi des personnes...

DURUFLÉ. — Oui, monsieur... Pardon, si je vous interromps; vous serait-il indifférent que je prisse un fauteuil?

TABAROT. — Comment donc, monsieur!... Permettez-moi de vous l'offrir!

DURUFLÉ. — Voilà ce que je voulais éviter... Des dérangements!

TABAROT. — Vous plaisantez.

DURUFLÉ. — Bien obligé. Je n'ai pas l'habitude des chaises de paille; chacun son goût, je les trouve d'un froid... Je ne suis réellement bien et à mon aise que dans un fauteuil; mais, pardon, je vous ai interrompu... Vous disiez, autant que je puis me

le rappeler, que c'était une bonne chose, à la campagne, d'avoir...

TABAROT. — Des gens à qui parler.

DURUFLÉ. — Vous trouverez cela facilement ici. Monsieur Tabarot, vous ne devineriez jamais qui m'a fait vous venir voir.

TABAROT. — Non, monsieur, j'avoue que...

DURUFLÉ. — Une petite dame que vous avez beaucoup connue dans le temps.

TABAROT. — Vraiment, monsieur! Et quelle est cette dame, s'il vous plaît?

DURUFLÉ. — Je vous demanderai, avant d'aller plus loin, si mademoiselle ne pourrait un peu pousser cette porte?

TABAROT. — Mélanie!

MÉLANIE. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Bien obligé. J'ai horreur des courants d'air... Oui, monsieur, une petite dame que vous avez beaucoup connue autrefois.

TABAROT. — Et que vous appelez?

DURUFLÉ. — Madame Duruflé.

TABAROT. — Duruflé?

DURUFLÉ. — Oui, monsieur.

TABAROT. — Je ne me rappelle pas...

DURUFLÉ. — Et Nicomat?...

TABAROT. — Pas davantage.

DURUFLÉ. — Et Brouillon?

TABAROT. — Brouillon ?

TABAROT. — Madame Brouillon ?

TABAROT. — Parfaitement! une demoiselle Lagirie ?

DURUFLÉ. — C'est cela même.

TABAROT. — Dont le mari, M. Brouillon, est mort à Tivoli ?

DURUFLÉ. — Pendant le feu d'artifice.

TABAROT. — D'une fausse attaque d'apoplexie ?

DURUFLÉ.—Lui-même, oui, monsieur. M. Brouillon était le premier mari de mademoiselle Lagirie ; M. Nicomat, le second, et votre très-humble serviteur, M. Duruflé, le troisième.

TABAROT. — Ah ! c'est à M. Duruflé que j'ai l'honneur... ?

DURUFLÉ. — A vous rendre mes devoirs.

TABAROT. — Ernestine...

DURUFLÉ. — Ernestine Lagirie ?

TABAROT. — Je serais bien aise de la revoir.

DURUFLÉ. — Elle aussi, monsieur ; elle m'en a souvent témoigné le désir.

TABAROT. — Savez-vous qu'à cette époque elle était bien agréable ?

DURUFLÉ. — Elle est encore fort bien, je vous jure. Mais, pardon, monsieur, je me vois forcé de vous tourner le dos : j'ai là un soleil qui me donne dans l'œil d'une façon épouvantable.

TABAROT. — Ne vous gênez pas...

DURUFLÉ. — Je vous vois tout vert.

TABAROT. — Si je tirais le rideau?

DURUFLÉ.—Comme vous voudrez, pourvu que... Bien obligé.

TABAROT. — Comment! c'est vous, monsieur, qui avez épousé madame Brouillon?

DURUFLÉ. — Oui, monsieur, et, qui plus est, je ne m'en plains pas.

TABAROT. — Je vous en fais mon compliment.

DURUFLÉ. — Monsieur, je l'accepte et vous en remercie.

TABAROT. — Et sa mère, à madame Brouillon?

DURUFLÉ. — Comme ses deux premiers maris, décédée.

TABAROT. — C'est donc ça que je ne la voyais plus.

DURUFLÉ. — Probablement.

TABAROT. — Mais vous, monsieur Duruflé, vous êtes d'une excellente santé.

DURUFLÉ. — Non, monsieur, détrompez-vous. J'ai cet air-là, je n'en disconviens pas; mais c'est là tout. Je suis, au contraire, très-délicat, excessivement délicat; la moindre chose me dérange. C'est au point que, si je restais quelque temps encore chez vous, je me trouverais mal.

TABAROT. — Seriez-vous incommodé?

DURUFLÉ. — Je ne suis pas à mon aise; vous avez ici certaines odeurs...

TABAROT. — Ces fleurs, peut-être?

DURUFLÉ. — Ça pourrait bien être; autant je les aime dans un jardin, autant dans un appartement elles me sont odieuses.

TABAROT. — Mélanie!

MÉLANIE. — Monsieur?

TABAROT. — Enlevez ces fleurs.

MÉLANIE. — C'est mamselle qui m'a dit de les apporter ici.

TABAROT. — Faites-moi le plaisir de les enlever.

DURUFLÉ. — Si cela vous cause le moindre dérangement, je préfère me retirer.

TABAROT. — Non, pas du tout; comment donc!...

DURUFLÉ. — Pour en revenir à ce que je vous disais, je mange bien, je bois bien, je dors passablement, j'ai de bonnes jambes; et, malgré tout cela, je ne suis nullement satisfait de ma santé.

TABAROT. — Peut-être êtes-vous trop difficile?

DURUFLÉ. — Non, monsieur, je me rends justice. J'aurai aujourd'hui une grande puissance de moyens, une force, une énergie incroyable; demain, plus personne! c'est fort triste. Et, sans être trop curieux, monsieur Tabarot, il paraîtrait que vous

êtes dans l'intention de vous fixer ici à tout jamais?

TABAROT. — Nous voulons voir, avant de nous engager autrement, si nous nous y plairons.

DURUFLÉ. — Vous venez ce qui s'appelle sonder le terrain?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Monsieur, ce pays est fort agréable, si vous voulez.

TABAROT. — Je ne demande pas mieux.

DURUFLÉ. — Mais il n'est pas très-sain : nous sommes entourés de marécages, et nous avons certains vents d'ouest qui, parfois, sont terribles. Tenez, en ce moment, je trouve qu'il fait très-froid.

TABAROT. — Vraiment! je suis en nage.

DURUFLÉ. — Parce que vous vous donnez beaucoup de mouvement; vous allez et venez, vous ne restez pas cinq minutes en place, vous avez fait une lieue depuis que je suis ici; moi, je suis cloué sur mon fauteuil : aussi ai-je toutes les extrémités froides.

TABAROT. — Je vous plains.

DURUFLÉ. — Monsieur, je le mérite. Je ne serais pas sorti ce matin, si ma femme n'eût voulu, à toute force, savoir si vous étiez bien le Tabarot qu'elle avait connu jadis.

TABAROT. — C'est bien moi.

DURUFLÉ. — C'est ce que je vois. Je vous dirai, par exemple, que vous ne ressemblez guère au portrait qu'elle m'avait fait de vous.

TABAROT. — Je suis fort engraissé.

DURUFLÉ. — Non-seulement cela, mais vous étiez plus... je ne sais pas... plus... comment dirai-je? Enfin, n'importe... Preniez-vous du tabac?

TABAROT. — Pas alors.

DURUFLÉ. — Au lieu que maintenant...

TABAROT. — Je ne saurais m'en passer.

DURUFLÉ. — C'est peut-être bien un peu votre tabac qui a été cause de mon indisposition.

TABAROT. — Vous croyez?

DURUFLÉ. — Je n'en serais pas étonné. Vous avez une demoiselle?

TABAROT. — Oui, monsieur.

DURUFLÉ. — Jolie?

TABAROT. — Mais, oui.

DURUFLÉ. — Tant mieux, c'est plus de défaite; car, il ne faut pas se le dissimuler, à l'époque où nous vivons, il n'y a que ceux qui ont du foin dans leurs bottes qui peuvent se tirer d'affaire; et, si vous ne donnez pas grand'chose à votre fille, elle court grand risque de vous rester sur les bras.

TABAROT. — Mais, monsieur...

DURUFLÉ.—Écoutez, je sais ce qu'il en retourne.

Madame Duruflé connaissait parfaitement l'état de vos affaires : vous n'étiez pas fort avancé, quand vous vous êtes perdus de vue; et, à moins que madame Tabarot ne vous ait apporté quelque chose, ce qui ne m'est pas prouvé, vous n'en êtes pas encore à rouler carrosse, mon cher voisin.

TABAROT. — Monsieur Duruflé !

DURUFLÉ. — Ne nous fâchons pas. Vous voyez que je sais de vos nouvelles. Vous étiez un gaillard, monsieur Tabarot, vous avez fait des vôtres, vous n'étiez pas rude à la besogne : ce n'est pas comme ça qu'on peut mettre beaucoup de côté. Après tout, que vous ayez fait vos affaires ou non, peu m'importe, ça ne me regarde pas ; ce que je vous en dis, c'est par intérêt pour vous, et pas autre chose. Mariez votre demoiselle, ne la mariez pas, il n'en sera ni plus ni moins; ce que nous désirons, ma femme et moi, c'est de vous voir le plus souvent possible. Quant à ça, j'y tiens, je ne vous le dissimule pas, et beaucoup.

TABAROT. — Trop honnête, en vérité.

DURUFLÉ. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ah çà ! quand viendrez-vous nous voir ?

TABAROT. — Mais... bientôt.

DURUFLÉ. — Donnez-moi un jour.

TABAROT. — Je ne sais encore.

DURUFLÉ. — Lundi ?

TABAROT. — J'ai besoin de consulter ma femme.

DURUFLÉ. — Mardi ?

TABAROT. — Je ne puis vous dire...

DURUFLÉ. — Mercredi?

TABAROT. — Je vous le ferai savoir.

DURUFLÉ. — Décidez-vous; pouvez-vous jeudi ?

TABAROT. — Je vous promets de vous le faire savoir.

DURUFLÉ. — Nous y comptons. Adieu, cher voisin; mes hommages à vos dames... Ah çà! ne vous dérangez pas, ou je ne reviens plus. Pas de cérémonie.

TABAROT. — Vous plaisantez.

SCÈNE V.

MÉLANIE, *puis* EUGÉNIE.

MÉLANIE. — Bon voyage! j'ai cru qu'il resterait toute sa vie sur nos épaules. Ah! vous voilà, mamselle? vous l'avez échappé belle.

EUGÉNIE. — Qu'est-il donc arrivé?

MÉLANIE. — Faut que vot' père en ait, de la patience, pour avoir écouté ce que l'original qui sort d'ici y a rabâché.

EUGÉNIE. — Et quel est ce monsieur?

MÉLANIE. — Le voisin d'à côté. Dites donc,

mamselle, vous ne l'aimez guère, la campagne, pas vrai?

EUGÉNIE. — De temps en temps, pas toujours.

MÉLANIE. — Si vous pouviez la prendre en grippe, comme ça m'irait! nous serions ben vite à Paris; car, avec vot' petit air de n'y pas toucher, vous leur z'y faites faire approchant tout ce que vous voulez, à vos père et mère; c'est pas d'hier que je m'en ai aperçu.

EUGÉNIE. — Tu crois?

MÉLANIE. — Oui, mamselle; je suis pas si bête que j'en ai l'air.

EUGÉNIE. — Tu ne m'as jamais fait cet effet-là.

MÉLANIE. — Mamselle est ben bonne.

EUGÉNIE. — Mon père ne revient pas.

MÉLANIE. — Il n'en est pas quitte encore; en v'là un qu'est ben aut' chose que vot' oncle Maniquet, pour l'ennui. Et pis le v'là pincé d'un aut'-côté, vot' papa.

EUGÉNIE. — Comment?

MÉLANIE. — Y a pas d'eau ici, mamselle, pas la moindre! faudra qu'il s'en aille à tous les diables, l'pauv'cher homme, s'il veut aller pêcher.

EUGÉNIE. — Pauvre père!

MÉLANIE. — Après tout, elle n'est pas à vous, la maison; vous la lâcherez quand vous voudrez.

EUGÉNIE. — Oui; mais elle convient à maman, qui veut l'avoir.

MÉLANIE. — Elle, possible; mais vous, ça fait deux.

EUGÉNIE. — Je dois faire ses volontés.

MÉLANIE. — Laissez donc. T'nez, v'là vot' papa qui r'vient; l'entendez-vous, comme il tape les portes? Il n'est pas content.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TABAROT.

TABAROT. — Dieu merci, c'est fini, m'en voilà débarrassé. Ouf!... Ah! te voilà, minette?

EUGÉNIE. — Qu'avez-vous, petit père?

TABAROT. — Non, de ma vie, je n'ai rencontré pareil original! Si tous les autres voisins lui ressemblent, c'est à déserter le pays. Il était temps qu'il levât la séance, j'étais à bout, je mettais les pieds dans le plat, la moutarde me montait, j'allais me fâcher. Dis-moi, ta mère est-elle levée?

MÉLANIE. — Je l'entends qui descend.

MADAME TABAROT, *en dehors*. — Mélanie!

MÉLANIE. — Oui, madame.

MADAME TABAROT. — Où êtes-vous?

MÉLANIE. — Par ici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Ah! vous voilà tous ensemble, j'en suis bien aise. Eh bien, monsieur Tabarot?

TABAROT. — Eh bien, chère amie?

MADAME TABAROT. — Nous voilà à la campagne, vous l'avez voulu.

TABAROT. — Je ne l'ai pas fait sans te consulter, ma minette.

MADAME TABAROT. — Mon Dieu! mon pauvre homme, je ne m'en plains pas. Seulement, je ne suis pas fâchée de te dire en passant que, si parfois tu fais mes volontés, je sais aussi faire les tiennes. Mais, vois-tu, l'idée de savoir que nous sommes chez les autres, que je ne suis pas chez moi, ça me produit un singulier effet. A Paris, ça me serait parfaitement égal; mais ici, où tout le monde se connaît, où tous les yeux sont fixés sur le dernier venu, j'avoue que ça m'humilie.

TABAROT. — Tu es bien bonne!

MADAME TABAROT. — C'est plus fort que moi. Tu as bien fait, Eugénie, de faire un peu de toilette, comme disait mon beau-père, le papa Tabarot :

« Vaut mieux faire envie que pitié, mon enfant; » et il avait raison, je suis bien de son avis. Fais-nous déjeuner, Mélanie; je tombe d'inanition.

MÉLANIE. — Oui, madame, j'y vas.

SCÈNE VIII.

MADAME TABAROT, EUGÉNIE, TABAROT.

MADAME TABAROT. — Eugénie, viens un peu t'asseoir par ici; tu vas m'aider à finir mes rideaux; on nous voit dans cette chambre là-haut comme dans une lanterne.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME TABAROT. — Tu sauras, monsieur Tabarot, que j'ai fort mal dormi, et ta fille aussi; nous avons eu un horrible chien qui nous a tenues éveillées toute la nuit.

TABAROT. — Ça ne peut guère être autrement.

MADAME TABAROT. — Écoute, cher ami, tu t'arrangeras comme tu voudras, mais il me faut mon compte de sommeil. Qu'est-ce qu'un grand diable de chien comme ça fait ici? Il est haut comme un âne et laid comme le péché; il ne cesse d'aboyer toute la nuit; je n'en veux pas pour rien.

TABAROT. — Ne m'as-tu pas dit cent fois : « Si

jamais nous nous retirons à la campagne, mon petit homme, je veux avoir un chien? »

MADAME TABAROT. — Je ne dis pas non; mais, puisque nous faisons tant que d'en avoir un, ayons-le présentable; et celui-là est atroce; il ressemble à M. Papin avec ses grands poils qui lui cachent toute la figure. Tu ne trouves pas, Eugénie, qu'il ressemble à M. Papin?

EUGÉNIE. — Un peu, oui, maman.

MADAME TABAROT. — Un peu, tu es bien honnête! Et toi, monsieur Tabarot?

TABAROT. — Quelle idée!

MADAME TABAROT. — Ça ne m'étonne pas de ta part : tu te pendras le jour où tu seras de l'avis de tout le monde. Il faudra voir à nous défaire de cette vilaine bête-là, entends-tu? D'ailleurs, nous ne sommes pas ici dans un pays perdu; nous avons des voisins.

TABAROT. — Oui, oui, j'en ai vu un échantillon ce matin.

MADAME TABAROT. — Comment! déjà! dans un fouillis pareil? Il a dû avoir une belle opinion de nous. Lui as-tu dit, au moins, que nous avions l'intention d'acheter la propriété, que nous étions venus voir si le pays nous conviendrait. Je crois, au reste, qu'il nous conviendra. Qu'en dis-tu, Eugénie?

EUGÉNIE. — Mais, maman, je ferai ce que vous voudrez.

MADAME TABAROT. — Ne te pose donc pas toujours en victime; tu sais bien que nous ne faisons jamais que tes volontés, au bout du compte.

TABAROT. — Voyons, ne vas-tu pas encore lui faire de la peine!

MADAME TABAROT. — Je peux bien, je crois, lui faire une observation.

TABAROT. — Il y a moyen de la lui faire autrement. Tiens, la voilà qui pleure... Voyons, ma minette... Et toi aussi à présent.

MADAME TABAROT. — Non, je trouve qu'il es triste de ne plus pouvoir se parler sans se faire de la peine.

EUGÉNIE. — Maman!

MADAME TABAROT. — Maudite maison! c'est elle qui, depuis trois mois, est cause de tous nos maux, de tous nos chagrins; je finirai par la détester.

TABAROT. — Minette, embrasse ta mère.

EUGÉNIE. — Oui, papa.

TABAROT. — Et que ça finisse. Mon Dieu, il n'y a pas dans tout ça de quoi fouetter un chat.

MADAME TABAROT. — Embrasse ton père.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

TABAROT. — Pauvre minette chérie!

MADAME TABAROT. — On sonne; qui nous arrive

encore ? Va voir un peu ce qui nous arrive, je t'en prie, monsieur Tabarot.

SCÈNE IX.

MADAME TABAROT, EUGÉNIE.

MADAME TABAROT. — Qu'a donc ton père aujourd'hui ; il est d'une humeur de dogue, tu ne sais pas pourquoi ?

EUGÉNIE. — Non, maman.

MADAME TABAROT. — Si nous sommes à la campagne, c'est bien parce qu'il l'a voulu ; s'il en est fâché, je m'en lave les mains, ce n'est pas moi qui l'y ai forcé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. TABAROT, LES ÉPOUX POTIQUET.

TABAROT. — Donnez-vous la peine d'entrer, ma voisine.

LA MÈRE POTIQUET. — Vot' servante, la compagnie.

TABAROT. — M. et madame Potiquet, chère amie, des voisins qui viennent nous voir.

MADAME TABAROT. — Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame Potiquet.

POTIQUET. — Ben obligé. J'sommes point fatigués.

LA MÈRE POTIQUET. — Allons, voyons, pisqu'on t'dit d't'assister... Excusais, voisine, c'est qui n'équions point fichu d'se teni sus ses jambes.

TABAROT. — Serait-il incommodé ?

LA MÈRE POTIQUET. — N'm'en parlais point. J'sommes outrée cont'li ! V'là, comme j'sorquions d'cheux nous, que j'rencontrons un homme d'cheux li, l'maréchal d'Boubiers ; y leux sont allés boire un coup padant que j'équions arrêtée avec eune voisine ; quand y s'en r'venlont, il équiont bu, sauf vot'respect, mon voisin ; avec li, c'équiont toujou n'a r'commençais.

TABAROT. — C'est fort triste.

LA MÈRE POTIQUET. — Ah ben, oui, qu'ça l'équiont ; vu qu'y n'équiont point bon quand une fois il équiont bu.

MADAME TABAROT. — Eugénie !

LA MÈRE POTIQUET.—N'ayez point peur : tant que j'serons là, à côté d'li, y n'f'ra point de sottises ; faut tant seulement prendre garde à n'point l'contrarier.

POTIQUET. — Cont'leux-zy ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire ! N'y faites point n'attention, y va s'endormir, nous

allons t'être tranquilles. J'sommes venus, voisine, pour une affaire.

MADAME TABAROT. — Vraiment, voisine?

LA MÈRE POTIQUET. — Oh! mais, oui.

POTIQUET. — Cont'leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — D'abord j'm'en r'tournons si tu ne veux pas m'laisser faire; par ainsi, tiens-toi ben. V'là donc ce que c'est, voisin.

TABAROT. — Voyons, voisine.

LA MÈRE POTIQUET. — J'ons eune pièce d'tarre tout cont' vout'varger que j'voulons vous cédais, pour peu qu'ça vous aille; mais c'équiont d'la fine tarre, d'la tarre à filasse, qui n'y aviont point sa meilleure.

MADAME TABAROT. — Je vous remercie, voisine, d'avoir bien voulu penser à nous.

LA MÈRE POTIQUET. — Ah! mais oui, d'autant que j'comptons qu'ça pourriont vous allais.

TABAROT. — Dans l'incertitude où nous sommes encore de nous fixer ici, je vous avoue que nous n'osons prendre encore aucun engagement; sans cela...

LA MÈRE POTIQUET. — Écoutais, mettons qu'y n'y aviont rien d'fait.

TABAROT. — Je ne dis pas que plus tard...

LA MÈRE POTIQUET. — Suffit, dès l'moment qu'la chose n'vous convenont point...

POTIQUET. — J'sommes point n'embarrassais.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire ! Faut pas y répondre, ça va y passer.

POTIQUET. — J'vous disons point d'sottises.

LA MÈRE POTIQUET. — N'y répondais point... On n't'dit point d'sottises, vieux sac-à-vin, vieux pardu ! Laisse-le parler, c't'homme, pisqu'y ne te dit rien, il équiont cheux li. Si ça lui convenont point, y a point à l'y forcer ; c'équiont eune bêtise à li de n'point prendre nout'pièce, ça n'te regardons point... Pas vrai, voisine ?

MADAME TABAROT. — Va voir, Eugénie, si Mélanie s'occupe du déjeuner ; je ne tiens plus sur mes jambes.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *hors* EUGÉNIE.

LA MÈRE POTIQUET. — Pourquoi qu'a s'en va, vout' demoisalle ?

MADAME TABAROT. — Pour une petite commission que je l'ai priée de me faire.

TABAROT. — Je crois, voisine, qu'il serait mieux de remettre cette affaire à un autre jour.

LA MÈRE POTIQUET. — Y a point à en r'parlais,

dès l'moment qu'ça ne vous convenont point. Faut point craire, voyais-vous, pasce que j'sommes de la campagne, qu'vous allais nous en r'montrais; j'sommes point pus bêtes qu'd'aut'es, mon voisin; j'savons de quoi qui r'tourne, et ma voisine itou.

TABAROT. — Vous nous supposez des intentions...

LA MÈRE POTIQUET. — Suffit, qu'on vous dit.

TABAROT. — Je crois qu'en vous proposant de remettre cette affaire à un autre jour, c'est se montrer très-raisonnable.

LA MÈRE POTIQUET. — Acoutais, j'savons c'que c'équiont, qu'vout' remise : c'équiont dire aux gens : « Allais-vous-en ! » J'ons pas besoin qu'vous me l'disiais deux fois, j'allons nous en allais. Viens-nous-en, nout'homme, j'sommes d'trop n'ici. Allais, marchais, j'vous connaissons que d'reste. (*A son mari.*) Allons, voyons, t'en viens-tu ? Faut point restais n'à dormi cheux des gens pareils.

TABAROT. — Voisine !

POTIQUET. — Conte-leux-z'y ton conte.

LA MÈRE POTIQUET. — J'leux-z'y ai contais; pas moyen d'leux-z'y faire entendre raison. P't'être ben que, si j'leux-z'y donnions nout'pièce pour rien, qui la prendriont.

TABAROT. — Je crois, voisine, que vous vous méprenez.

LA MÈRE POTIQUET. — N'à revoir, voisin; sans adieu, la voisine.

TABAROT. — Votre très-humble...

LA MÈRE POTIQUET. — N'vous dérangeais point; j'connaissions la maison n'avant vous, j'la connaîtrons core après. Vous y équions déjà point sitant ben établis, dans vout' *propiétais*, aveuc ça qu'alle équiout bé prope, et d'ein joli rapport, eune pauvreté d'maison pareille!

TABAROT. — Madame Potiquet!

LA MÈRE POTIQUET. — J'ons peur ni d'vous ni d'parsonne.

MADAME TABAROT. — Laissez madame, monsieur Tabarot; ne vous commettez pas avec elle davantage.

LA MÈRE POTIQUET. — Quoi qu'vous voulez dire?

POTIQUET. — J'sommes autant tout comme eux, dis-leux-z'y.

MADAME TABAROT. — C'est intolérable!

LA MÈRE POTIQUET. — J'nous en allons, n'vous fesez point d'bile. N'à revoir, la voisine.

MADAME TABAROT. — Votre servante.

POTIQUET. — Pas plus mal, asemble, voisin.

LA MÈRE POTIQUET. — Tu vas pas t'taire... Laissez-nous nous en allais, j'connaissons l'chemin. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

M. ET MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Monsieur Tabarot, je m'en retourne ce soir à Paris; de ma vie, je ne me suis trouvée dans une position comme celle-là.

TABAROT. — Veux-tu encore acheter la propriété ?

MADAME TABAROT. — Grands dieux ! je me jetterais à l'eau si j'avais jamais fait une sottise pareille ! Regarde bien s'ils sont partis; j'ai une frayeur mortelle de les voir revenir.

TABAROT. — Ils sont partis !

MADAME TABAROT. — Dieu merci ! Les horribles gens ! Et ce sont là ces braves villageois que l'on nous a faits si bons !

TABAROT. — Oui, nous les croyons tels à Paris ; mais chez eux...

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables... Et Eugénie qui ne vient pas... Je vais me trouver mal... Nous faire déjeuner à pareille heure ; ça n'a pas de nom.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE. — Sont-ils partis?

TABAROT. — Heureusement!

MADAME TABAROT. — Et mon déjeuner?

EUGÉNIE. — Mélanie s'en occupe.

MADAME TABAROT. — Mais voilà quatre heures qu'elle s'en occupe, et je ne vois rien venir.

EUGÉNIE. — A moins de s'y prendre d'avance, on ne trouve rien ici.

MADAME TABAROT. — C'est cela, elle aura été de porte en porte...

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME TABAROT. — Ce qu'au monde je déteste le plus! Nous voilà bien... Chère amie, nous retournons ce soir à Paris.

EUGÉNIE. — Ah! maman, quel bonheur!

MADAME TABAROT. — Tu n'aimais donc pas la campagne?

EUGÉNIE. — Non, maman.

TABAROT. — Et tu y venais, ma minette?

EUGÉNIE. — Oui, papa.

TABAROT. — Viens m'embrasser.

MADAME TABAROT. — Pauvre cher ange!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. ET MADAME PEZÉ.

MADAME PEZÉ. — Je veux les surprendre.

MADAME TABAROT. — Encore des visites !

MADAME PEZÉ. — Ah ! je vous trouve enfin ! ne vous dérangez pas. Permettez, chère voisine, que je vous embrasse.

MADAME TABAROT. — Madame...

MADAME PEZÉ. — Et vous aussi, ma belle demoiselle. Quand nous nous connaîtrons davantage, vous saurez que j'ai les cérémonies en horreur. D'ailleurs, ne sommes-nous pas à la campagne ! S'il fallait y faire des façons, autant vaudrait n'y pas venir. N'est-ce pas votre avis ?

MADAME TABAROT. — Certainement.

MADAME PEZÉ. — Vous êtes arrivés d'hier ?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — Bien fatigués, bien mal à votre aise, n'est-ce pas ?

MADAME TABAROT. — Oui, madame.

MADAME PEZÉ. — J'avais d'abord l'intention de vous proposer de descendre à la maison, puis j'ai réfléchi ; et pourtant j'aurais mieux fait peut-être

de suivre ma première idée, c'est souvent la meilleure; mais la crainte que vous eussiez pu croire que ce fût chez moi un motif de curiosité, m'a retenue. D'un autre côté, il est bien triste d'arriver dans un pays où l'on ne connaît âme qui vive, où l'on ne sait à qui parler. Nous étions dans ce cas-là quand nous arrivâmes ici pour la première fois, avec M. Pezé. Il est vrai qu'il y avait moins de monde qu'à présent; nous n'avions guère alors que la maison de M. Blanchet, M. Renault, M. Longchamp, madame Marc, M. Gauthier...

PEZÉ. — M. Camelet.

MADAME PEZÉ. — Et M. Desverets. Voilà à peu près tout ce que nous avions à voir; car madame Lami n'est venue que longtemps après. C'est elle, si tu t'en souviens, monsieur Pezé, qui a fait bâtir dans l'ancien clos des Cordeliers.

PEZÉ.—Crois-tu que ce soit bien madame Lami? Ne serait-ce pas plutôt M. Juteau?

MADAME PEZÉ. — Oui, tu as raison, c'est M. Juteau; madame Lami avait acheté de M. Carbottié; il y a de cela une douzaine d'années.

PEZÉ. — C'est ce même M. Carbottié qui s'en est allé mourir à la Martinique.

MADAME PEZÉ.—Le fait est qu'il n'y avait guère, à cette époque, que ces maisons-là; car le château de Morbideau n'existait pas.

PEZÉ. — Tu es bien bonne d'appeler ça un château.

MADAME PEZÉ. — Ce n'est pas moi, c'est tout le monde. D'ailleurs, ce n'est plus chez nous, Morbideau, c'est encore à une bonne lieue d'ici.

PEZÉ. — Pas tout à fait.

MADAME PEZÉ. — Il n'en est pas bien loin. Petite voisine, il faut venir dîner aujourd'hui à la maison; nous y comptons.

MADAME TABAROT. — Vous êtes bien bonne.

MADAME PEZÉ. — Ce sera sans façon.

MADAME TABAROT. — Je n'ose vous promettre.

MADAME PEZÉ. — Arrivés d'hier, il est impossible que vous ayez d'autres invitations.

PEZÉ. — Nous nous inscrivons les premiers.

MADAME TABAROT. — Vous êtes vraiment trop aimables; mais c'est impossible.

MADAME PEZÉ. — Et pourquoi?

MADAME TABAROT. — Nous avons tant à faire!

MADAME PEZÉ. — Je vous donnerai un coup de main; je ne serai pas empruntée. Dieu merci, je connais la maison, c'est moi qui ai installé ici cette pauvre madame Lamelle, qui n'y est pas restée longtemps; elle n'a jamais pu s'y faire. Dites-moi, êtes-vous contente de votre bonne?

MADAME TABAROT. — Oui, madame. Elle n'est pas parfaite, mais enfin...

MADAME PEZÉ. — J'en ai une excellente à vous proposer; une fille qui a été élevée à la maison, un sujet précieux; vous la verrez tantôt. Et votre demoiselle, elle est de l'âge de la mienne; elles se conviendront parfaitement, j'en suis sûre. Vous avez l'intention d'acheter la maison, m'a-t-on dit?

MADAME TABAROT. — Nous ne sommes pas encore décidés.

MADAME PEZÉ. — Écoutez, ne faites rien encore: nous en avons une à vous proposer qui l'emporte de beaucoup sur celle-ci, et que vous aurez à des conditions bien meilleures; un jardin charmant, une vue délicieuse, des fruits magnifiques, entre cour et jardin, c'est charmant et en bon air. Nous l'irons voir, la vue n'en coûte rien. Vous n'avez encore vu personne?

TABAROT. — Pardonnez-moi.

MADAME PEZÉ. — Et qui donc?

TABAROT. — Un petit monsieur d'un certain âge...

MADAME PEZÉ. — Vous ne savez pas son nom?

TABAROT. — Il me l'a dit; ce monsieur se plaint beaucoup de sa santé.

MADAME PEZÉ. — C'est M. Duruflé.

TABAROT. — Précisément.

MADAME PEZÉ. — Qu'en dites-vous?... Vous en avez eu assez tout de suite, je vois cela. Ce ne sont

pas, entre nous, des gens à voir. Lors de leur arrivée, nous les avons beaucoup vus; nous n'avons pas tardé à nous apercevoir qu'ils étaient continuellement sur nos épaules à fourrer leur nez dans nos affaires. Je vous avouerai qu'à moins d'être parfaitement liés, je déteste la manie qu'ont certaines gens de se mêler continuellement de ce qui ne les regarde pas.

MADAME TABAROT. — Je pense bien comme vous.

MADAME PEZÉ. — Autant j'aime à voir les personnes que j'estime, autant je déteste les autres; je ne sais rien faire à demi. Nous avons eu ici, il y a de cela deux ans, une famille anglaise pour laquelle j'eus mille bontés, mille prévenances; nous étions continuellement les uns chez les autres. Un beau jour, nos visites leur sont devenues importunes; ils nous ont fait des sottises. Jamais je ne leur ai pardonné; il leur a fallu quitter le pays. Ainsi, c'est convenu, bonne voisine, vous dînez aujourd'hui à la maison, nous y comptons; je viendrai tantôt vous prendre. Surtout, pas de façons, n'est-ce pas? pas de cérémonies entre nous, je vous en prie. Monsieur Pezé, nous partons?

PEZÉ. — Oui, ma mie.

MADAME PEZÉ. — Je crois que nous nous comprendrons parfaitement; on a beau dire, on voit

tout de suite à qui l'on a affaire. Tels que vous nous voyez aujourd'hui, vous nous verrez demain, toujours les mêmes. Nous pouvons avoir nos défauts; qui n'a pas les siens? Il faut qu'on s'y fasse, nous ne sommes plus assez jeunes pour nous corriger. Que je vous embrasse, bonne voisine; je suis ravie, enchantée, d'avoir fait votre connaissance... Et cette chère enfant, veut-elle aussi m'embrasser? Elle est grande comme père et mère... Sans adieu; restez.

TABAROT. — Comment donc!...

MADAME PEZÉ. — Voilà que vous allez faire des cérémonies, je les abhorre.

TABAROT. — C'est pour rester plus longtemps avec vous.

MADAME PEZÉ. — Pas moyen de s'y refuser.

SCÈNE XV.

EUGÉNIE, MÉLANIE.

MÉLANIE. — Tiens, v'là vot' maman qui s'en va, mamselle, et vot' père aussi.

EUGÉNIE. — Ils vont reconduire de nouveaux voisins.

MÉLANIE. — Et, décidément, vont-ils rester ici?

EUGÉNIE. — Je ne crois pas.

MÉLANIE. — Tâchez que non, mademoiselle, tâchez que non.

EUGÉNIE. — Je ferai mon possible.

MÉLANIE. — Les v'là qui reviennent.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TABAROT, MADAME TABAROT.

MADAME TABAROT. — Et mon déjeuner?

MÉLANIE. — Vous allez l'avoir.

MADAME TABAROT. — Enfin!... Vous ne déferez pas les paquets, Mélanie; nous repartons ce soir.

MÉLANIE. — Vraiment, madame?

MADAME TABAROT. — Auparavant, si nous pouvons. Vous sentez qu'il est impossible de rester ici davantage.

TABAROT. — Impossible!

MADAME TABAROT. — Ils sont bien aimables, les gens de la campagne!

TABAROT. — Bien gentils!

MADAME TABAROT. — Il m'en souviendra, de la campagne et de ses voisins!

LES GIROUETTES.

PERSONNAGES.

M. DUFOY.
LE PÈRE BONTEMS.
LA MÈRE AUBRY.
LE MARÉCHAL.
MADEMOISELLE GUIMARD.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY.

LE PÈRE BONTEMS. — Vous direz ce que vous voudrez, monsieur Dufoy, mais c'est fichu, j'sommes point *hureux* depuis que j'ons fait c'te dernière révolution-là.

M. DUFOY. — D'abord, permettez, père Bontems, vous vous donnez là des gants pour une chose à laquelle vous n'avez nullement participé, Dieu merci.

LE PÈRE BONTEMS. — Si c'étiont pour ça que vous remerciez l'bon Dieu, moi point. Le pauvre cher homme, il étiont là dedans pour rien ; ce qui n'empêche qu'ils aviont dit, les ceux qui y étiont, qu'y aviont rien de plus biau et d'plus gentil que c'te révolution-là.

M. DUFOY. — Et vous êtes, dites-vous, malheureux depuis cette époque !

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons point dit que nous étions *malhureux;* j'ons dit point *hureux.* Faut point me faire dire des paroles que j'ons point proférées. Je répétons ce que j'ons dit, que c'étiont une belle chose qui z'ont abîmée. J'avons peut-être tort de dire qu'ils l'ont abîmée, not' révolution ?

M. DUFOY. — Ne nous fâchons pas, je vous en conjure.

LE PÈRE BONTEMS. — Dame, j'ons-t-il jamais payé dans aucun temps autant comme je payons ?

M. DUFOY. — Je ne vous dis pas le contraire, mais cela ne me regarde pas.

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons-t'y eu des années qu'étiont rudes ? c'étiont-t'y point des horreurs d'payer ce que j'payons de contributions, de prestation, et de tout, et vous voulez-t'y point que je nous trouvions *hureux?*

M. DUFOY. — Je ne veux rien que la tranquillité.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont bien mal à vous

de vouloir que j'soyons ben aise quand j'sommes *malhureux* tout plein.

M. DUFOY.—Je ne veux rien, vous dis-je; combien de fois faut-il vous le répéter?

LE PÈRE BONTEMS. — C'est qui n'y a point à dire, c'est que plus j'allons, plus je souffrons.

M. DUFOY. — Je ne puis rien y faire.

LE PÈRE BONTEMS.—Ça n'empêche que je ne serions point embarrassé si tout un chacun vouliont être raisonnable.

M. DUFOY. — Vous aurez du mal à obtenir cela, je vous en avertis.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont tout de même bé triste, de voir l'premier peuple d'la terre avoir autant qu'il en aviont de mal à gagner sa pauvre vie; car, comme y disiont l'autre fois, j'sommes-t'y point le premier peuple de la terre?

M. DUFOY. — Et qui disait cela?

LE PÈRE BONTEMS. — Qui, qui disiont ca?

M. DUFOY. — Oui.

LE PÈRE BONTEMS. — Un queuqu'un qui ne vous craignont point.

M. DUFOY. — Ça, je le crois.

LE PÈRE BONTEMS. — Qui ne craignont même personne, voyez-vous! C'étiont M. Faucheux, la première lettre de son nom, puisque vous voulez le savoir; M. Faucheux, de Gadancourt. Quand je

l'ons proposé l'autre fois, pour nout'député..., vous y étiez, monsieur Dufoy, que vous avez dîné à quand nous.

M. DUFOY. — Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS. — N'avons-t'y point dit cette fois-là, M. Faucheux, que j'étions le premier peuple d'la terre?

M. DUFOY. — Je ne me souviens pas de cela.

LE PÈRE BONTEMS. — Ils l'aviont tout de même ben dit.

M. DUFOY. — C'est possible, mais je ne l'ai point entendu.

LE PÈRE BONTEMS. — Que les Francés, il étiont le premier peuple de la terre, le premier en avant de tous les autres, le plus brave, le plus biau, et le plus franc, et le moins faignant, et que c'étiont une vraie pitié de le voir aussi peu *hureux* comme c'est qu'il étiont.

M. DUFOY. — Mais lui, M. Faucheux, de quoi se plaint-il? n'est-il pas un des plus aisés du département?

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont point lui non plus qui lui plaigniont; v'là le plus biau, pardine! lui, il ne lui plaigniont point.

M. DUFOY. — Il aurait grand tort.

LE PÈRE BONTEMS. — Il étiont simplement *malhureux* de voir le pauvre peuple point *hureux*.

M. DUFOY. — C'est fort beau de sa part.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont pour qui soyont plus *hureux,* le premier peuple de la terre, qui vouliont être nommé député.

M. DUFOY, *prenant le fausset pour donner plus de mordant à ce qu'il va dire.* — Et allons donc !

LE PÈRE BONTEMS. — Et dire qu'un homme comme lui y n'aviont point été nommé, avec des idées pareilles ! Son défaut, à M. Faucheux, c'étiont qu'il étiont trop franc, de ne point assez dissimuler ce qu'il aviont en dehors de sa conscience. Mais, puisque j'sommes venus à en parler, j'sommes toujours ben aise de vous dire que les ceux qui n'en ont point voulu, de M. Faucheux, pour nout'député, ils étiont tous des vraies bêtes.

M. DUFOY. — Bien obligé.

LE PÈRE BONTEMS. — Dame, au fait, c'étiont-t'y point le meilleur et le plus charitable des humains, M. Faucheux, le plus brave et le plus sincère ?

M. DUFOY. — Vous n'avez pas toujours dit cela ; il fut un temps...

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont du temps à défunt sa femme, qu'étiont not' cousine, une gale, un démon fini ; c'étiont bé n'elle qu'étiont l'auteur que nous nous avons fâchés, car j'ons toujours respecté M. Faucheux, toujours, toujours. Mais vous, mon-

sieur Dufoy, vous le détestez au fond du cœur, pas vrai, M. Faucheux?

M. DUFOY. — Je n'ai pas de raison pour cela, vous vous trompez.

LE PÈRE BONTEMS. — Écoutez, j'savons ce que j'savons; j'en savons peut-être plus que vous là-dessus, et si j'voulions... Écoutez-moi...

M. DUFOY. — Je vous écoute.

LE PÈRE BONTEMS. — S'il avionl seulement voulu, dans les temps du mariage de son garçon avec vout' demoiselle, M. Faucheux, vous seriez, à l'heure qu'il étiont, les deux doigts de la main. C'est-y vrai, hein?

M. DUFOY. — Pas tout à fait.

LE PÈRE BONTEMS. — Pourquoi alors que vous ne l'avez point nommé, si c'étiont la chose que vous n'étiez point ami avec? Ce pauvre M. Faucheux, c'étiont la bonté en personne, la bête au bon Dieu.

M. DUFOY. — C'est peut-être un peu pour ça qu'on ne l'a point nommé!

LE PÈRE BONTEMS. — Vous ne vous a point gêné pour en dire des horreurs.

M. DUFOY. — Cela n'est pas... J'ai seulement dit, et je ne crains point de le répéter, que nous pouvions faire un meilleur choix, et nous l'avons fait.

LE PÈRE BONTEMS. — Vous avez fait de la belle

ouvrage! Qui que vous a nommé à sa place? Vous a nommé M. de Grandbois, un vieux pas grand'-chose, un vieux mangeux de messes, un homme qui leux engraissont de la sueur au pauvre monde, un paroissien qui ne sortont point des prêtres; le malheur d'nout' pays, les prêtres et les calotins!

M. DUFOY. — Moins que tout autre, père Bontems, vous avez à vous plaindre de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS. — Qu'est-ce qu'il aviont déjà tant fait pour mé, que je l'aimions tant? J'sommes-t'y plus riche que j'étions quand il aviont revenu avec les autres?

M. DUFOY. — Et pour vos enfants, que n'a-t-il point fait, que de bontés n'a-t-il pas eues?

LE PÈRE BONTEMS. — J'aurions autant aimé qu'il ne s'en soyont pas tant occupé, marchez! ils n'auriont point tant jasé qu'il ont jasé; si j'avions point évu si bon dos, j'auriont point tant seulement pu porter sur l'cœur ce que j'ons porté pendant plus de quatorze ans qu'avont duré not' pauvr' femme; l'ont-y assez longtemps montrée au doigt? La pauvre chère amie! que si alle aviont évu tant seulement pour deux liards de cœur au ventre, il y a du temps qu'alle en seriont morte à la peine; aussi vous l'a vue, monsieur Dufoy, alle aviont fini bien avant que j'osions l'espérer, et, s'il aviont fait

quéque chose pour mé, l'vieux chien d'Grandbois, je l'avons bien payé, marchez !

M. DUFOY. — Je vous engage, néanmoins, et cela dans votre intérêt, à garder un peu plus de mesure.

LE PÈRE BONTEMS. — Qu'est qui pourriont m'faire? Je ne le craignons point... S'il étiont tant seulement un Francé, voyez-vous!...

M. DUFOY. — Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS. — Je nous entendons... Mais rien, voyez-vous, monsieur Dufoy, moins que rien. Tandis que M. Faucheux, le roi des hommes, s't'ilà, *le Francé des Francés*, l'homme de la chose, c'étiont comme ça qui disiont.

M. DUFOY. — Je me rappelle cependant vous avoir vu parfaitement disposé en faveur de M. de Grandbois.

LE PÈRE BONTEMS. — Y a bé du temps.

M. DUFOY. — Qui a pu vous faire changer à ce point?

LE PÈRE BONTEMS. — Pourquoi que j'ons *sangé?*

M. DUFOY. — Oui; pour quel motif?

LE PÈRE BONTEMS. — J'avons point *sangé;* y m'ont emmené, les autres, à quand eux, y m'ont *ouvart* les yeux au moment que j'allions m'tourner contr' la France, not' pays à tous, la mère d'la patrie, qui leur disiont, avec nos institutions des

institutions, et des constitutions des constitutionnels à mort, et des renfoncements des *previlégiés*. Pour lors, j'ons *ouvart* les yeux, j'ons vu l'précipice où qu'jallions entrer, et j'sommes devenu ce que j'sommes à c't'heure : Francé jusqu'à la dernière goutte d'not' sang. Ça, je l'ons juré : y me l'ont demandé, je l'ons fé; à preuve, c'est que j'sommes venu dans les voitures qu'ils aviont payées, M. d'Grandbois, tout d'Grandbois qu'il étiont ; eh bien, pour nous en r'devenir, j'ons préféré nous en r'devenir sus nos pieds.

M. DUFOY. — Vous êtes revenu dans un joli état ; je m'en souviens.

LE PÈRE BONTEMS.—Dame ! écoutez donc, quand on est avec des Francés, faut bien être Francé.

M. DUFOY. — Des Français ? Des ivrognes, vous voulez dire.

LE PÈRE BONTEMS. — De vrais Francés.

M. DUFOY. — Vous feriez mieux de vous occuper de choses qui vous touchent de plus près.

LE PÈRE BONTEMS. — Pour ce qui est de ça, j'm'en occupons.

M. DUFOY. — Ne ferez-vous rien, par exemple, pour votre fils, le dernier marié, dont toute la récolte est perdue sans ressource ?

LE PÈRE BONTEMS. — Je vous voyons v'ni... J'en sommes bé trisse, mais j'ons point les moyens d'ça.

Pourquoi s'aviont-t'y établi, que je ne le voulions point? Tant pis pour li.

M. DUFOY. — Aviez-vous à vous plaindre de la famille de sa femme?

LE PÈRE BONTEMS. — Ils étiont des meurt de faim, des gueux qui n'aviont point l'premier sou!

M. DUFOY. — Mais vous-même, père Bontems, quand vous vous êtes marié, vous n'étiez guère plus avancé.

LE PÈRE BONTEMS.— Y n'avont qu'à faire comme j'ons fé.

M. DUFOY. — Vos parents n'avaient rien; mais vous qui avez du bien, qui êtes à votre aise...

LE PÈRE BONTEMS. — Si j'ons, je l'ons bé gagné, marchez!

M. DUFOY. — Vous avez eu du bonheur.

LE PÈRE BONTEMS. — Queu chance que j'ons évue? J'ons évu l'malheur d'perdre nos deux premières femmes : c'étiont là tout le bonheur que j'ons évu; mais, hors ça, queu bonheur? Au reste, monsieur Dufoy, je n'f'rons rien pour li, rien pour les autres, rien pour parsonne; après nous s'il en *resse*. J'allons lire les papiers.

M. DUFOY. — Votre serviteur très-humble.

LE PÈRE BONTEMS. — Avantage, monsieu Dufoy.

SCÈNE II.

M. DUFOY, *seul.*

Ce père Bontems est un sot, un égoïste, qui se croit un personnage, et ça, parce qu'il a quelque chose, une girouette qui tourne à tout vent.

SCÈNE III.

M. DUFOY, LA MÈRE AUBRY, MADEMOISELLE GUIMARD.

LA MÈRE AUBRY. — Mais je ne nous trompons point, c'étiont M. Dufoy, me semble.

M. DUFOY. — Eh! bonjour, madame Aubry; bonjour, mademoiselle Guimard.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Votre servante, monsieur.

LA MÈRE AUBRY. — Vous revoilà donc dans le pays, monsieur Dufoy? C'étiont bien un hasard que de vous rencontrer.

M. DUFOY. — Il n'y a guère qu'un mois que je suis parti pour Paris.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avec madame Desbrières?

M. DUFOY. — Avec madame et M. Desbrières, oui, mademoiselle.

LA MÈRE AUBRY. — Au fait, on a tant à faire dans nos campagnes, qu'en bonne conscience, j'serions bien embarrassée d'pouvoir dire comment que j'vivons. C'est ce que je disions core à ce matin avec la femme à Thomas Branchu : les journées et pis les semaines, tout ça filont, qu'on n'a pas seulement le temps de le voir couler... Tenez, voyez-vous, monsieur Dufoy, comme je disions core à ce matin avec la femme à Thomas Branchu, quand une fois vous a atteint vot' soixantaine, vous n'a plus guère le temps d'vous retourner.

M. DUFOY. — Vous n'en êtes point encore là, mère Aubry?

LA MÈRE AUBRY. — Et trois avec à la Saint-Martin, ne plus, ne moins.

M. DUFOY. — On ne vous les donnerait pas.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Madame n'est cependant plus la même depuis deux ou trois ans.

LA MÈRE AUBRY. — L'essentiel, mamselle Guimard, c'est que je me portons bien, ne vous en déplaise. A propos, dites donc, monsieur Dufoy, savez-vous qu'il étiont arrivé, M. d'Grandbois?

M. DUFOY. — Du tout; j'ignorais même qu'il fût question de son retour.

LA MÈRE AUBRY. — Il étiont r'arrivé... attendez

done... il étiont la demie de douze heures... Comme il aviont amoindri, le pauvre cher homme! il étiont toujou point le même qu'il étiont quand il aviont parti.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Il n'est pas extraordinaire, madame, que M. de Grandbois soit un peu changé; je savais bien que le mandat qu'il allait remplir était au-dessus de ses forces.

LA MÈRE AUBRY. — Laissez-nous donc tranquilles, mamselle Guimard; M. Grandbois n'étiont point un homme à faire ce qui ne lui convenont point; s'il étiont député, marchez, c'est qu'il l'aviont bé désiré. Ça n'serait que pour faire endêver les ceux qui ne vouliont point de li, qu'ça serait déjà bé gentil, pas vrai, monsieur Dufoy? sans compter qu'il y en a plus de quatre qu'auriont voulu d'un autre *aulieurs* de li.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Oui, des intrigants et des sans-culottes.

LA MÈRE AUBRY. — Vous pouvez même y mettre des bêtes avec; le père Bontems, par exemple, qui à c't'heure faisont le biau parleux, qu'étiont le plus grand sottin de tout le pays, comme je disions à c'matin à la femme à Thomas Branchu; parce qu'il aviont du bien qui ne li profiteront point, vu que bien mal acquis ne profitont jamais, ne voulont-y point tâter d'être député itou, c'vieux Bon-

tems-là. Si c'est point à vous confondre de rire, dites donc, père Dufoy?

M. DUFOY. — Est-il bien possible!

LA MÈRE AUBRY. — Y n'avionl garde de dire le contraire devant mé, marchez! Combien que ça serait gentil d'avoir pour député un grand bêtapin comme li, qui n'savont seulement point faire une différence de sa main droite d'avec sa gauche.

MADEMOISELLE GUIMARD.—Voilà où nous mènent les révolutions!

M. DUFOY. — Je le quitte à l'instant, le père Bontems; il ne m'a pas fait part de ses projets.

LA MÈRE AUBRY. — Ni à mé non plus. Voyez quel homme qu'il étiont : il disont pis que pendre de M. Grandbois ; ça n'empêche que, quand il avionl passé au droit d'li à c'te remontée, il avionl baissé son bonnet plus bas que terre.

M. DUFOY. — C'est incroyable!

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je suis encore à me demander comment une personne comme vous, madame, peut regarder cet homme en face; il me fait horreur!

LA MÈRE AUBRY. — Pourquoi que je ne le regarderions point ? Y serionl fichu d'croire que j'ons peur de li.

MADEMOISELLE GUIMARD. — C'est un homme bien dangereux!

LA MÈRE AUBRY. — Li? Point pus dangereux que rien; il étiont tout Faucheux, au jour d'*aujord'hui*...

M. DUFOY. — Il m'en a fait un éloge superbe.

LA MÈRE AUBRY. — Tout ça parce que le Faucheux, il étiont malin, li; y se servont du vieux Bontems pour tirer les marrons du feu.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Quel odieux tripotage!

LA MÈRE AUBRY. — Quand je venons à penser qu'il n'y a point deux mois, y aura deux mois à la Saint-Josse, qu'il étiont tous deux à coutiaux tirés, comme je disions à c'matin avec la femme à Thomas Branchu.

M. DUFOY. — Il s'en défend comme un beau diable.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous avez bien tort, madame, de vous commettre avec des êtres pareils, des gens sans morale, sans principes, sans religion. Si jamais, Dieu nous en préserve! si jamais leur parti triomphait, nous ne tarderions point à revoir 93 et toutes ses horreurs. Que dis-je 93! le mot est trop doux : des cannibales et des anthropophages!

LA MÈRE AUBRY. — C'étiont-y point des gens qui mangeont les personnes?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Tous les sexes en

général, tout ce qui ne partage pas leur opinion.

LA MÈRE AUBRY. — Et le gouvernement y souffririont ça ?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Les plus forts n'ont-ils pas toujours fait la loi ?

LA MÈRE AUBRY. — Ça, c'étiont bé vrai.

M. DUFOY. — Il faut espérer, mademoiselle, que les choses n'en viendront pas là.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Plus loin encore, monsieur, avec ces gens-là, beaucoup plus loin.

LA MÈRE AUBRY. — C'est point l'embarras, je n'savons point pourquoi, mais j'ons point d'bonheur d'puis un bon bout de temps.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Parce que nous ne respectons plus rien, parce que tout est méconnu, renversé, parce qu'il n'y a plus de religion, partant plus de frein.

LA MÈRE AUBRY. — Faut pourtant point dire non plus que j'sommes sans religion.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Comment l'entendez-vous, madame ?

LA MÈRE AUBRY. — Que, dimanche passé, le jour d'la Pentecôte, y aviont core plus d'monde au dedans d'l'église que non point dehors.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Parce que l'on est bien aise de se faire voir ; de l'orgueil et de la

vanité, pas autre chose, et l'on passera auprès de M. le curé le chapeau cloué sur la tête.

LA MÈRE AUBRY. — Écoutez, mamselle Guimard, il a ben aussi queuques petites choses à se reprocher, notre curé, marchez! Soyons justes et de bon compte, l'meilleur des prêtres y n'valont rien.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avez-vous oublié feu M. l'abbé Segrais, madame?

LA MÈRE AUBRY. — Que nenni, je l'ons point oublié, je ne l'oublierons même jamais, marchez! c'étiont s't'ilà qu'en étiont un brave homme de curé, qui laissiont faire à tout l'monde comme il l'entendiont.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Ce fut là le seul tort que l'on eut à lui reprocher.

LA MÈRE AUBRY. — Combien qu'il étiont respectable, l'pauvre cher homme du bon Dieu! combien qu'sans lui, défunt mon père il auriont tout donné à li, rien à mé! mais c'étiont un vieux, voyez-vous, tandis que tous ces jeunes curés-là, ils étiont tous des morveux. Dame, écoutez donc, il en étiont des hommes comme des femmes, mamselle; quand on est jeune, on est jeune.

MADEMOISELLE GUIMARD. — J'aime à croire, madame, que M. l'abbé Segrais a été jeune comme un autre.

M. DUFOY. — C'est probable.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je vous suis obligée, monsieur, de votre observation. Je vous disais qu'il avait été jeune, M. l'abbé Segrais, et cependant jamais au grand jamais...

LA MÈRE AUBRY. — Parce que, dans le temps qui s'amusiont, je l'ons point vu, j'étions point au monde.

M. DUFOY. — Je crois, en définitive, que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous monter d'avance contre celui-ci.

LA MÈRE AUBRY. — Vous a *biau* dire et *biau* faire, monsieur Dufoy, jamais vous ne me ferez r'aimer ce curé-llà.

M. DUFOY. — Et pourquoi ? je vous le demande !

MADEMOISELLE GUIMARD. — Madame serait peut-être bien embarrassée de nous le dire.

LA MÈRE AUBRY. — Point déjà si tant, mamselle.

M. DUFOY. — J'avoue que je ne comprends rien à cette animosité, et à moins que vous n'ayez de puissants motifs...

LA MÈRE AUBRY. — J'en manquons point, j'en ons assez, marchez !

MADEMOISELLE GUIMARD. — Lorsqu'il est arrivé parmi nous, M. le curé, le presbytère était en réparation ; ce fut chez vous qu'il descendit, madame ;

vous étiez enchantée de lui, à cette époque; pourquoi être changée à ce point?

LA MÈRE AUBRY. — Parce que, depuis, il aviont fait des crasses et des sottises à tout un chacun; mais j'vous les dirions ses sottises, monsieur Dufoy, que vous voudriez point les craire tant qu'elles sont grosses. Enfin, pas plus tard que l'aut' dimanche, not'homme il étiont un brin étourdi; il aviont, sauf votre respect, acheté un porc; il aviont pris avec le marchand de cochons, et pis d'aut'es, et pis le bedeau et les chantres, la validité d'un verre de vin, pas plus; si bien...

M. DUFOY. — Qu'il était étourdi.

LA MÈRE AUBRY. — Il étiont dans le chœur qui chantiont la grand'messe aussi gentiment que je nous mettrions à la chanter llà! V'là le curé, qu'avont bu, *magé* et couché trois semaines, sans reproche, cheux nous, qui s'en v'nont li dire dans son tuyau d'oreille d'ôter sa chape et d's'aller jeter sus son lit... C'étiont-t'y poli de dire ça à un homme? C'étiont-t'y une raison parce qu'il étiont étourdi de li dire ça? pour qui veniont l'affronter en pleine grand'messe?

M. DUFOY. — Avez-vous d'autres griefs encore?

LA MÈRE AUBRY. — Et ces quatre cents de fagots qu'il m'aviont demandés et qu'il n'a point pris, par rapport qu'il étiont trop chers, c'étiont-t'y une

honnesteté à faire au monde, ça?... Et l'p'tit d'not' fille aînée qu'il aviont renvoyé du catéchime, par rapport qu'il y aviont tiré sa langue en *errière* de li, c'étiont-t'y ben honnête? Faut-t'y point qu'un *afant* y leux amusiont; et ce qu'il avont fait, c'étiont-t'y une politesse à faire à des père et mère?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Il est de certaines choses qu'il est impossible de tolérer.

LA MÈRE AUBRY. — Laissez donc, mamselle; tout ce qui venont de ces gens-là, vous le trouvez suparbe; si c'étiont des aut'es qui faisiont le demi-quart de ce que faisont ceux-ilà, vous jetteriez les hauts cris, je vous connaissons.

M. DUFOY. — Il faut faire un peu la part de l'humanité.

LA MÈRE AUBRY. — Je la faisons aussi; à preuve, c'est que j'donnons plus que l'curé n'donnont aux pauvres; j'en avons plus que li de l'humanité, marchez!

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je vais vous demander la permission de me retirer, madame; vous professez des principes qui ne sont nullement en rapport avec ma manière de voir et de penser.

LA MÈRE AUBRY. — Écoutez, mamselle, je n'craignons rien d'parsonne, et, quand les choses ne nous convenont point, j'savons ben l'dire itou; et, si l'on

n'y prend garde, j'allons retomber dans la prêtraille, tout dret, marchez !

M. DUFOY. — Madame Aubry, vous allez un peu loin.

MADEMOISELLE GUIMARD. — C'est intolérable.

LA MÈRE AUBRY. — Croyez-vous que je n'sommes point payée pour dire ce que j'en disons des prêtres? Que quand défunt son homme, à not' fille, la plus jeune, il étiont mort *mognier* * au moulin de Galecourt, qui n'aviont laissé qu'un unique *afant* à sa femme, et que ce méchant curé de Boudry, il l'aviont si bien embêté, l'pauvre *afant*, qu'il alliont en faire un prêtre ; c'étiont-t'y encore aimable ça ? un garçon de seize ans, la tête de plus que M. Rouget, et fort à proportion, ne point faire œuvre de ses dix doigts, que la pauvre mère en aviont tant besoin de li et qu'elle étiont obligée de louer leux biens ! C'étiont-t'y point des atrocités, des conduites pareilles ? Tenez, monsieur Dufoy, je ne savons ce qui nous retenont de regretter l'empereur, et tous les jours, j'sentons que je le regrettons de pus en pus, c'pauvre homme-là.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je ne vous en fais pas mon compliment, avec son ambition démesurée, un buveur de sang !

* Meunier.

LA MÈRE AUBRY. — Le pauvre monde au moins y viviont avec li.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Quand il n'allait point à la boucherie.

LA MÈRE AUBRY. — Not' neveu, il en aviont pourtant revenu de l'armée.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avec deux jambes de bois.

LA MÈRE AUBRY. — Il aviont-t'y point tout de même la croix d'honneur? il étiont-t'y point officier? n'aviont-t'y point dîné à la même table avec le sous-préfet? et du pain sur la planche?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Et la mâchoire brisée !

LA MÈRE AUBRY. — Ça n'empêche que j'aimerions core mieux voir le petit d'not' fille comme ça que non point prêtre.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Heureusement que tout le monde n'est pas de votre avis.

LA MÈRE AUBRY. — Qu'est-ce qui leur apprenont au séminaire? A regarder leux père et mère comme rien du tout; et, une fois qui leux ont mis le nez là dedans, c'est fichu, il n'aimont plus qu'eux.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Madame Aubry, je suis bien votre servante.

LA MÈRE AUBRY. — Non, c'étiont moi que je

m'en allons ; j'ons plus à faire que non point vous qui n'a qu'à vous occuper des autres. A revoir, monsieur.

M. DUFOY. — Bonjour, madame Aubry.

LA MÈRE AUBRY. — Vous verrez à prendre votre beurre autre part, mamselle ; je n'en battons plus, nos vaches sont pleines.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Bien obligée, madame... Insolente !

SCÈNE IV.

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD.

M. DUFOY. — Cette mère Aubry est bien la meilleure femme du monde...

MADEMOISELLE GUIMARD. — Grossière comme du pain d'orge.

M. DUFOY. — Mais, une fois partie, plus moyen de l'arrêter : un cheval échappé !

MADEMOISELLE GUIMARD. — Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, c'est de vous voir écouter toutes ces sorties avec un calme, une patience uniques. Vous êtes d'un sang-froid imperturbable...

M. DUFOY. — Le moyen de faire autrement ?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous avez beau dire, vous aimez tout ce monde-là.

M. DUFOY. — Après tout, c'est mon pays; c'est plus fort que moi, ce qui n'empêche de leur rendre toute la justice qui leur est due.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous n'êtes pas fâché non plus d'entendre dire à tout bout de champ : « Voyez-vous, là-bas, ce gros papa qui marche un peu de côté, et qui s'en va frisant les murailles? C'est M. Dufoy, le plus cossu, le plus étoffé de l'endroit; c'est lui qui fait ici la pluie et le beau temps; ses enfants, il les a tous supérieurement établis à Paris, tous y font admirablement bien leurs affaires. » Cela sonne si agréablement aux oreilles ! il est si doux de s'entendre trompeter ainsi !

M. DUFOY. — J'ai une recette qui m'a toujours réussi, c'est à elle que je dois la tranquillité dont j'ai joui jusqu'à présent.

MADEMOISELLE GUIMARD. — En faites-vous part à vos connaissances, de votre recette?

M. DUFOY. — Bien volontiers. C'est d'avoir eu le bon esprit de me contenter de tout.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Le beau mérite! quand jamais on n'a eu besoin de rien, quand on a toujours eu tout à bouche que veux-tu !

M. DUFOY. — J'ai toujours rencontré plus malheureux que moi.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous êtes ce que

nous appelons un grand homme, un philosophe!

M. DUFOY. — Si vous voulez.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je ne suis plus étonnée, d'après cela, du plaisir que vous sembliez goûter aux déclamations impies de cette femme.

M. DUFOY. — Parce que j'ai cru remarquer, au milieu de tout son bavardage, des choses assez sensées.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je vous conseille d'en parler; des absurdités du commencement à la fin, un athéisme révoltant, un cynisme effroyable; mais où nous mènera cet oubli de toute espèce de retenue et de convenance? où allons-nous? je vous le demande.

M. DUFOY. — Je n'en sais rien non plus.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Ah! que l'abîme des révolutions est loin d'être comblé!

M. DUFOY. — Mon Dieu, mademoiselle, laissez donc aller les choses d'elles-mêmes; vous vous faites un mal!... Tout ce que vous direz et rien, ça ne changera pas la face des affaires.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Et tout cela parce que chacun, dans sa sphère, se croit un génie. Croyez-vous, par exemple, que, si M. de Grandbois avait été aussi sévère avec monsieur son fils comme jadis M. le marquis de Grandbois, son père, que ce

petit monsieur se fût brûlé la cervelle à quatorze ans, parce que toute l'Europe n'avait pas les yeux sur lui? Il l'eût fait enfermer à la Bastille, et bien il eût fait; et monsieur son père ne serait pas à le pleurer aujourd'hui plus qu'il ne le mérite. Quant à moi, je ne l'ai pas plaint un instant, au contraire, et j'ai trouvé qu'il s'était conduit comme un petit sot et un petit égoïste.

M. DUFOY. — Il est certain que ce jeune homme a fait là une grande folie.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Un polisson, qui de la vie ne mettait les pieds à l'église; encore un philosophe!

M. DUFOY. — Bien obligé.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je plains sa pauvre mère, qui, certes, ne méritait pas cela. Quant au père, il en a pris bien vite son parti, il n'a pas été longtemps à s'en consoler. Le voilà donc député! la belle chute! Je ne sais s'il est honteux de se montrer; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où il a passé près de moi, il a tourné la tête d'un autre côté.

M. DUFOY. — Il est pourtant fort honnête avec tout le monde, M. de Grandbois.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Avec ceux surtout qui peuvent lui être utiles... Aurait-on jamais vu autrefois dans la famille des MM. de Grandbois se

conduire comme on le fait aujourd'hui? Madame de Grandbois, sa mère, se serait-elle jamais compromise au point d'aller à travers champs quêter pour son mari? Il leur sied bien, après des vilenies semblables, d'aller se carrer dans leur équipage. Je sais qu'à leur place je n'oserais me montrer nulle part. Fi, l'horreur! c'est dégoûtant!

. DUFOY. — Est-ce bien vrai?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Il n'y a pas à dire non; je l'ai vue, vous dis-je, de mes propres yeux, et je l'ai suivie dans toutes ses promenades; aussi puis-je en parler savamment.

M. DUFOY. — Je n'aurais jamais cru cela.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Mais c'est elle, madame de Grandbois, qui a poussé M. de Grandbois à faire tout ce qu'il a fait. Vous-même, que ces gens-là semblent combler d'égards aujourd'hui, demain ils ne vous connaîtront plus, vous, monsieur Dufoy, qui avez été le grand meneur dans ces beaux tripotages!

M. DUFOY.—Je n'en ai pas de regrets, mademoiselle, je l'ai fait dans une bonne intention; ma conscience ne me reproche rien.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Vous avez voulu en faire une fois encore à votre tête, comme toujours; votre femme, je le sais, n'a jamais approuvé votre façon d'agir à cet égard.

M. DUFOY. — C'est-à-dire que je suis toujours à me demander pourquoi madame Dufoy, qui est excellente, a toujours eu de l'éloignement pour ces personnes-là.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Par la raison toute simple que nous autres femmes, soit dit en passant, avons parfois le tact assez fin, que nous connaissons assez notre monde, mes chers messieurs.

M. DUFOY. — Mais ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant encore, que c'était madame de Grandbois qui avait poussé son mari à faire ce qu'il a fait?

MADEMOISELLE GUIMARD. — Je vous répondrai à cela qu'il n'y a point de règle sans exception; toutes ne lui ressemblent pas, Dieu merci!

M. DUFOY. — Mais quel bruit! on dirait une émeute.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Cela ne m'étonne pas; tout est en convulsion, et vous ne voulez pas me croire encore quand je vous dis que nous sommes à deux doigts de notre perte.

M. DUFOY. — C'est tout bonnement le père Bontems et le maréchal qui sortent du cabaret.

SCÈNE V.

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD, LE PÈRE BONTEMS, LE MARÉCHAL.

LE PÈRE BONTEMS. — Ah! fichtre, oui, que, si j'avions à recommencer ce que j'ons fait, j'y regarderions à deux fois; pas si bête!

LE MARÉCHAL. — Mé itou, que j'aimerions ben mieux ne jamais m'appeler Tubœuf de mon nom.

M. DUFOY. — Mais qu'avez-vous donc, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS. — Tenez, monsieur Dufoy, je ne vous voyions point tant que j'sommes d'mauvaise humeur; j'voudrions trouver queuqu'un pour leux battre.

MADEMOISELLE GUIMARD. — Monsieur Dufoy, je suis votre servante.

M. DUFOY. — De tout mon cœur, mademoiselle.

SCÈNE VI.

LE PÈRE BONTEMS, M. DUFOY, LE MARÉCHAL.

M. DUFOY. — Voyons, père Bontems, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous?

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons que j'ons été enfoncé par vot' Faucheux ; j'sommes ben revenu sus son compte, marchez !

LE MARÉCHAL. — Il étiont un homme, c'Faucheux-là, qui vous promettiont tout pour avoir des voix ; une fois qu'il les ont évues, y s'fichont autant de nous tous comme de rien du tout.

LE PÈRE BONTEMS. — La même chose.

M. DUFOY. — Ce que vous me dites là m'étonne, père Bontems, surtout d'après notre conversation de tantôt.

LE PÈRE BONTEMS. — Il m'aviont point fé à ce matin c'qui m'avont fé à c'te remontée.

M. DUFOY. — C'est donc bien fort ce qu'il vous a fait ?

LE PÈRE BONTEMS. — Je ne la feriont point à not' plus grand ennemi, la sottise qui m'ont fé.

LE MARÉCHAL. — Et à mé... Combé qu'y ne m'en aviont-t'y point fé des belles promesses : que j'étions un homme à part ; qu'il alliont m'faire avoir la croix d'honneur, comme quoi j'avions été au 9e dragons ; que j'allions ferrer (sauf vot' respect) toutes les bêtes du pays ; enfin, si j'vous disions tout ce qui n'm'aviont point promis, je resterions ici, à c'te place, jusqu'à demain.

M. DUFOY. — Pardon ; il commence à se faire tard, vous ne paraissez pas disposés à me mettre

au courant de sitôt, je vous souhaite bien le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS, *le retenant.* — Vous n'a point besoin de vous en aller à c't'heure; j'allons faire venir quet'chose.

M. DUFOY. — Bien obligé; je ne prends jamais rien entre mes repas.

LE PÈRE BONTEMS. — Comme vous voudrez... Dites donc, monsieur Dufoy.

M. DUFOY. — Eh bien?

LE PÈRE BONTEMS. — Êtes-vous-t'y un brave homme?

M. DUFOY. — Mais je crois que oui.

LE PÈRE BONTEMS. — Je sommes braves itou; j'sommes Francés.

LE MARÉCHAL. — J'sommes trois Francés, pas vrai, monsieur Dufoy?

LE PÈRE BONTEMS. — Et des vrais Francés.

M. DUFOY. — Où voulez-vous en venir?

LE MARÉCHAL.—Dites-z'y vot' conte à c't'homme, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS. — D'abord, j'vous prévenons que c'étiont des horreurs qu'y m'aviont fait, l'Faucheux.

LE MARÉCHAL. — Sans compter qu'ils en aviont descendu à la première révolution qui l'aviont point tant mérité que li, marchez!

M. DUFOY. — Quand vous voudrez, père Bontems, je suis à vos ordres.

LE MARÉCHAL. — Faut-t'y qui *seyont* brigand de s'adresser à un homme d'âge !

M. DUFOY. — Si vous parlez toujours, maréchal, il me sera impossible de rien apprendre.

LE MARÉCHAL. — « Vous n'a qu'à v'ni cheux nous, papa Bontemps, que li disiont, l'sournois qu'il étiont. Quand vous viendrez à avoir de besoin de queut'chose, regardez not' maison ne pus ne moins que si qu'elle étiont à vous en propre. » Je t'en fiche !

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons qu'à m'y présenter, à leux baraque de maison, j'y s'rons ben traité, marchez !

M. DUFOY. — Et que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS. — J'y demandions rien.

M. DUFOY. — Comment alors a-t-il pu vous refuser?

LE PÈRE BONTEMS. — Une bêtise.

LE MARÉCHAL. — Je vous avions dit de vous en méfier.

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons regret de ne point avoir écouté.

LE MARÉCHAL. — Il étiont capable de tout. Un vieux chien qu'y m'avions dressé un procès-verbal le lenredemain que je l'avions nommé député.

M. DUFOY. — Et pourquoi ce procès-verbal?

LE MARÉCHAL. — Pour un rien.

M. DUFOY. — Mais encore?

LE MARÉCHAL. — Tout ça par rapport que not' petit il aviont tiré queuques coups de fusil sur ses vieilles volailles; si faut pas mieux qu'un *afant*, y leux amusions avec un fusil aux environs de ses père et mère que de fréquenter de mauvaises gens. Un *afant* d'dix-huit ans! J'en ons évu pour dix-neuf francs, aveucq c'vieux Faucheux-là.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont leux garde qui t'aviont dressé l'procès-verbal; tandis qu'à mé, c'étiont li en personne, et à mé bé pus fort qu'à té.

LE MARÉCHAL. — C'étiont point pus fort que de s'fâcher quand j'nous ons mis tous de cheux nous dans leux vieux banc, que d'puis dix-sept mois je nous y mettions.

M. DUFOY. — En conscience, maréchal, vous avez bien le moyen de louer un banc.

LE MARÉCHAL. — Mais pisqu'y n'y veniont jamais dans leux vieux banc, et qu'il aviont choisi l'jour de Pâques qu'l'église il étiont pleine, pour nous dire de nous en aller.

M. DUFOY. — Ne me disiez-vous pas que ce qui a été fait à votre égard était plus fort encore, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS. — Il étiont si affreux, que, si

j'avions évu dix années d'moins, j'y brésillions tout cheux eux, quoi !

M. DUFOY. — Vous auriez eu tort.

LE MARÉCHAL. — Vous ne pourrez jamais connaître ce que j'ons souffert aveucq li.

LE PÈRE BONTEMS. — Jamais, jamais.

LE MARÉCHAL. — Dites-z'y donc pourquoi ; vous pouvez bien y dire, à c't'homme.

M. DUFOY. — Ce sera, après ça, comme vous voudrez, père Bontems.

LE PÈRE BONTEMS. — Pisque vous y tenez, vous allez en juger.

M. DUFOY. — Je suis tout oreilles.

LE PÈRE BONTEMS. — Vous saurez, monsieur Dufoy, que, cheux nous, j'ons jamais rien refusé à personne.

M. DUFOY. — C'est une justice à vous rendre.

LE MARÉCHAL. — J'ons de besoin les uns aux autres dans la vie du monde, les uns d'une chose, les autres d'une autre ; ce que j'ons point vous l'avez, et voilà !

M. DUFOY. — Continuez.

LE PÈRE BONTEMS. — J'ons jamais rien refusé à personne.

LE MARÉCHAL. — Vous a toujours été trop franc.

LE PÈRE BONTEMS. — J'y ons point de regret.

Eh ben, voilà la chose qui m'aviont faite, l'Faucheux, que j'viverions cent ans core, que je l'oublierions point; la voilà.

M. DUFOY. — Voyons.

LE PÈRE BONTEMS. — J'étions sorti tantôt aveucq l'maréchal.

LE MARÉCHAL. — Tous deux n'ensemble.

LE PÈRE BONTEMS. — L'maréchal y m'dit, dit-t'y: « Père Bontems, quoiqu'vous payez? » J'y dis, dit-t'y: « J'te payons tout c'que tu voudras, mon garçon. — Bon! qui me dit, dit-t'y, c'que vous voudrez. » J'y réponds : « Bon! » que je dis. Sur ce, j'buvons une première.

LE MARÉCHAL. — J'en buvons deux.

LE PÈRE BONTEMS. — J'en buvons trois.

LE MARÉCHAL. — J'en buvons quatre.

LE PÈRE BONTEMS. — Ainsi d'suite; pis j'allons chez l'Faucheux, ousque j'avions à li parler... Eh ben, savez-vous ce qu'il ont répondu?

M. DUFOY. — Pas encore.

LE PÈRE BONTEMS. — Il aviont répondu non... C'étiont-t'y un affront faire à un honnête homme?

LE MARÉCHAL. — A un Francé!

M. DUFOY. — Mais que lui demandiez-vous?

LE PÈRE BONTEMS. — J'y demandions rien.

M. DUFOY. — Décidément, père Bontems, je vais vous souhaiter le bonjour.

LE PÈRE BONTEMS, *le retenant.* — Deux minutes, monsieur Dufoy.

M. DUFOY. — Vous n'en finissez jamais, mon cher! J'ai affaire; c'est insupportable.

LE MARÉCHAL. — Deux minutes, qu'on vous dit.

M. DUFOY. — Voilà deux heures, bientôt, que vous êtes là à me tenir le bec dans l'eau...

LE PÈRE BONTEMS. — Deux minutes.

LE MARÉCHAL. — Pas davantage.

M. DUFOY. — Eh bien, quelle est cette chose qu'il vous a refusée?

LE MARÉCHAL. — Dites-li, allez, tant pis.

LE PÈRE BONTEMS. — Vous y tenez?

M. DUFOY. — Je viens de vous dire pourquoi.

LE PÈRE BONTEMS. — J'vous l'allons conter.

M. DUFOY. — Dépêchez... Pourquoi ce refus?

LE PÈRE BONTEMS. — Eh ben, c'étiont... faut-t'y li dire, dis, Mérovée?

LE MARÉCHAL. — Dites-z'y.

LE PÈRE BONTEMS. — Pour une échelle.

M. DUFOY. — Et c'est pour cela, pour une échelle!

LE MARÉCHAL. — C'étiont-t'y point assez?

M. DUFOY. — Vous êtes fous.

LE PÈRE BONTEMS. — Un homme si riche! nous faire y donner dix-neuf francs pour des bigres de

pigeons de rien, un mauvais gars que j'ons nommé député !

LE MARÉCHAL. — Qui s'en veniont cheux nous des dix fois la journée !

LE PÈRE BONTEMS. — Une méchante échelle de rien, qui nous est refusée.

LE MARÉCHAL. — Et mes dix-neuf francs que j'y ont donnés !

LE PÈRE BONTEMS. — Et nos voix donc, que j'y ons accordées !

LE MARÉCHAL. — Si y a jamais queuqu'chose de changé, marchez !

LE PÈRE BONTEMS. — J'voterons plutôt pour M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL. — Mé itou, bé sûr.

LE PÈRE BONTEMS. — C'étiont core un fier, M. d'Grandbois.

LE MARÉCHAL. — Après tout, n'étiont-t'y point dans son droit d'être fier, un seigneur ; c'étiont-t'y point leux état de l'être ! Il étiont bé fier itou, c'vilain Faucheux-là : pourquoi que l'autre ne le seriont point, pisqu'il étiont noble ?

LE PÈRE BONTEMS. — T'nez, tant pis, monsieur Dufoy, faut que vous me remettiez avec li.

LE MARÉCHAL. — Vous serez un brave homme pour mé itou.

M. DUFOY. — Ce serait avec grand plaisir, mes-

sieurs ; mais je retourne tantôt à Paris. Bien le bonjour.

SCÈNE VII.

LE PÈRE BONTEMS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL. — T'nez, voulez-vous que j'vous dise, père Bontems?

LE PÈRE BONTEMS. — Quoiqu'tu veux?

LE MARÉCHAL. — Ce vieux Dufoy-là, c'étiont point core grand'chose de bon.

LE PÈRE BONTEMS. — Ein calin! je l'connaissons ben, j'ons-t'y point été à l'école ensemble?

LE MARÉCHAL. — Vous a-t'y jamais *magé* cheux eux.

LE PÈRE BONTEMS. — Jamais.

LE MARÉCHAL. — Un fier itou.

LE PÈRE BONTEMS. — Et un grand... dis donc, Mérovée?

LE MARÉCHAL. — T'en viens-tu à quand mé?

LE PÈRE BONTEMS. — Où qu'vous allez?

LE MARÉCHAL. — Viens t'en voir à quand mé.

LE PÈRE BONTEMS. — Marchez!

L'ESPRIT DES CAMPAGNES.

I

LA MÈRE GILLES, MADAME GERMAIN, *un petit garçon à la main, la tête enveloppée dans un mouchoir.*

LA MÈRE GILLES. — Eh ! la Germaine, vous v'la donc par ici ?

MADAME GERMAIN. — Comme vous voyais, la Gillotte, que v'la mon p'tit qu'avont toujou bé mal à ses paur' z'yeux.

LA MÈRE GILLES. — Eh ! mais oui ; paur' afant, qu'il en équiont quasiment tout défiguré. Et vous v'nais ed'voire el' médecin, c'est sûr ?

MADAME GERMAIN. — J'venons censément de l'consulter ; qui m'dit dit-y comme cha, d'y posais ein vésicatoire derrièr' el' zoreilles.

LA MÈRE GILLES. — Qu'est qu'y disiont qu' c'équiont ?

MADAME GERMAIN. — Y disiont qu' c'équiont les gourmes.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont point les gourmes, y n'y connaissont ren; si vous n'allais vous mette comme cha dans leux mains, à ces gens-là, vous n'risquais ren d'y mager el' pu clair ed' vout bien, marchez !

MADAME GERMAIN. — Je l' croirais ben.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont tou des bêtes, avec leux science et des mageux d'argent; que c'équiont eux qui m'aviont rendue toute crochue ed' ma jambe.

MADAME GERMAIN. — Allais, marchais, la Gillotte ! c' n'est point pour dire, mais on n'est core bé n'embarrassais quand n'on souffre.

LA MÈRE GILLES. — Ah ! mais oui, qu'on l'est bé; mais, si j'avions tout aussi bé n'un conseil à vous donnais, vout afant seriont bétôt guéri.

MADAME GERMAIN. — Qué qu' c'est qu' vous z'y voulais faire ?

LA MÈRE GILLES. — Vous l'allais voire... C'équiont n'ein s'grais qu'étiont aussi sûr, qui n'y aviont point son pus sûr.

MADAME GERMAIN. — Qué qu' c'est qu'vous z'y voulais faire ?

LA MÈRE GILLES. — Faut qu'vous m' proméquiais de l'garder pour vous.

MADAME GERMAIN — J'vous l'promettions.

LA MÈRE GILLES. — Vout' foi d'honnête fâme.

MADAME GERMAIN. — J'vous la donnons.

LA MÈRE GILLES. — Que l'cordognier d'cheux nous, y l'avons fé, que d'puis qu'il l'aviont fé, y ne se r'sentons pas pu que d'sus la main qu'il aviont été sourd.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc qu'vous z'y voulais faire à c't'afant?

LA MÈRE GILLES. — Qu'la fille à la Poupel, alle s'équiont guérie, en l'faisant, ed' son mal qu'alle aviont à ses seins.

MADAME GERMAIN. — Mais qu'est qu' c'équiont donc?

LA MÈRE GILLES. — Faurait pour cha qu'vous auriais étais mariais n'à l'église.

MADAME GERMAIN. — J'l'ons été, mon homme iton.

LA MÈRE GILLES. — Faurait qu'vous remplississiez ben tous vos d'voirs ed' réligion.

MADAME GERMAIN. — J'avons commungnié sept fois d'puis n'un an.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer qu'vous n'en dirais ren n'à parsonne.

MADAME GERMAIN. — J'vous l'jurons.

LA MÈRE GILLES. — Faurait jurer vout' foi d'honnête fâme.

MADAME GERMAIN. — J'vous la jurons... Mon Dieu! quoi donc qu'c'est ed' si tarrible?

LA MÈRE GILLES. — Vous l'allais voire... Vous allais trouvais la mère Moizy... vous savais bé, la mère Moizy?

MADAME GERMAIN. — Si j'la connaissons, la Moizy? J'crais ben que j'la connaissons! je n'la connaissons que d'trop, pisque j'vous dis que j'la connaissons, qu'alle demeuriont core à Hérouval.

LA MÈRE GILLES. — Alle en n'équiont d'Hérouval.

MADAME GERMAIN. — Qu'défunt son homme, à la Moizy, el' père Taupin, qu'il l'appelliont, il équiont garde cheux l'général à Trémicourt, au châtiau ed' Trémicourt.

LA MÈRE GILLES. — Il aviont étais tuais dans les temps, son homme, par ein bracognier qui bracogniont.

MADAME GERMAIN. — Qu'alle aviont sa fille, la mère Moizy, sa cadette, Séraphine, qu'il l'appelliont, qu'aviont été faire ed' ses farces à Paris.

LA MÈRE GILLES. — Eh bé, oui, c'qui ne l'avont tout d'même point n'empêchée ed'se mariais, et bé mariais, au garçon du maire ed' Pourchival.

MADAME GERMAIN. — Qu' ses père et mère y n'vouliont tout d'même point de c'mariage ilà.

LA MÈRE GILLES. — Qui n'avont évu lieu que pasce qui z'aviont graissé la patte au curé... Vous savez bé n'ous qu'alle resse, la mère Moizy?

MADAME GERMAIN. — Alle restons tout contre l'mur ed' la farme à M. Marchais.

LA MÈRE GILLES. — C'équ'ont pu, à c'te heure, M. Marchais, c'équiont M. Langlois.

MADAME GERMAIN. — Eh ben, pour lors, qu'est qu'y faut que j'fassions à c' t'afant?

LA MÈRE GILLES. — Vous allais trouvais la mère Moizy, avec vout' petit; alle vous dit deux prières à jeun, l'eune à sainte Procope, l'aute à saint Florent; vous f'sais cha padant quarante jours sans décessais; des prières ed' quarante jours, sans n'y maquer, l'matin n'à jeun. Vout afant y n'aviont n'après l'œil aussi sain comme si qui n'y aviont évu ren du tout.

MADAME GERMAIN. — Comment qu'vous dites, la Gillotte?

LA MÈRE GILLES. — Quarante jours ed' prières, l'matin n'a jeun, qu'on vous dit, l'eune à sainte Procope, l'aut' à saint Florent.

MADAME GERMAIN. — Qu'est qu' cha coûte?

LA MÈRE GILLES. — Vous z'y donnais c'que vous voulais, quant l'afant il équiont guéri.

MADAME GERMAIN. — Cha m'arangeont.

LA MÈRE GILLES. — Y en a d'aucuns qui vous

diront qu'c'équiont des bêtises... vous vous z'en fichais.

MADAME GERMAIN. — Combien qu'vous dites ed' prières, la Gillotte?

LA MÈRE GILLES. — Quarante, el' matin n'à jeun, l'eune à saint Procope, l'aut' à saint Florent, et vout' afant il équiont guéri comme aveucq la main.

MADAME GERMAIN. — N'y a t'y qu' cha à faire?

LA MÈRE GILLES. — Pis qu'on vous dit qu'y n'y a ren d'meilleur... J'nons point fait n'aut' er' mède quand mon paur' homme il aviont n'été malade.

MADAME GERMAIN. — N'équiont t'y point mort, vout'homme?

LA MÈRE GILLES.— Pasce que l'méd'cin il l'aviont commenchais... L'z'officiais ed' santais, voyais-vous, la Germaine, c'équiont tous des bêtes et des mageux d'argent.

MADAME GERMAIN. — C'est qu'en v'là n'aussi de c't' argent que j'leux z'y donnons.

LA MÈRE GILLES. — Sans compter çui qu'vous leux z'y donnnerai core.

MADAME GERMAIN. — Et des bouteilles equ' j'allions sarcher à Gisors, qu' c'équiont, ed' dans, comme des infections; dame, c'est qu'vous n'avais point bé gros ed' marchandise, pour une piesse ed' six francs, cheux l'z'apothicaires, et pis core des bêtes noires qui l'y disiont ed' prendre.

LA MÈRE GILLES. — Queux bêtes noires qu' c'équiont?

MADAME GERMAIN. — C'équiont quasiment comme un var.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont-t'y approchant comme eun var noir?

MADAME GERMAIN. — Ne pus ne moins; c'équiont tout d'même bé laid.

LA MÈRE GILLES. — C'équiont des *censures*.

MADAME GERMAIN. — Y les z'avont fait prendre à c'te paur' afant, y n'en n'avont pas plus tôt magé eune demi-douzaine, qu'son paur' cœur y aviont tournais ; y'n'n'a été au lit dix-neuf jours.

LA MÈRE GILLES. — Des guerdins!

MADAME GERMAIN. — Y n'y a point jusqu'à des bains qui z'y ordognions ed' prendre.

LA MÈRE GILLES. — Y z'y ordognions ed' prendre des bains, el' scélérats? y vouliont donc el' massacrer, l'paur' innocent? C'équiont avec leurs sales bains qui m'l'aviont tuais, mon cher ami.

MADAME GERMAIN. — Aussi j'nous z'ont ben gardé ed' lui en donnais.

LA MÈRE GILLES. — Sans comptais equ' vous avais tout d' même bé fait... mon pauv' chéri! en plein cœur ed' l'hiver, ma chère amie, aux Rois, y nous disons de l'baigner, el' scélérats ed' voleux! Je l'sortons toute seule equ' j'équions ed' son lit,

l'paur' cher ami ; je l'descendons comme ej' pouvons dans nout' fourni, je l'mettons comme un var, qu'ches dents claquiont, qu'cha faisait piquié de l'voire, et j'y j'tons sus l'dos, à c'paur' chérubin, des pleines potées d'eau chaude, qu'son paur corps il en équiont tout violais... Je l'portons dans son lit, le lenr'demain pu parsonne.

MADAME GERMAIN. — Paur' cher homme !

LA MÈRE GILLES. — Chait pourtant comme cha... Aussi vrai comme y n'y a qu'ein Dieu... Des scélérats ! ma chère amie ! des massacreux ed' monde ! des francs filoux, qui m'ont envoyé leux quittances après eq' mon homme il aviont étais enterrais, comme si qu'ils l'aviont sauvais, les guerdins ! (*Elle sanglote.*)

MADAME GERMAIN. — Faut point s'désolais, la Gillotte : c'qu'est fé est bé fé.

LA MÈRE GILLES. — L'bon Dieu n'équiont tout d'même point jusse ed' laissais existais des geux pareils ! (*Un silence qui donne le temps à la Gillotte de passer à plusieurs reprises le dos de ses mains sur ses yeux.*)

MADAME GERMAIN. — N'à r'voire, la Gillotte... J'irons ed' main cheux la Moizy.

LA MÈRE GILLES. — Avec vout' petit ?

MADAME GERMAIN. — Pardine, oui.

LA MÈRE GILLES. — Et' matin n'a jeun... Vous

v'là donc partie? vous n'entrais donc point boire un var ed' cidre?

MADAME GERMAIN. — Faites honneur, la Gillotte, j'avons encore six quarts ed' lieue d'ici cheux nous, et pis m'n'homme qu'y faut qu' j'allions voire qui travaillont au Roquet.

LA MÈRE GILLES. — Cheux qui qui travaille?

MADAME GERMAIN. — Y f'sons n'ein mur à la farme ed' Vertbois.

LA MÈRE GILLES. — S'il en équiont payé, cha n's'ra que d'mi mal.

MADAME GERMAIN. — C'est c'que j'y avons toujou dit... Qu' voulais-vous, l'z'hommes!

LA MÈRE GILLES. — C'est sûr.

MADAME GERMAIN. — N'à r'voire, la Gillotte.

LA MÈRE GILLES. — N'à r'voire, la Germaine.

MADAME GERMAIN, *à son petit garçon.* — Accours, ma cane, accours, ma p'tite fille, viens-nous-en. (*Elle s'éloigne; la Gillotte entre chez sa voisine.*)

II

PERSONNAGES.

LE PÈRE PIGOCHET.
M. BOUJU.
LA MÈRE THOMAS.
PHILOGÈNE, garçon maréchal.

(La scène se passe dans un village, devant la maison du maréchal et dans un chemin creux aboutissant à une route de traverse.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE PIGOCHET, PHILOGÈNE, *à la croisée de sa boutique*, LA MÈRE THOMAS, *causant à la porte d'une voisine.*

PHILOGÈNE. — Et vout' fâme, quoiqu'a dit, père Pigochet ?

LE PÈRE PIGOCHET. — A n'va point rude annui *. Quoiqu'tu veux ! a m'f'ra enrager jusqu'au bout, j'm'y attadons.

LA MÈRE THOMAS, *arrivant au beau milieu de la conversation.* — Vous l'avais n'assez fé n'en-

* Aujourd'hui.

rager, la paur' fâme; chacun son tour : a pouvont ben vous faire enrager itou.

PHILOGÈNE. — Ah! dame, c'est qu'y disiont tout comme ça, l'z'anciens, qu'vous étiont nitou ein rude chien dans les temps... Vous vous a point mal amusais, père Pigochet.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'avons amusais... oui, j'm'avons amusais... j'n'allons point n'à l'enconte, mais j'm'avons toujou amusais honnêtement..., j'ons jamais fé d'tort à parsonne.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont toujou point el' dire du charron.

LE PÈRE PIGOCHET. — El' charron, il étiont n'ein menteux.

LA MÈRE THOMAS. — Point déjà si menteux, el' charron...; y disiont pas moins qu'vous aviais antichipais sus ses prés à la Roche.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pourquoi equ' défunt son grand-père il aviont t'y antichipais sus l'naute...

PHILOGÈNE. — N'en v'là au moins neune ed' raison.

LE PÈRE PIGOCHET. — Allais, marchais, si j'voulions n'aussi ben er'lever les fautes d'un chacun, y en aurions core d'aucuns d'cheux nous qui mériteriont ben d'être pendus aux grands peuples * ed'

* Peupliers.

l'abreuvoir...; aussi vrai comme el' bon Dieu il étiont mon maître.

LA MÈRE THOMAS. — Hé ! dites donc, vous, là-bas, vous pouvez parler pour vous, père Pigochet !

PHILOGÈNE. — Ça, c'est vrai.

LA MÈRE THOMAS. — Vous pouvais ben parler sus vout' compte, tant que vous vourez; mais, quant à çui des autes, vous f'rez ben ed' vous taire.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'vous sommes de rien.

LA MÈRE THOMAS. — Dieu marci ; car, si vous m'équiez n'aussi ben d'queucq chose, j'vous aurerions bétôt planté là, marchais !... C'étiont-t'y point n'honteux, aveucque c'que vous z'avez d'bien n'au soleil, de n'point n'avoir fé pou vos afants pus qu'vous n'avez fé.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons fé c'que j'ons dû.

LA MÈRE THOMAS. — Vous avez fé grand'chose itou.

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'les z'avons point laissés mouri d'faim.

LA MÈRE THOMAS. — Y sont genti vos afants...! de grands sottins d'afants qui n'ont d'leu vie mis leux pieds dans l'école.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'ons jamais appris n'a ...nes pas pus pauv' pour ça.

LA MÈRE THOMAS. — Combeu qui z'ont brûlé d'ciarges à leu première communion, vos afants ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Tout autant qu'j'en n'avons brûlais.

LE MÈRE THOMAS. — Aveuequ' ça qui j'tont un joli coton n'à Paris.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous qu'a la langue si ben appendentée, quoiqu'vous z'avez fé pour les vautes ?

LA MÈRE THOMAS. — J'ons point de r'proches à m'faire de c'côté-là.

LE PÈRE PIGOCHET. — On n'voyait qu'eux ramasser du crottin sus les ch'mins.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont-t'y nout' faute si défunt mon pauvre homme, quand il étiont décédais, y m'aviont laissé neuf afants tout grouillants ?... J'm'en sommes tirée comme j'ons pu.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont bé vout' faute s'il étiont mort el' paur' cher homme.

LA MÈRE THOMAS, *se montrant.* — Mais comben faut-y qu'vous seyez core ein menteux fini pour dire d'z'infamies pareilles ! c'étiont des menteries affreuses, d'z'abominations !...

PHILOGÈNE. — V'là qu'ça va s'gâter.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame, y vous fallait à vous un n'afant tous l'z'ans pour faire des nourrissons ; ça vous arrangeait bé mieux d'avoir un afant

toute la sainte journée sus vos bras que d'faire vout' ouvrage; vous pas bête.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont bé putôt té, vieux chien, qui l'ront mouri ta pauv' fâme ed' chagrin, ed' misère.

PHILOGÈNE. — Allons, faut être raisonnable...; vous n'êtes point n'ein brin n'assemble c'qu'c'étiont pour leux disputer.

LA MÈRE THOMAS. — Pourquoi qui v'nont m'sarcher, pourquoi qui m'attaquont, el' vieux brigand?

LE PÈRE PIGOCHET. — Moi, j'vous attaquons...? c'est-t'y pas plutôt vous qui m'attaquont? Laissais mé passais mon ch'min, je n'vous disons rin.

LA MÈRE THOMAS. — Vous l'riez bé mieux d'être auprès d'vout fâme que d'vous mette en ribotte tous les jou comme vous vous z'y mettais.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont-t'y aveucq vout' argent?

LA MÈRE THOMAS. — Il étiont toujou à dire sus tout l'monde, c'vieux guerdin-là.

LE PÈRE PIGOCHET. — Allais, marchais, si j'avions n'aussi ben voulu vous épousais dans les temps...

LA MÈRE THOMAS. — Mé! t'épousais, vieux sarpent! seigneur ed' Dieu!

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous n'seriais point tou-
·rès mé.

LA MÈRE THOMAS. — Mais qu'est qu'j'ferions d'té, vieux sac à vin ? qu'est qu'j'en aurions fé ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Si tu n'as jamais voulu d'mé, j'ons jamais voulu d'té, j'sommes à deux de jeu. N'à revoir, Philogène ; sans ranqueune, mère Thomas.

LA MÈRE THOMAS. — Veux-tu ben r'tirer ta main, vilain singe... ! Je r'prendrons ça, vieux filou. (*Le père Pigochet sort.*)

SCÈNE II.

LA MÈRE THOMAS, PHILOGÈNE.

PHILOGÈNE. — Faut tout d'même qu'vous ayez core ben du temps n'à vous, mère Thomas ! laissez-lui passer son chemin à c't'homme.

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont el' plus grand scélérat qui y aviont..., un sujet fini ; y m'payera c'qui vient d'me dire el' grand gueux.

PHILOGÈNE. — Qu'est qu'vous voulez l'y faire ?

LA MÈRE THOMAS. — Tu le verras, ce que j'y f'rons... Ein guerdin qu'avont acheté, dans les temps, tout l'prébytère et le vicariat pour rien..., qu'il l'avont payé en papier... ; ein vieux sans foi ni loi, qu'avont été piller à trois lieues d'ici dans les châtiaux et dans l'z'églises, à la première révo-

lution ; qu'avont fé les cent dix-neuf coups... ; ein vieux sans-culotte, ein vieux chouan qu'étiont sus pied toute la nuit, qu'avont volé pus d'gerbées à li seul qui n'en n'entrereriont padant vingt années dans nout' grange.

PHILOGÈNE. — C'est sûr que j'y donnerions point mon argent n'à gardais.

LA MÈRE THOMAS. — Sans comptais qu'tu ferais ben.

PHILOGÈNE. — Sa femme alle étiont bé près d'sa fin.

LA MÈRE THOMAS. — Il l'avont assassinée d'coups, el' vieux voleux d'feumier.

PHILOGÈNE. — En véritais ?

LA MÈRE THOMAS. — Et d'pis qui la saviont aux trois quarts morte y n'débuviont point.

PHILOGÈNE. — El' méd'cin y étiont core du moment ; j'ons vu en passant son bidet à leux porte ; il étiont ben tranquille, el' père Pigochet.

LA MÈRE THOMAS. — Y s'en fichiont, li, il aimiont bé mieux, el' vieux sagouin qu'il étiont, s'maite en ribotte, que d'dépensais deux sous pour la faire administrais.

PHILOGÈNE. — Pauv' fâme !

LA MÈRE THOMAS. — C'étiont point l'embarras, a n'allont guère mieux qu'li... eune fine mouche, marchais, eune point grand'chose itou.

PHILOGÈNE. — T'nais, le v'là justement qui revient n'aveucq el' médecin.

LA MÈRE THOMAS. — J'men allons n'ein brin cheux la Mesline; car, si j'le r'voyons core de c'te remontée *, j'ferions ein malheur, bé sûr. (*Elle sort.*)

PHILOGÈNE. — A r'voir, mère Thomas.

SCÈNE III.

PHILOGÈNE, LE DOCTEUR, *le bras passé dans la bride de son cheval,* LE PÈRE PIGOCHET.

PHILOGÈNE. — Bonjour, m'sieur Bouju.

LE DOCTEUR. — Donne-moi un peu de feu que j'allume ma pipe... Merci, mon garçon.

PHILOGÈNE. — A vout' service, m'sieu Bouju; j'avons toujou c'te douleur dans mon hanche, qu'pour peu que j'marchions, je n'pouvons quasiment pu marcher.

LE DOCTEUR. — Bien, bien; c'n'est rien qu'ça?

PHILOGÈNE. — Et pis dans les bras, ça m'prend tout l'long d'ilà, m'sieu Bouju, que je n'pouvons pu l'ver le bras.

* L'après-midi.

LE DOCTEUR. — Sois tranquille, va, ce n'est pas encore ça qui te fera mourir.

PHILOGÈNE. — Oh ! pour ça, j'crois ben, m'sieu Boujou, j'crois ben qu'je n'mourrons point pour ça ! Et pis j'toussons, mais j'toussons toujou.

LE DOCTEUR. — Il n'y a pas grand mal.

PHILOGÈNE. — Quand j'venons comme ça à tousser..., j'toussons, mais j'toussons qu'on m'entendrait tousser du fin fond du chœur ed' l'église.

LE DOCTEUR. — Qu'est-ce que tu fais pour ça ?

PHILOGÈNE. — Dame, j'fommes la trempette el' soir, avec du pain dans du cidre.

LE DOCTEUR. — Continue, mon garçon, continue ; ça ne peut pas te faire de mal.

PHILOGÈNE. — Merci, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — N'y a pas de quoi ! Bien le bonjour. (*Philogène rentre dans sa boutique.*)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, LE PÈRE PIGOCHET.

LE DOCTEUR. — Ah çà ! voyons, père Pigochet, à nous deux : je vous ai dit ce qui en était, il faut maintenant vous armer de patience ; que diable ! votre femme ne va pas plus mal.

LE PÈRE PIGOCHET. — A n'va pas pu mieux non pus.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous! ne faut-il pas que chaque chose ait son cours?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour ça, oui: mais pis qu'vous ne r'montais point tout à l'heure à cheval, j'allons montais la cavée à quand vous.

LE DOCTEUR. — Comme vous voudrez; mais je vous préviens qu'avant deux heures il faut que je sois à Bétancourt, au château.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont point bé loin, l'châtiau d'Bétancourt.

LE DOCTEUR. — Merci... allez toujours.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est que j'serions ben aise de d'visais ein moment aveucq vous, m'sieu Bouju, au sujais d'nout' fâme.

LE DOCTEUR. — Que voulez-vous que je vous dise que vous ne sachiez déjà?

LE PÈRE PIGOCHET. — M'sieu Bouju, vous voyais ed'vant vous ein pauv' homme qu'étiont ben à plaindre, ed' pis si long temps qu' nout' fâme il étiont n'au lit.

LE DOCTEUR. — Ce n'est certes pas pour son plaisir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Combien que c'te maladie-là il alliont m' coûter? L'z'yeux d'la tête, bé sûr.

LE DOCTEUR. — Est-ce qu'un homme comme vous devrait regarder à ça?

LE PÈRE PIGOCHET. — Et pourquoi que j'n' regarderions point? Je n'sommes point riche, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Laissez donc, vous avez de vieux écus qui ont de la barbe.

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qui vous l'a dit?

LE DOCTEUR. — Tout le monde.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'en avons évu d'z'écus, j'en ons pu, allais! Sans connaître vout' fortune, j'sancherions bé core aveucq vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Si je vous prenais au mot, vous seriez bien embarrassé.

LE PÈRE PIGOCHET. — Point déjà si tant, marchais!... Mais t'nais, voyais-vous, j'en dirions point core grand' chose, si c'nétiont ces gueuses ed' potions qu'vous z'y ordonnais.

LE DOCTEUR. — Je viens précisément de lui recommander d'en prendre plus que jamais.

LE PÈRE PIGOCHET. — Mais vous voulais donc me ruinais? vous n'savais donc point c'que ça coûtiont?

LE DOCTEUR. — Pas grand'chose.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pas grand'chose? Ne dites point ça... Qu' la pauv' malheureuse, alle avionl évu, la nuit passée, une vingtaine ed' quintes pour le moins; qu'a toussait à vous faire trembler... J'y en avons donné d'sa potion eune hui-

taine ed' fois approchant; eh ben, comptais, à huit sous la fois, comben qu'ça fait?

LE DOCTEUR. — Il n'est pas question de ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — Trois livres quatre sous, sans boire ni mangeais.

LE DOCTEUR. — Mais quand il le faut absolument, quand cela est nécessaire, indispensable...

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah! dame, alors, je n'disons pu rien; si alle aviont à en r'veni, m'est avis qu' cétiont ben d' l'argent d' plaçais dans c'te maladie-là... Au fait, bé mieux qu' parsonne, vous d'vais el' savoir, vous, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Vous ai-je jamais dit qu'elle n'en reviendrait pas?

LE PÈRE PIGOCHET. — Non! vous n' me l'avais point dit; mais vous, vous êtes ein bon homme, vous z'avais évu peur de m' faire ed' la peine... c' qui n'empêche qu'dans vout' âme et consience, vous savais ben qu'en pensais.

LE DOCTEUR. — Je vous répéterai cent fois la même chose, il n'y a rien encore de désespéré.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous n'me disais point l'fin mot, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Je vous ai toujous dit la vérité.

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh ben, j'allons vous contais eune chose, mé.

LE DOCTEUR. — Dépêchez-vous, je vas bientôt remonter à cheval.

LE PÈRE PIGOCHET. — En deux mots, j'ons fait, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons vos deux mots?

LE PÈRE PIGOCHET. — Il est bon ed' vous dire, m'sieu Bouju, que j'n'ons jamais désirais la mort ed' parsonne.

LE DOCTEUR. — Je veux bien le croire... mais, si cependant, ce qui n'est pas probable, je vous le répète encore, s'il arrivait que la pauvre maman Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. — A la grâce de Dieu! m'sieu Bouju pasce qu'a souffront trop. J'sommes loin de d'sirais qui m'là repreniont, el' bon Dieu, j'en sommes bé loin, m'sieu Bouju, pauv' chérie! je l'jurons sus ce que j'avons ed' pu sacrais...

LE DOCTEUR. — Pas de serment, papa Pigochet, c'est inutile...

LE PÈRE PIGOCHET, *d'un ton piteux.* — Ed' voire souffri eune pauv' créature, comme j'la voyons souffri, ça m' déchiront l'z'entrailles, quoi!

LE DOCTEUR. — Quand viennent ses quintes, n'est-ce pas?

LE PÈRE PIGOCHET. — Que j'me pernons n'a pleurer comme ein afant... paur' chère fâme! ed' pis [illegible] ...nées que j'sommes assambe,

c'étiont point nein jour, m'sieu Bouju, trente-sept ans... J'sommes ben n'a même ed' l'appréciais, marchais ! (*Il passe le dos de sa main sur ses yeux.*) Non, bé sûr, m'sieu Bouju, qu' vou' n' pouvais point el' savoir.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi donc tranquille; vous venez ici faire le bon apôtre; il n'y a pas de ça deux mois que vous vouliez aller chacun de votre côté.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame, soyons justes et d' bon compte, on n'est point trente-sept ans n'assambe sans avoir des disputes ; comme vous-n'êtes point sans en avoir évu aveucq mame Bouju.

LE DOCTEUR. — Il n'y a pas de beaux jours sans nuages, vous avez raison; et si ce n'eût été chez vous que des nuages...

LE PÈRE PIGOCHET. — A part ça, j'pouvons bé dire à la face ed' la tarre qu' j'ons toujou été ben hureux, et j'vous d'sirons d'être aussi hureux comme j'ions été padant trente-sept ans.

LE DOCTEUR. — Bien obligé... Mais, dites-moi, n'avez-vous pas voulu un beau jour la jeter dans votre puits?

LE PÈRE PIGOCHET. — Mé, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR. — Et sans un voisin qui, heureusement pour elle, s'est trouvé là...

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est-t'y Dieu possible !... Mais vous plaisantais?

LE DOCTEUR. — Pas le moins du monde.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'en r'venons point... Fallait donc que j'soyons bé fort en ribotte; mais c'est que je n'm'en souv'nons point n'eune miette.

LE DOCTEUR. — Et cette autre fois par la fenêtre?

LE PÈRE PIGOCHET. — J' m'en souv'nons de c'te fois llà; j'étions n'en pleine ribotte... je r'venions ed maite en tarre la fâme à Martin Cottard. J' l'ons dit, que j'la j'terions par la croisée, je n'l'ons point fait, j'n'aurions pas pu l'exécutais.

LE DOCTEUR.— Et ce certain soufflet le dimanche des Rameaux, dans le cimetière, au sortir de la grand'messe ?

LE PÈRE PIGOCHET. — N' m'en parlais point, j'en avons étais assais chagrinais, marchais ! et si j'avions aussi ben pu le r'prendre...

LE DOCTEUR. — Allez, allez, papa Pigochet, vous n'êtes passans avoir quelques petits reproches à vous faire.

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qu' vous voulais, l'homme n'est point nais parfait.

LE DOCTEUR. — Sans pour ça être parfait, on ...core, ce me semble...

...GOCHET. — J'ons toujou étais trop vif,

m'sieu Bouju, v'là la chose, la v'là... Et dire que j'avions la pus belle fâme ed' tout l'pays... car comben qu'alle étiont belle, m'sieu Bouju! vous vous en souv'nais, pas vrai?

LE DOCTEUR. — *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère!*

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'aurerlais fendu sa piau sous vout'ongle, tant qu'alle étiont grasse... et dire qu'à c't' heure, tout son paur' corps il étiont quasiment comme ein vieux saule, tout tortu.

LE DOCTEUR. — Le temps est un grand maître... Allons, bonjour! au plaisir de vous revoir.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous êtes ben pressais!

LE DOCTEUR. — Je vous ai prévenu.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais mé n'ein brin, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Voyons, dépêchez-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'qui m'faisont el'pus d'mal, voyais-vous, c'étiont ces bigres ed' quintes.

LE DOCTEUR. — Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont là la cause ed' mon mal, ed' la voir souffri comme a souffre, la v'là.

LE DOCTEUR. — Je n'aurais jamais cru ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous z'êtes p'têtre homme à craire que j'dormons.

LE DOCTEUR. — Je ne crois rien, vous dis-je.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'est que je n'dormons point du tout... je n'dormons point plus ed' toute la nuit que je n'dormons ilà ; je n'dormons point du tout, mais du tout, du tout, du tout, pique j'vous dis que j'n' dormons point.

LE DOCTEUR. — J'entends parfaitement.

LE PÈRE PIGOCHET. — Tout ça c'étiont el' chagrin.

LE DOCTEUR. — Il faut se faire une raison... Bon ! voilà ma pipe éteinte, à présent... Vous n'avez pas, par hasard, un briquet sur vous ?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'n'en avons point ; parce que pour peu qu'ça duriont core queucq' temps, j'tumberions malade.

LE DOCTEUR. — Je l'avais en sortant de la maison... je ne le retrouve plus.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce que j'sommes trop malheureux.

LE DOCTEUR. — Que diable en ai-je fait ?

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous varrez que j'tumberons malade.

LE DOCTEUR. — La belle avance, quand vous tomberez malade !... Vous devez bien voir que je ne vous parle pas là dans mes intérêts.

LE PÈRE PIGOCHET. — Dame, au fait, vous n'dé-sirais qu'plaies et bosses, vous aut'es, pisque vout' état.

LE DOCTEUR. — C'est qu'aussi il faut être raisonnable.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous allais p't-être craire que j'mageons?

LE DOCTEUR. — Je me suis déjà fait l'honneur de vous dire que je ne croyais rien.

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'mageons pas du tout... je n'mageons point par jour c'qu'il entreriont dans n'ein dé.

LE DOCTEUR.—C'est bien peu; mais vous buvez?

LE PÈRE PIGOCHET. —J'buvons pour m'étourdir.

LE DOCTEUR. — Et vous vous étourdissez?

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ons ben du mal.

LE DOCTEUR. — Pas possible.

LE PÈRE PIGOCHET.—D'boire, ça va core, mais mager... rien du tout... je n'pouvons point mager... je r'butons su les poumes ed' tarre, je r'butons su la viande, je r'butons su tout... J'aurions là devant mé n'ein plein saladier ed' fricot, que j'passerions tout conte sans tant seulement désirais d'en approchais... Tout ça l'chagrin... aussi j'desséchons.

LE DOCTEUR. — Je vous trouve cependant la mine assez bonne.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pasce que vous n'voulais point m'tourmentais.

LE DOCTEUR. — Laissez donc, vous êtes frais comme une rose.

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous voulais vous z'amusais... Mais t'nais, voyais-vous, m'sieu Bouju, si la paur' fâme y duriont core seulement trois s'maines.

LE DOCTEUR. — Soyez tranquille, elle durera plus que ça.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'allons dev'ni à rien, qui pourriont voir l'heure au cadran d'l'église au travers ed' mon corps.

LE DOCTEUR. — Vous n'en êtes pas encore là.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'me proumn'ons tout seul el' long des ch'mins, les mains derrière el' dos, et pis j'pleurons, v'là mon plaisi.

LE DOCTEUR. — Chacun le prend où il le trouve.

LE PÈRE PIGOCHET. — Quand je v'non' à rencontrais des vaches, sauf vout'respait, des moutons, toute sorte ed' bétail, m'sieu Bouju, j'passons n'au travers sans prouférais la moindre parole... tout ça el' chagrin... Et dire que j'savons n'eune chose qu'si la paur' fâme alle en preniont seulement n'eune tasse, an' souffriront pu du tout.

LE DOCTEUR. — Encore quelque remède de bonne femme, n'est-ce pas?

LE PÈRE PIGOCHET. — Rien d'pu bon, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Que n'en faites-vous usage?

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'voudrions point, sans vous avoir consultais.

LE DOCTEUR. — C'est inutile, puisqu'il n'y a rien de meilleur, dites-vous.

LE PÈRE PIGOCHET. — Écoutais, m'sieu Bouju...

LE DOCTEUR. — Décidément, mon cher ami, c'est à ne plus y tenir, voilà deux heures que je suis là sur mes jambes...

LE PÈRE PIGOCHET. — J'serions désolais d'vous causais ed' la peine, m'sieu Bouju.

LE DOCTEUR. — Eh bien, alors laissez-moi.

LE PÈRE PIGOCHET. — Ça n'vous f'ra-t'y point d'chagrin si je l'faisons?

LE DOCTEUR. — Le plus grand plaisir, au contraire! Vous voyez que je vous mets parfaitement à votre aise.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'voyons ben qu'ça vous chagreine.

LE DOCTEUR. — Pas le moins du monde; mais, de grâce, finissons-en.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pisque vous n'voulais point m'laisser faire, mettons que j'n'ons rien dit.

LE DOCTEUR. — Je vous ai dit que je vous laissais maître de faire ce que bon vous semblera.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'entendons que d'reste; mais j'voulons savoir auparavant c'que c'étiont que ce r'mède llà.

LE DOCTEUR. — De qui le tenez-vous?

LE PÈRE PIGOCHET.—C'étiont n'ein s'grais; j'ons

l'vé la main qu'je n'dirions point qu'est qui me l'avont donné.

LE DOCTEUR. — Alors, ne me demandez pas mon avis.

LE PÈRE PIGOCHET. — Si j'en avions pas de besoin, je n'vous l'demanderions point; mais j'en avons d'besoin.

LE DOCTEUR. — Je ne vois pas trop pourquoi.

LE PÈRE PIGOCHET. — Y faut qu'ce soyont n'ein méd'cin qui sinlont l'ordonnance; sans ça, ces guerdins d'apothicaires y n'donneriont rien.

LE DOCTEUR. — Et où est-elle, votre recette?

LE PÈRE PIGOCHET. — Je n'l'ons point, mais j'pouvons ben tantôt vous la dire cheux vous... Voyais-vous, m'sieu Bouju, c'étiont à celle fin d'l'empêcher d'soufri comme a souffre, ma paur' fâme, que j'faisons ce remède ilà... C'étiont point la chose enfin... vous sentais... par avarice... car ça coûtiont bé cher à faire, ce r'mède ilà, ça coûtiont eune pièce ed' dix francs, pas ein yard ed' moins. Dame, dix francs, m'sieu Bouju, c'étiont point n'eune donnée non pu; y disiont qu' c'étiont bé bon n'a prendre, qu'ça laissiont ein joli goût dans vout' bouche, c'étiont comme sucrais.

LE DOCTEUR. — Achevez, achevez...

[illegible] PIGOCHET. — N'y aviont rien ed' pus [illegible]re, qui disiont.

LE DOCTEUR. — Et comment l'administre-t-on, ce remède?

LE PÈRE PIGOCHET. — Un afant l'feriont... Vous l'sais prendre ça l'soir à vout' malade, dans n'eune tasse... et le r'lenr'demain...

LE DOCTEUR. — Eh bien, le lendemain?

LE PÈRE PIGOCHET. — Pu personne;... mais, quoi qu'vous z'avais, m'sieu Bouju? Vous m'semblais tout boul'versais!

LE DOCTEUR. — Père Pigochet...

LE PÈRE PIGOCHET. — Qu'est qu'c'étiont, m'sieu Bouju?

LE DOCTEUR. — Vous êtes un coquin!

LE PÈRE PIGOCHET. — Ah ça! mais...

LE DOCTEUR. — Un infâme!

LE PÈRE PIGOCHET. — Mais qu'est qu'c'étiont? qu'est qui vous prenont à c't'heure?... Je n'vous disons point d'sottises, mé.

LE DOCTEUR. — Il faut me donner votre recette sur-le-champ.

LE PÈRE PIGOCHET. — Pour me faire avoir ed' la paine?... Nenni, vous ne l'saurais point.

LE DOCTEUR. — Je trouverai bien le moyen de me la procurer.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'ne l'ons point. Vous sercheriais cheux nous bé longtemps, que vous n'y trouveriais rien... Ah! dame, c'est que j'n'ons

point peur ni d'vous, ni d'bé d'autes, ni d'parsonne itou...

LE DOCTEUR. — Vous ne serez pas toujours aussi insolent.

LE PÈRE PIGOCHET. — Y a point d'preuves, j'nons point ed' témoins.

LE DOCTEUR. — C'est ce que nous verrons.

LE PÈRE PIGOCHET. — C'étiont bé tout vu, marchais!... Ah çà! écoutais, vous n'voulais pu v'ni cheux nous, bé sûr?

LE DOCTEUR. — Je n'ai plus rien à vous dire.

LE PÈRE PIGOCHET. — Eh ben, pisque qu'c'étiont comme ça, tamieux, j'm'en fichons.

LE DOCTEUR. — Heureusement que votre réputation est bien établie.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'en fichons, d'ma réputation, et d'vous itou; je n'craignons ren! j'ons cent vingt-sept arpents d'tarre à mager, sans comptais les bois et les prés; si vous ne r'venais point cheux nous, j'ni retournons pu non pu.

LE DOCTEUR. — Je vous le conseille dans votre intérêt.

LE PÈRE PIGOCHET. — J'm'enfarmons dans nout' guernier, aveucq à boire et à mager, j'fichons ein coup d'pied sus l'échelle, et je n'descendons pu que quand tout sera terminais, et vous n'aurais point

LE DOCTEUR. — Pensez à ce que vous ferez. (*Il remonte à cheval.*)

LE PÈRE PIGOCHET. — Vous voulais me ruinais; vous n'pourrais l'exécutais, marchais! (*Il s'éloigne.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

FIN DE LA TABLE.



OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE :

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT, RUE DE SCHAERBEEK, 12.

